

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

*W. Edgar Hoover
Corporation
Rasme*

DEUXIÈME ANNÉE.

QUATRIÈME SÉRIE.—QUATRIÈME LIVRAISON.

PRIX 25 SOLS.

La Ruche

LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

NOVEMBRE 1854.

H. EMILE CHEVALIER.—*Rédacteur-Propriétaire.*
G.-H. CHERRIER.—*Administrateur.*

COLLABORATEURS PRINCIPAUX.

VICTOR BARON.
K***.
ROSALIE M****.
H****.
AUGER DELBÉREAU.
LÉON G*****.

J. GENTIL.
MALVINA D***.
FÉLIX VOGELI.
***.
VAN HOVEN.
X***.

MONTREAL,

IMPRIMÉ PAR SENÉCAL & DANIEL, 7^e, RUE NOTRE-DAME.

☞ Par permission spéciale du Directeur Général des Postes, *la Ruche Littéraire et Politique* est expédiée à raison de deux sols par numéro.

LA REVUE DE L'OUEST,

PUBLIEE PAR LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE ST. LOUIS, (MO.)

La Revue de l'Ouest est fondée par une Société d'actionnaires.

L'administration élue par la Société se compose de MM.

L. C. Cortambert, *président* ;

Th. Gantie, *vice-président* ;

Ed. Haren, *secrétaire* ;

Nicolas Dumenil, *caissier* ;

Dominique Stock.

La Revue de l'Ouest paraît tous les samedis.

Conditions d'abonnement :

Un an.....\$2.50

Six mois..... 1.25

Trois mois..... 65.

Les abonnements et les annonces sont payables d'avance.

Les lettres ou paquets non affranchis ne seront pas admis.

Février 1854.

LES CHÂTIMENTS,

POÉSIES VENGERESSES,

PAR

VICTOR HUGO.

PRIX : 6s. 3d.

A vendre au bureau de la *Ruche*, 25, rue St. Vincent, ainsi qu'à l'*Institut Canadien*.
Février 1854.

EDUCATION.

Leçons d'ITALIEN et d'ESPAGNOL par M. ACHILLE GALLARATI, linguiste,
S'adresser à M. Gallarati (poste restante) Montréal.
Février, 1854.

AGENCE A QUEBEC.

LE SOUSSIGNÉ informe le public de Montréal et des environs qu'il se chargera, à bonne composition, de toutes collections d'argent dans Québec et les environs. Des comptes prompts et fidèles seront rendus à tous ceux qui l'honoreront de leur patronage. S'adresser, *franc de port*, à

THOMAS ETIENNE ROY.

No. 8, rue St. Joachim, Haute-Ville de Québec.

Février, 1854.

LA RUCHE LITTÉRAIRE

ET

POLITIQUE.

QUATRIÈME SÉRIE.

PARTIE POLITIQUE.

ESQUISSES BIOGRAPHIQUES,

LOUIS NAPOLEON.

Louis-Napoléon Bonaparte, fils putatif de Louis-Napoléon et d'Hortense Beauharnais, empereur des Français par la grâce du crime, naquit à Paris le 20 avril 1808. Il fut baptisé en 1811 au château de Fontainebleau par le cardinal Fesli et reçut alors les noms de Napoléon-Louis-Charles; —triple dénomination qui signifie 18 BRUMAIRE; AMBOISE; 24 AOÛT 1592, et se résume dans une date, 2 DÉCEMBRE 1851!

La naissance du prince donna lieu à des "réjouissances extraordinaires." Ainsi la venue au monde du fou de Caprée avait été fêtée dans tout l'empire avec une pompe extravagante. Séparée de son mari, la mère de Louis Bonaparte vivait à Paris dans un hôtel de la rue Lassite. Femme galante, et jalouse des succès littéraires de Mme. de Staël, Hortense émerveillait le monde par ses excentricités romanesques. On connaît ses amours scandaleuses. Nous n'en parlerons point. Chargée de l'éducation de son fils, elle l'abandonna, pour ne songer qu'à de scandaleuses intrigues. Louis confié à des mains mercenaires, ébloui par l'aurore de son oncle, Louis, les pieds dans la boue, la main droite vers le trône de Hollande, la main gauche vers la couronne de France, se forme à la concentration.

A l'âge où tous les enfants sourient, lui, il médite; à l'âge où tous les enfants parlent le langage de la vérité, lui, il épèle l'alphabet du mensonge:

1814 est tombé sur la France comme une malédiction. L'Europe traîne ses repré-

sailles des bords du Rhin jusqu'à la Manche, de la Manche à la Méditerranée.

La famille Bonaparte suit de toutes parts. Le 29 mars, la voluptueuse Hortense, dont tout le patriotisme en apprenant l'invasion, s'était traduit par ces mots: "Pourvu que les Cosaques ne me forent pas à abandonner ma jolie chambre!" se sauve à Rambouillet avec ses enfants.

Au mois de juin, elle mendie l'aumône de l'empereur de Russie, et engage le prince Napoléon "à l'aimer et à lui témoigner de la reconnaissance."

A semblable école de mœurs on fait vite des progrès.

Hortense demeura en exil jusqu'au 19 septembre. A cette époque elle rentra à St. Leu et au commencement de l'hiver revint à Paris où elle fraya avec la cour nouvelle.

Le 28 novembre, elle reprend la route de l'étranger avec son fils Louis Napoléon; séjourne à Constance durant l'année 1816 et se fixe à la propriété d'Arenenberg au commencement de 1817.

Louis Napoléon atteint ainsi l'âge de dix-sept ans.

En matière d'instruction, il apprend l'art de la galanterie; en matière de morale, il s'initie profondément à la dépravation. De fait, nous le voyons cultiver le métier des armes; au camp de Thun, dans le canton de Berne, il accomplit des prodiges d'équitation.

Héliogabale était, dit-on, excellent écuyer!

La Révolution de juillet le transporte d'aise. Une nécromancienne lui a prédit qu'il sera chef d'une grande nation, et déjà

il pense que l'heure a sonné. A l'avènement de Louis Philippe, il broye du noir. Ses sourcils se contractent, l'uniformité de la nuit reparait sur sa figure morte comme un suaire. Il attend en silence. Durant l'hiver de 1830, sous prétexte d'aider les patriotes Italiens, il conspire contre la France. Au mois d'août 1831, la Pologne, sur le point de se soulever, croyant au libéralisme de Louis Napoléon, veut lui confier ses destinées, mais il refuse. Est-ce que la Pologne, même triomphante, pouvait seconder les projets du futur César ?

Le 22 juillet 1832, mort du duc de Reichstadt. Louis Napoléon ne pousse pas un soupir, ne verse pas une larme. Son visage est muet comme le bronze; sa pensée roule des mondes de desseins. Pour séduire la France, il faut se montrer démocrate. Louis Napoléon fait écrire et publier des "*Réveries politiques*," dont il a grand soin de prohiber la circulation aujourd'hui. — L'assassin ne peut considérer sans effroi l'arme qui lui servit à perpétrer son crime. — Ensuite le littérateur prête-nom fait imprimer successivement une brochure intitulée "*Considérations politiques et militaires sur la Suisse* et un *Manuel d'artillerie*, ouvrage d'une mise en pratique impossible. Puis, espérant avoir assez chauffé les esprits au soleil d'un nom, Louis Napoléon le 30 octobre 1836, tente sa stupide expédition de Strasbourg. Il est condamné à être transporté en Amérique. "Louis Philippe est un bonhomme, après tout," dit le fameux colonel Vaudrez, en apprenant la sentence. Louis Napoléon reste en Amérique jusqu'en 1837. Les registres de la police new-yorkaise témoignent de ses exploits. La Suisse le reçoit un instant, avant la mort de sa mère, puis il part pour Londres où nous le trouverons faisant préparer des *Idées Napoléoniennes* en 1838. Louis Bonaparte voudrait être Machiavel en attendant qu'il fut César Borgia.

1840 arrive.

Louis Philippe dont la popularité décroît se laisse aller à une bêtise nationale. La chambre des députés vote que les restes du "Grand Homme" seront raménés en France. On arme la *Belle-Poule* pour rapporter le cadavre de celui qui avait fait tant de cadavres, et Louis Napoléon saisit l'occasion, frère le *Château d'Edimbourg*, et vient débarquer à Boulogne le 6 août, bien persuadé que chacun se prosternerait devant lui,

au cri de : *Vive l'Empereur!* Cette équipée a le sort de la première.

Le 8 août, Louis Napoléon rongea son dépit au château de Ham. Roi imprudent, Louis Philippe lui permet de s'échapper le 25 mai 1846. *Quos vult perdere prius Jupiter dementat!* Louis Napoléon trouve un asile à Londres. Désireux d'y obtenir une position sociale, il se fait *police-mun*. On rapporte que Denys le tyran débuta par être greffier.

Louis Napoléon entendait toujours la voix de la sorcière : "Tu seras roi!"

Les trois jours de février 1848 pulvérisent une royauté bâtarde.

Des d'Orléans, on ne parle plus. C'est le moment où jamais de jouer au prédestiné. Les ficelles du Bonapartisme sont tirées. Girardin se fait machiniste en chef et le 2 décembre — un crêpe sur cet anniversaire! — 1849, Charles-Louis-Napoléon Bonaparte, ou l'incarnation en un seul homme de l'odieuse Charles IX, de l'hypocrite Louis XI, du tyran Napoléon I, s'impose à la souveraineté nationale. Premier triomphe du fanatisme; assassinat de la république italienne; meurtre de la liberté française; voici le 2 décembre 1851!!!

Shak-peare a dit dans le *Roi Lear* :

"L'usurier fait pendre le filou. Les petits vices se voient à travers les guenilles. La pourpre et l'hermine cachent tout. Que le crime soit couvert d'or et la redoutable lame de la justice impuissante se brisera dessus. Qu'il soit revêtu de haillons et, pour le percer de part en part, il suffira d'une paille aux mains d'un pygmée."

Maintenant Louis Napoléon occupe, comme l'a dit Ch. Ribeyrolles, "le grand siége dans la galerie des monstres qui ont déshonoré l'espèce," et il a "conquis, en un seul jour, le plus haut échelon des potences de l'histoire." H. E. C.

Nous ne saurions mieux compléter cette biographie que par la reproduction de la *dédicace* des BAINES D'AFRIQUE, par Ch. Ribeyrolles, à Louis Napoléon.

"C'est à vous, Monsieur, que je dédie ces quelques pages que la transportation a dictées et que l'exil a recueillies; elles vous appartiennent de droit; car ceci est encore un feuillet taché de sang, un livre de douleurs, une légende des cirques et, vous le savez, les dépouilles des martyrs reviennent toujours au bourreau. Vos maîtres du temps romain, les

Tibère, les Caligula, les Néron eurent aussi leurs historiens ou rhapsodes qui gravaient, à l'écart, sur les tables d'airain, les folies sanglantes de ces empereurs, et qui les embaumaient dans le crime : c'étaient les Suétone, les Perse, les Tacite, les Juvénal, travailleurs au hurin puissant et dont les légendes ont bien mieux gardé ces Césars passés Dieux, que leur Olympe.

Comme toutes ces têtes impériales, qui suent le sang et la débauche à travers les siècles, vous aurez, Monsieur, la grande auréole ; vous serez immortel, comme vos ancêtres du crime et de la folie : seulement votre renommée ne sera point posthume : vous aurez, vous, la justice, vivante, universelle, contemporaine ; vous la sentirez sous votre pourpre, à votre chevet, dans vos fêtes ; au besoin, vous la trouveriez au bout du monde ; car, aujourd'hui, les Barbares eux-mêmes, les Scythes lointains sont dans la confiance comme les bourgeois d'Athènes, et ce n'est pas le ponton, ce n'est pas l'Afrique, ce n'est pas le Pexil, c'est la conscience du genre humain qui vous accuse ; impérissable est donc votre gloire, et vous en pourrez jouir ; l'espace et le temps savent votre nom !

Vous avez bien fait, Monsieur, tout ce qu'il y avait à tenter pour écarter de votre chemin cette destinée redoutable : *l'universel mépris, la malédiction du monde*. Vous aviez la modestie du crime et vous avez fermé toutes les portes de votre empire, et vous avez éteint toutes les lumières, renversé toutes les tribunes, scellé toutes les lévras ; vous aviez peur de l'anathème des agonies et vous avez muré vos victimes dans vos prisons pleines, au fond de vos bagnes flottants, et vous avez étouffé leur dernier cri sous la balle de vos soldats ou sous le bâillon de vos juges !

Mais les temps ne sont plus où les empires étaient fermés comme des cirques ; où le rayon d'une civilisation locale ne s'étendait pas au-delà des frontières, s'arrêtait au seuil des forêts profondes et ne se reléfait jamais au-delà des mers ; le crime n'a plus ses antres ; le monde est un aujourd'hui : la vérité va partout comme l'éclair, grâce à la science qui lui a donné des ailes ; l'humanité vivante est son tabernacle et l'univers, son temple.

C'est donc en vain que vous avez autour de vous la servitude, le silence, et la nuit. Le cachot a des voix comme le désert, des voix qu'on entend par toute la terre : la tombe elle-même est sonore, et toutes les nations

savant, déjà, que vous êtes la cruauté de Sylla, l'ambition d'Octave, la fourberie de Tibère.

Vous êtes sacré, César ! oui, sacré par la tache de sang, et vous aurez le grand siège dans la galerie des monstres qui ont dishonoré l'espèce.

Cela, d'ailleurs, vous était bien dû ; car vous avez dépassé tous les belluaires, effacé toutes les tragédies et conquis, en un seul jour, le plus haut échelon des potences de l'histoire.

Qu'était-ce, en effet, que ce Néron ; dont la tête roule à travers les âges comme la médaille éternelle du crime ?

Errant, méprisé, deux fois proscrit, et dans sa race et pour lui-même, n'avait-il comme vous retrouvé sa patrie qu'au prix du sang d'un peuple et par la miséricorde d'une révolution ?

Arait-il salué, comme vous, cette révolution libératrice du monde et de lui-même, par ce cri jeté de l'étranger à la barricade triomphante : " Sans autre ambition que celle de servir mon pays, je viens annoncer mon arrivée aux membres du gouvernement provisoire et les assurer de mon dévouement à la cause qu'ils représentent comme de ma sympathie pour leurs personnes."

Par cette autre parole qu'ont si cruellement démentie plus tard les infâmes trahisons : " En présence de la souveraineté nationale, je ne veux et ne peux que revendiquer mes droits de citoyen français. . . toute ma vie sera consacrée à l'affermissement de la République."

Par cet engagement d'honneur, véritable contrat librement signé, déposé dans les mains du peuple, au milieu des brigues acharnées de la présidence : " Il ne faut pas qu'il y ait d'équivoque entre vous et moi : je ne suis pas un ambitieux ; élevé dans les pays libres et à l'école du malheur, je resterai toujours fidèle aux devoirs que m'imposent vos suffrages et les volontés de l'assemblée. Si j'étais nommé président, je mettrais mon honneur à laisser, au bout de quatre ans, à mon successeur, le pouvoir affermi, la liberté intacte, un progrès réel accompli."

Par cet autre serment enfin, prêté devant le monde entier, du haut de la tribune souveraine et qui vous reste au front comme une tache, sentence éternelle sous votre couronne : " En présence de Dieu et devant le

“peuple français, représenté par l'Assemblée Nationale, je jure de rester fidèle à la République démocratique une et indivisible et de remplir tous les devoirs que m'impose la Constitution...”

Non ! le fils d'Agrippine entrant dans le palais de Claude n'avait point trouvé la République assise et Rome souveraine ; il n'était pas venu, derrière les Gracques, acclamer le peuple au mont sacré, mendier une patrie, revendiquer son titre dans la curie des citoyens, et modeste, prendre sa place au sénat, à côté de Caton ; il n'avait pas prêté vingt serments devant l'image des Dieux, vingt serments violés plus tard avec toutes les hypocrisies de l'ambition et toutes les audaces de la force ; il ne s'était point assis sur le siège du consul en trompant le peuple par des proclamations presque agraires ; il n'avait point réveillé les souvenirs amers de la défaite et provoqué les vengeances de la patrie, l'urne du grand César dans les mains ; il n'avait encore été ni comédien, ni traître, ni parjure ; il n'avait renversé ni les rostrales, ni le sénat, ni la souveraineté publique : pour monter au trône, il n'avait tué que Britannicus.

Quand je songe, Monsieur, que votre Britannicus à vous, c'est la Révolution Française, que votre Agrippine assassinée s'appelle la République et, qu'au lieu d'éventrer Poppée la courtisane, vous avez porté la main sur la conscience humaine, je déclare que vous n'avez pas d'ancêtres de votre taille par les malfaiteurs du monde, et que Néron, l'éternel type des monstres, à côté de vous est un pygmée !

Triste Narcisse du crime, il se mirait, dit-on, dans l'incendie de cette Rome que vous avez bombardée ; joueur de flûte, il faisait jeter ses rivaux au cirque ; empereur païen, presque parent de Jupiter, il brûlait les Chrétiens dans ses fêtes ; mais il n'avait pour toute conscience, il n'avait eu pour tout enseignement que la morale de Sénèque, le pédagogue de Burrhus et les conseils de sa mère ; il avait trouvé de plus, dans sa coupe d'adolescent, cette terrible ambrosie du pouvoir absolu qui donne les sanglants vertiges !

Vous, élevé dans les pays libres, à l'école du malheur, vous, sectateur et contemporain de deux révolutions, vous, disciple avoué (pendant les mauvais jours) des idées qui chantent dans le cœur du pauvre, vous en qui la raison publique avait pu pénétrer par toutes les fortes disciplines de l'esprit et du cœur,

par l'éducation, par le souvenir, par l'exil, vous enfant du dix-neuvième siècle qui aviez vu déjà la civilisation jeter ses ancres, les libertés publiques s'asseoir, et la science, colonne de lumière, monter si haut, vous vous êtes rué, tout à coup, sur ces libertés fécondes que vous avez étranglées, sur ces phares lumineux que vous avez éteints, sur ces idées, divines semences, qui étaient en fleur dans le jardin du peuple, et que vous avez fauchées. Vous avez poignardé le droit, renversé la loi, vous son pontife, son magistrat suprême ; vous avez, enfin, volé la souveraineté du premier peuple du monde, comme on vole un manteau, la nuit dans une auberge, par effraction, par escalade et guet-à-pens !

La souveraineté, le droit, la justice, la loi, la liberté, voilà donc vos morts, à vous ; ils valent bien, n'est-ce pas, les cadavres de Sénèque et de Burrhus ?

Au milieu de ce cataclysme d'une civilisation s'effondrant tout à coup, sous un complot de nuit, comme une tente sous l'orage, l'âme publique fut saisie d'épouvante et chancela. Ces succès de la force, cette conspiration si savante en stratégies d'assassinat, ce mépris sauvage des serments, cette chute si rapide des institutions, des pouvoirs, de tout un monde la veille encore si vivant et si plein, tout cela la troubla profondément, et bien des têtes qui portaient la pensée doutèrent, inclinées sur ces ruines.

Les ténèbres, d'ailleurs, que vous aviez faites et que sillonnaient seulement les lanternes sourdes de vos polices, ces ténèbres épaisses cachaient le naufrage, masquaient les tombes, les tueries, les vols : on trouvait à peine quelques pistes de sang à travers les dithyrambes de vos journaux et, la nuit étant partout comme la peur, cette autre nuit de l'âme, on sentait peser sur soi l'anxiété des cavernes !

Mais je vous l'ai dit, Monsieur, la vérité, de nos jours, ne reste pas voilée longtemps ; muette ici, baillonnée là, captive de la force ou de la ruse, elle passe, comme le rayon, à travers les barreaux, et va remuer, partout, les touches infinies de son grand clavier humain, la presse.

Ainsi, vous n'aviez point relevé vos cadavres jetés pêle-mêle au fond de vos cimetières éventrés ; vous n'aviez point lavé le sang de vos assassinats, le long des murs, dans les cours, dans le préau de vos prisons, à la

Préfecture, au Luxembourg, au Champ-de-Mars, vos trois grands abattoirs nocturnes, que la vérité, rapide comme l'hirondelle, nous arrivait à Londres, qu'on parlait de vos boucheries, en Suisse, en Allemagne, en Piémont, et qu'en Belgique on avait déjà le compte de vos meurtres.

On y faisait aussi le bilan de vos dilapidations à la Banque, à la Bourse, aux paquebots, aux lingots d'or; on disait les nécessités de vos complices acculés soit à Clichy, soit à Clairvaux, et le coup d'Etat était expliqué dans ses raisons antérieures de vol, de faillites, d'ambitions besogneuses ou princières, comme dans ses résultats hideux: Trois mille cadavres dans Paris, les prisons pleines, les départements dévastés et la civilisation au pillage!

Ces premières clartés, d'ailleurs, étaient à peine répandues que la lumière se faisait éclatante, universelle: les généraux par vous surpris dans la nuit de la trahison et livrés à vos malfaiteurs, parlaient: le ponton racontait ses souffrances et vos infamies; l'exil faisait entendre ses témoins sévères, et Victor Hugo, votre Juvénal, votre Châteaubriand à vous, éclairait si bien votre âme et vos fossés de Vincennes, que le monde entier voyait clair dans ces tragédies!

Il savait, il sait maintenant que vous aviez fait du gouvernement, à vous livré par la constance du peuple, une longue conspiration de trois années contre ce peuple lui-même, et que, par un double jeu d'esprit italien, vous aviez calomnié la France républicaine, pour rallier contre elle les intérêts égarés, tandis que vous compromettiez, que vous déshonoriez la triste assemblée législative, pour la ruiner à son tour dans l'esprit de la France républicaine.

Il savait, il sait au fond toutes vos intrigues de la veille, pour acheter les consciences militaires, administratives, policières, si toutefois on peut appeler de ce nom sacré *consciencés* ce ramas d'instincts cupides, de bilans véreux, de servilités corses, de vices bigames, de juifs, d'écumeurs et d'aventuriers qui forme aujourd'hui votre monde officiel, vos maréchaux, vos chambellans, vos sénateurs, ô Charlemagne des sibustiers!

Il connaît aussi votre razzia du Deux-Décembre avec toutes ses manœuvres de nuit

que n'eût pas imaginées Cartouche, un grand homme pourtant, et de votre famille; il sait que le 4, à deux heures de relevée, comme disent les notaires, ces témoins de la mort, vous avez fait assassiner, par votre armée gorgée d'or et de vin, sans sommation ni provocation, deux mille citoyens désarmés, femmes, enfants, vieillards. Une riche hécatombe, vraiment, et comme en a vu bien peu la Rome des cirques!

Il sait, enfin, qu'au milieu de votre victoire, en dehors des luttes, vous avez fait égorger froidement un millier d'hommes, soit à domicile, soit dans vos prisons; que vous avez relevé l'échafaud politique pour aspirer à votre aise la forte odeur du sang républicain, ce parfum des rois; que vos prétoriens-kabyles ont organisé dans le Midi la chasse à l'homme, comme au Petit-Atlas, et que de tous les points de la France désolée, dévastée, sont partis, caravanes de deuil, pour les pontons, l'exil, l'Afrique ou Cayenne, trente ou quarante mille martyrs, coupables d'avoir défendu la loi contre vos assassins!

Mais ce qu'il ne sait pas, c'est le système de vos haines contre ces condamnés sans juges de la transportation; ce sont les servitudes qui les accablent, les avanies qu'ils ont à subir; c'est la pratique de vos vengeances contre cette légion sacrée où se trouvent pêle-mêle accouplés, ensevelis dans la misère et le désespoir, l'artiste, l'ouvrier, le laboureur, le médecin, le juge, toutes les fonctions, tous les états, tous les services, et plus de cent mères de famille que vous avez arrachées à leurs petits enfants; pour les jeter sur les chemins de l'exil ou dans vos bagnes de l'étranger.

Voilà ce qu'il ne sait pas et voilà la dernière page de vos triomphes que je viens livrer à ses méditations, en vous la dédiant.

Elle est bien incomplète et bien pâle, cette légende de vos martyrs; car la transportation est sans parole et vos cirques sont fermés comme les cercles du Dante; mais ne craignez rien: pas une arme, pas une tache de sang ne se perdra, tout sera recueilli: le soupir, le sanglot, l'agonie, le désespoir, la faim, et vous aurez votre colonne trajane, ô César de l'assassinat!

CH. RIBEYROLLES.

REVUE DE NEW-YORK.

Les arbres sont encore une fois dépouillés de leur feuillage ; les oiseaux ne chantent plus dans les oseraies ; la bise du nord commence à siffler à travers les dix fissures de ma croisée à guillotine. Voici venir l'hiver, ô mon Dieu ! oui : l'hiver, cette longue torpeur de la nature ; on sent déjà des flocons de neige voltiger de par les airs ; bientôt ils couvriront la terre d'un blanc manteau uniforme et glacé. — Je ne verrai plus de ma fenêtre sur les arbres du verger d'en face, les oiseaux se poursuivre, se becqueter, se caresser ; je ne les entendrai plus au retour de chaque aurore gazouiller leurs chants d'amour et d'allégresse, pauvres oiseaux ! les beaux jours sont passés, les jours d'insouciance et de folle gaieté ; il faut maintenant songer à pourvoir aux besoins réels ; il faut s'occuper du côté positif de la vie matérielle ; il faut aller grelottant d'un champ à un autre, d'un buisson à un arbre, et tâcher de trouver quelque baie que le vent n'a pas détachée de sa branche, ou bien à l'angle d'un chemin quelque grain tombé de la charrette du laboureur, au temps de la moisson, et qui attendait là des jours meilleurs pour germer et croître. Pauvres, pauvres oiseaux, vos beaux jours sont passés ! combien je vous plains !

Et cependant, pour vous le printemps reviendra avec son soleil vivifiant, avec ses fleurs et sa verdure ; moi, rendra aux arbres et aux buissons des haies leur feuillage pour y cacher vos nids et vos amours. Alors tous vos maux seront oubliés, — car la mémoire est une des facultés dont Dieu vous a dépourvues, pauvres oiseaux, tandis que l'homme, lui se souvient, hélas ! Aussi a-t-il la faculté de verser des larmes pour soulager son pauvre cœur gonflé de douleurs ! Toutes ces tristes réflexions, que j'écris maintenant au coin du feu, je me les faisais au commencement de ce mois qui va s'écouler, bientôt. C'était le jour de la Toussaint ; il pleuvait légèrement ; j'étais accoudé tristement à ma fenêtre ; je rêvais en regardant tomber à l'entour, les unes après les autres, les feuilles jaunies des platanes, ou bien en suivant au ciel les nuages gris qui se poursuivaient dans l'espace. Mes pensées peu à peu s'égarèrent dans l'infini, et, semblables à ces pigeons voyageurs qui lâchés sur une terre étrangère, s'envolent à tire d'aile vers le colombier natal, traversèrent l'océan et s'arrêtèrent malgré moi sur le sol de la patrie, dans cette belle vallée de la Loire, où j'ai tant couru, tant rêvé, tant fait de projets d'avenir et de vers perdus dans l'espace comme le chant des oiseaux. O France, me disais-je, comment puis-je t'oublier ! n'est-ce pas sur ton sol que vivent tous ceux qui m'ont aimé et que j'ai aimés ! N'est-ce pas dans ton sein que reposent en paix tous les êtres chers que j'ai perdus et dont mon cœur garde un pieux et fidèle souvenir ? et mon plus doux espoir n'est-il pas d'aller un jour me reposer aussi de tant de fatigues et de courses vaines à travers le monde, aux lieux où je suis né ! Patrie, patrie, les sophistes ont beau dire que tu n'es qu'un mot : ton souvenir nous poursuit partout, nous obsède sans cesse. T'oublions-nous un moment pour nous occuper des prosaïques devoirs que la société nous impose ! un oiseau qui vole, une feuille qui tombe, un nuage qui passe, nous rappelle ton image chérie. Nous laissons tomber notre front rêveur entre les paumes de nos mains, et quand nous relevons la tête, notre œil est humide et brillant.

Mais, sans aller plus avant dans la voie de l'élégie, je vais entrer immédiatement dans mon rôle de conteur, et vous dire ce qu'il y a de nouveau et d'intéressant à New-York.

On a construit dans la 14e. rue et près de Broadway une salle d'Opéra à laquelle on a donné, je ne sais trop pourquoi, le titre pompeux d'Académie de Musique.

L'Académie de Musique donc, puisqu'on tient à l'appeler ainsi, est une des plus belles salles de théâtre de New-York, mais non pas du monde, comme le disent les Américains qui n'en ont pas vu ailleurs, et ne peuvent alors, — malgré leur habileté, — ainsi qu'établir une imparfaite comparaison (je ne parle pas ici des Américains qui ont parcouru l'Europe) entre leurs théâtres et ceux du monde. Du reste, afin que vous puissiez apprécier l'étendue et les dispositions de l'Académie de musique, je vous donne ici, d'après la *Tribune* de New-York, les dimensions en pieds carrés 10. de la totalité de la salle 20. de la scène et 30. de la place réservée aux auditeurs.

Surface totale.
24,020 pieds carrés

Scène.
9,760 p. c.

Place des auditeurs.
14,260 p. c.

Voici maintenant les dimensions des mêmes parties de la salle d'opéra de Paris.

Surface totale.	Scène.	Place des auditeurs.
51,300 pieds carrés.	28,800 p. carrés.	22,500 p. c.

Il est facile de conclure, d'après le tableau précédent, que quand les Américains prétendent posséder la plus grande salle théâtrale du monde, ils pataugent tant soit peu dans le marais de l'hyperbole. Cependant, beaucoup d'entr'eux le disent, et le croient ou le disent sans le croire, par pur esprit de nationalité. Cela rend un peuple grand de posséder de grandes villes ou de grands monuments: c'est une manie assez commune: j'ai vu des Français au désespoir en apprenant que Londres est plus grand que Paris! Voici, toutefois, ce qui a donné lieu à cette croyance ou à cette prétention des New-Yorkais de posséder la plus grande salle du monde, c'est que l'Académie de Musique de la 14^e rue renferme 4,600 sièges et peut contenir 5,000 spectateurs, tandis que la salle d'opéra de Paris n'en peut contenir que 2,000 au plus. Je souligne ce mot *spectateurs*, car c'est *auditeurs* que j'aurais dû dire, attendu que de ces cinq mille personnes la moitié au plus peut voir la scène. De ce qui précède concluons que la salle d'opéra de New-York est beaucoup plus petite que celle de Paris, et que, si elle peut contenir beaucoup plus de personnes que celle-ci, en résumé ces personnes y sont moins *confortablement* placées.

Mais c'est assez parler d'un monument qu'on a construit hier, qu'on brûlera demain peut-être. Je n'en aurais même point parlé du tout, si M. Mario et Mme. Crisi n'y obtenaient chaque soir un succès au-dessus de toute description. Et ce succès est certes bien mérité! Quand on entend Mme. Crisi, on comprend la conduite des compagnons d'Ulysse, et l'on se dit que le prudent roi d'Ithaque a bien fait de se boucher les oreilles.—Encore pour résister aux séductions de Mme. Crisi, ne suffirait-il pas d'être sourd; son geste plein d'énergie, son regard plein d'expression n'admettent pas de résistance. Cette syrène vous contraint de l'admirer et de l'applaudir.

Puisque j'en suis à la question théâtrale, il faut que je vous dise mon opinion sur les *comiques* américains. Cette opinion que je me suis formée en voyant jouer au théâtre de Wallack, M. Blake, l'un des plus renommés d'entre eux, n'est pas à leur avantage: mais la voici:

Ils se rapprochent beaucoup, par leur genre, des saltimbanques qui, aux jours des foires, en France, montent sur les treteaux à la porte de la loge, et par de grosses farces amassent les passants, et leur donnent un avant-goût de ce que l'on voit dans l'intérieur, moyennant deux sous, que l'on ne paie qu'en sortant *si l'on est satisfait*. C'est pitoyable de voir à New-York l'art dramatique encore à cet état d'enfance et de barbarie: des gestes outrés, des cris de bêtes féroces, des coups de poings et des coups de pied!—Entre ce genre *saltimbanque à bas étage*, et le comique, le vrai comique fin, rusé, spirituel qui dériverait le front de l'empereur Nicolas, il y a un abîme!

Des théâtres passons aux journaux.

Le *Courrier des Etats-Unis*, organe (comme il se prétend) des *populations franco-américaines*, nage toujours, selon sa louable habitude entre deux eaux. Aujourd'hui blanc, demain rouge, il sera après-demain bleu ou noir suivant que le vent soufflera du nord ou du sud. Dans cette large tartine il y en a pour tous les goûts; correspondances républicaines, correspondances bonapartistes et correspondances Gaillardet. Ce dernier monsieur, qui a presque fait la tour de Nesle, écrit le *pour* et le *contre* ni plus ni moins que Voltaire. Pour le trouver en contradiction avec lui-même il n'y a qu'à lire deux de ses correspondances consécutives. Dieu aurait-il condamné ici-bas les écrivains sans conviction ni pudeur à se démentir eux-mêmes?

L'*Anti-Pape* est mort! mais comme le phénix fabuleux, M. Tapon renaît de ses cendres. Des cendres de l'*Anti-Pape*, que personne ne lisait, il a surgi une espèce de feuille à cornet, ayant pour titre le *Figaro*, qu'on ne lit pas davantage. M. Tapon se porte toujours bien, sans doute en vertu de ce vieux aphorisme que *sottise entretient la santé*: il est cependant bon de vous dire qu'il a failli vingt fois être empoisonné par les Jésuites, il le répète dans le *Figaro* comme il le disait dans l'*Anti-Pape*. Je vous disais que l'*Anti-Pape* était du domaine de la faculté de médecine; je dis maintenant que le *Figaro* est du domaine de la corporation des épiciers. A ces M. M. de le débiter comme ils l'entendront.

Le Dimanche est mort aussi, comme je l'avais prédit, dans ma dernière correspondance. Son éditeur s'est rendu en France, ce qui ne m'empêchera pas de dire, comme s'il était à New-York : c'est une existence précaire que celle qui a pour ressources le mensonge et la calomnie.

Maintenant, permettez-moi de remercier publiquement votre correspondant de Washington, le docte M. J. V., pour ses critiques politiques et ses appréciations littéraires. Quel choix merveilleux d'ouvrages il nous recommande ! il est vraiment fâcheux que la liste en soit si courte ! Nous espérons ici que, dans sa prochaine lettre à la *Ruche*, M. J. V. allongera son catalogue avec le sangfroid qui le caractérise ; pour nous former l'esprit et le cœur, il nous conseillera de lire les *Lettres de Mlle. Lespinasse* ou de *Mme. d'Epinay* : cela vaut à peu près ce qu'il nous recommande.

Quand aux beautés de Victor Hugo, ce n'est point moi qui entreprendrai de les faire sentir à M. J. V. s'il ne les a jamais senties ; si elles ne l'ont jamais frappé, jamais ému, ravi, transporté ; tout ce que nous pouvons faire de mieux, c'est de le plaindre bien sincèrement.

VICTOR BARON.

New-York, 15 nov. 1854.

Avis a nos Lecteurs.

NOS LECTEURS ET TOUTES LES PERSONNES EN RELATIONS AVEC NOUS, SONT PRÉVENUS QUE LES BUREAUX DE LA RUCHE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE ONT ÉTÉ TRANSFÉRÉS RUE ST. VINCENT, No. 25.

AGENTS POUR LA RUCHE LITTÉRAIRE.

BUREAU DE LA RUCHE.....	Montréal.
THOS-ET. ROY.....	Québec.
CHARLES GIROUX.....	Nicolet.
G. F. J. COUTU, N. P.....	Berthier.
LOUIS G. DE LORIMIER.....	L'Assomption.
F. BANLIER LAPERLE, N. P.....	St. Valentin.
GUILLAUME ST. JACQUES.....	St. Hilaire et Belœil.
J. B. E. DORION.....	Avenirville, E. T.
L. G. LACASSE.....	St. Jean.
ZEPHIRIN ROUSSEAU, N. P.....	Grande Baie.
ISIDORE TRAVERSY.....	Bytown.
MECHIN ET CIE. LIBRAIRES, LEONARD STREET, 82.	New-York.
LE MESCHACÉBÉ (Louisiane).....	St. J. B. de la N.-Orléans.
AGENT DE l'Avant-Coureur.....	Donaldsonville (Louisiane.)
Mlle. JACOB, rue de Chabrol 19, à Paris.....	France.
LS. CORTAMBERT.....	St. Louis, (Missouri.)
GUSTAVE DE VITRÉ, STRAND, à Londres.....	Angleterre.
VANDER HELF et Cie., Bruxelles.....	Belgique.
EDITUR DU OLD COUNTRYMAN.....	Toronto.
A. A. DELAHOUSAYE.....	Franklin (Louisiane.)
A. GILBERT.....	Boston, (Mass.)
J. PÉREUT, Brown Street, 304.....	Philadelphie.

L'ILE DE SABLE.

EPISODE DE LA COLONISATION DU CANADA.

SECONDE PARTIE.

EN MER.

CHAPITRE IV.

Soul, Jean de Ganay conçut quelques inquiétudes de l'absence du numéro 49. Le reste de la bande était naturellement trop égoïste et trop habitué aux vicissitudes du sort pour s'en soucier. Au surplus, le faux Yvon loin d'inspirer de l'affection aux routiers, s'était attiré leur jalousie, à cause de l'intérêt que n'avait cessé de lui porter le vicomte. Dans tous les lieux, dans toutes les positions, les hommes voient avec déplaisir un de leurs semblables plus favorisé qu'eux ; mais c'est surtout dans le cœur des malheureux que l'envie a établi le siège de son empire. Quant à l'écuyer, deux raisons lui faisaient regretter la disparition de Guyonne : d'abord l'attachement dont il se sentait pris pour le prétendu jeune homme, puis la crainte que cette disparition dût être attribuée au personnage qu'il avait aperçu sur le bord du lac.

Cependant il dissimula ses appréhensions et tâcha de se montrer plus gai que d'ordinaire, afin de rassurer les proscrits.

La troupe restée au campement, avait employé la journée à construire des tentes aussi confortables que possible. Les débris d'un navire naufragé lui avaient servi à cet effet, et, lorsque les explorateurs revinrent, ces tentes étaient assez avancées pour leur faire espérer qu'ils passeraient une nuit meilleure que la première.

Chacun des détachements avait rapporté quelques comestibles de son expédition : ceux-ci du poisson, ceux-là des coquillages. Le souper fut préparé et on l'expédia allègrement, car, avant de commencer son repas, le Maléfique avait fait remarquer que, le vent ayant tourné au sud-est, il était présumable que le *Castor* reparaitrait à l'aube suivante.

—Si ta prévision s'accomplit, matelot, dit Grosbec, je jure te faire roi... des ribauds.

—Et moi, dit le Nabot, je demande que le très illustre Brise-tout soit nommé pape des fous.

—Bien trouvé, s'écrièrent les convives qui suspendirent leur bruyante mastication pour arrêter un regard moqueur sur le visage hideux du colosse.

—Omelette ! dit celui-ci sans perdre une bouchée. Il me le paiera !

—En monnaie de singe ! riposta le nain, faisant la nique à Brise-tout.

—Garc à toi, lui dit Grosbec, bas à l'oreille. Quand l'éléphant est fatigué de jouer avec un hochet, il le brise.

—Peuh ! siffla le petit homme ; mon ami Brise-tout a le caractère aussi délicatement conformé que la face. Nul danger qu'il prenne jamais mes douceurs, pour de l'absinthé ; pas vrai, fils de Venus la laide ?

—Satané diabolin ! dit Philippe Francœur en tapotant sur la joue de Nabot, avec le manche de son couteau.

—Oui, diabolin que je réduirai à l'état d'angelot, grommela le colosse.

—D'angelot !

—Ventremahom !

—Peste ! la réduction ne serait pas des plus à dédaigner. Moi qui n'ai jamais valu un liard, je ne me verrais pas sans plaisir métamorphosé... —Ohé ! qu'y a-t-il ? Un seau d'eau ! maître Polyphème se trouve mal ! Vite ! vite ! ne voyez-vous pas qu'il tire la langue comme un balancier de potence ?

Nabot disait vrai ; Brise-tout, dont la colère ne pouvait dompter une effroyable voracité, venait d'avaler une arête et faisait des efforts inouis pour se délivrer de l'os engagé dans sa gorge. Il gesticulait, se démenait, suait, pleurait, écumait ; mais vainement. Le perfide stylet, loin de céder à ses tentatives pour l'expectorer, s'enfonçait de plus en plus dans les chairs.

Je laisse à penser si grande était l'hilarité des spectateurs.

—Une paire de pinces, pour aider notre Hercule, dit l'un.

—Non, ne lui dérobez pas le mérite d'accomplir seul et sans secours ce treizième travail, reprit l'ex-lansquenet.

—Sacrament, ajouta l'Allemand, il va éclater, si vous ne le déboutonnez.

—Pauvre chéri, continua le Nabot, riant jusqu'aux larmes, ne te décourage pas ; de la valeur ! encore un grognement ! plus fort ! là... bien... comme ça !

—Il vaincra !

—Il ne vaincra pas !

—Je te dis qu'il vaincra.

—Je te dis que non.

—Gageons...

—Ah ! il étouffe !

—Pour Dieu, mon amour, ne casse pas cette arête au moins ; je la retiens, je la conserverai comme une relique... pour m'en faire un cure-dent !

Et les rires de redoubler !

Pourtant la chose n'était pas risible ; tant s'en faut, et François Rivet ne riait pas, lui ! son visage contracté par la douleur, livide, marbré de taches couperosées ; sa bouche béante, inondée de salive et de sang ; ses yeux grands ouverts dont les prunelles avaient fui sous les paupières ; ses poignets crispés ; son corps agité par des mouvements spasmodiques offraient un horrible tableau, tandis que les sons caverneux qui s'éraillaient en s'échappant de sa poitrine auraient glacé d'effroi toute autre assistance que celle qui l'entourait.

—Quelle tête ! dit l'incorrigible nain. Décidément, Narcisse et Antinous n'ont plus qu'à tirer leur révérence ! Y a-t-il un peintre parmi nous ?

—Pourquoi le signor Titiano est-il mort ? dit un Piémontais.

—Ah ! mais, poursuivit Nabot, la charité chrétienne nous commande de prier pour les agonisants ; prions donc, car notre infortuné compagnon râle son dernier soupir !

—*De profundis clamavi*. . . bredouilla Grosbec.

— Mourir d'une arête, lamentable destin !

— Regretté Brise-tout, je composerai une élégie sur ton trépas.

— Je chanterai ton stoïcisme dans la souffrance.

— Je prononcerai ton oraison funèbre, avec accompagnement de guimbarde et de crécelles.

— Voici ton épitaphe, tendre chérubin, dit Nabot. Ecoute, et juge avant de te sacrifier aux jours gras des vers de terre :

Passant, sous cet amas de sable amoncelé,

Gît la pourriture d'un goinfre ensorcelé.

François Rivet, surnommé Brise-tout,

Passé maître dans l'art de faire atout

Qui, faute d'une arête, (*)

Creva par une arête !

Toute plate que fut cette bouffonnerie, elle acheva de porter à son comble la bonne humeur des routiers qui battirent des mains avec frénésie, car rien ne sourit tant au vulgaire que ce qui peut abaisser un être supérieur.

Mais c'en était trop. Aiguillonné par une douleur atroce, la victime de ces lazzi, à bout de patience, fondit soudainement sur ses bourreaux, comme un taureau qu'ont exaspéré les mille coups de lance des picadors, saisit d'une main Grosbec et de l'autre Nabot qui se trouvèrent sur son passage, les souleva du sol, les tint un moment suspendus en l'air, et, l'œil injecté de sang, la bave aux lèvres, allait les broyer l'un contre l'autre, quand une cuisson insupportable la contraignit à lâcher prise.

Brise-tout se retourna en lâchant un cri strangulé. Derrière lui se tenait le Maléfiqueux, qui, armé d'un tison ardent, avait jugé à propos, d'en appliquer l'extrémité sur la joue du géant, pour sauver les imprudents tombés au pouvoir de sa rage.

La folie commençait à gagner François Rivet. Il ne voyait plus, n'entendait plus. Les veines de ses tempes étaient gonflées outre mesure. Une fièvre délirante bourdonnait dans son cerveau. Incapable de calcul, de réflexion ; guidé par un instinct d'animal courroucé, il se jeta sur le nouvel ennemi qui osait braver sa fureur. Mais Philippe Franceur était agile comme un écureuil. Il abandonne son brandon ; d'un bond tourne Brise-tout, et se précipite ensuite après lui, lui saute sur les épaules, l'étreint vigoureusement par le cou, et secondé par quelques autres routiers qui s'étaient joints à lui, le renverse à terre.

Là s'engagea une lutte terrible, lutte de l'ours acculé par une meute de chiens ! mais à la fin, succombant sous le nombre des assaillants, Brise-tout essaya un dernier effort pour se redresser, et au moment où tous ses muscles étaient distendus, toutes ses facultés animales en jeu, un béglement voluptueux jaillit de son larynx, avec des flots de sang.

L'arête s'était dégagée dans cette convulsion suprême et François Rivet saluait à sa manière le terme de son supplice. Néanmoins, il aurait pu se guérir d'un mal pour en gagner un cent fois pire, car ses adversaires, irrités à leur tour par les horions qu'il leur avait distribués, n'étaient aucunement disposés à l'abandonner ; mais l'arrivée sous la tente de Jean de Ganay, fut le signal de sa délivrance.

(*) Pour comprendre ce mauvais jeu de mots il est bon de se rappeler qu'avant le XVIII^e siècle "arête" s'employait souvent pour exprimer un temps d'arrêt.

Le vacarme avait attiré le vicomte qui se promenait solitairement sur la grève. Il se hâta de pacifier les combattants et se retira, après avoir reçu du Maléfique la promesse que l'ordre ne serait plus troublé.

Depuis longtemps déjà la nuit couvrait de son aile noire l'île de Sable. Cependant les bannis ne se sentaient nulle envie de dormir. La scène précédente, en excitant leurs sens, en avait banni le sommeil. On raviva le feu, chacun prit place autour du foyer, à l'exception de Brise-tout qui s'obstina à grogner dans un coin, et, cédant aux sollicitations de ses camarades qui le suppliaient de leur raconter une histoire, le matelot François Rivet, surnommé Brise-tout, s'exprima en ces termes :

CHAPITRE V.

LA LÉGENDE.

« Or bien, ouvrez vos écuelles, mes gars, car je m'en vais vous filer un cable de longueur. Pour ne pas nous couler dans la chose des phrases, il y en a sans doute quelques uns parmi vous qui ont louvoyé dans la rue du Possédé, à Saint-Malo : une rue étroite, tortueuse, sombre comme la cale du *Castor*, vous savez ! Par Neptune, elle est la bien nommée, la rue du Possédé ! Rien qu'à voir ses maisons délabrées, vermoulues, on se sent prêt à recommander son âme à Dieu ! Quelle puanteur ! quel avant-goût de l'enfer ! aussi, n'est-elle hantée encore aujourd'hui que par les suppôts du démon. C'est donc là que pour l'instant, nous allons jeter l'ancre. N'ayez pas peur du diable qui l'a tenue sur les fonts du baptême, il ne viendra pas vous chercher ici ; pas si serviable le vieux cornu !

« Donc, il y a, ma foi, quarante quatre ans, la rue du Possédé était la terreur des Malouins, braves gens, dévotieux, payant régulièrement la dime et ne manquant jamais au retour de leurs courses en mer d'offrir un gros cierge de cire jaune à Notre-Dame de Bon-Secours. Mais Lucifer est un rusé compère. Ne vous avait-il pas ensorcelé l'âme d'un pauvre pêcheur de la rue du Possédé !

« Bon, par la fourche de Neptune ! voilà que le pêcheur devint amoureux, amoureux, oui, mes gars ; et de la plus jolie fillette de St. Malo, encore ! mais elle était fière comme duchesse, la Louison, oui bien, par la fourche de Neptune ! et Jacques avait beau faire, beau faire, il ne parvenait pas à mouiller dans le cœur de sa belle. Ça le rendait triste et sombre comme une tempête ! si bien qu'il finit par s'enfermer dans sa cambuse de la rue du Possédé, et que bientôt dans le voisinage, on répéta qu'il allait, chaque samedi au sabbat, oui bien, par la fourche de Neptune !

« Pendant tout ça, la Louison s'était laissée courtiser par le fils d'un mégicier, fort riche et si beau garçon que c'était plaisir de les regarder danser ensemble le dimanche après vêpres, oui bien, par la fourche de Neptune !

« Il avait été convenu qu'ils se marieraient après Pâques ! mais les vieilles gens, quand on leur parlait du mariage, secouaient la tête, en disant :

« — Les pauvres enfants ! les pauvres enfants ! Ah ! c'est bien à craindre que le Jacot leur jette un sort !

« Et qu'ils avaient raison, les vieux ! car, voyez-vous, mes gars, ceux qui ont navigué sur l'océan, ont une expérience qui manque aux jeunes gens ! oui bien, par la fourche de Neptune !

« Le fait est qu'en reléguant le Jacot, il n'y avait pas moyen de se méprendre sur ses desseins. Il était, un jour, blanc comme une voile neuve ; un autre, vert comme les feuilles

d'un sapin ; un autre, plus rouge que sang, et toujours, toujours, ses yeux brillèrent comme des charbons.

“ D'aucuns disaient que souvent sa bouche déferlait des flots de soufre et de bitume ; d'aucuns rapportaient que la nuit le tonnerre grondait au-dessus de sa maison, même lorsque le ciel était pur et serein ; d'aucuns l'avaient vu faire le signe de croix avec la main gauche ; si bien que peu à peu la rue du Possédé fut abandonnée et qu'il y demeura seul, en compagnie des damnés, oui bien, par la fourche de Jupiter !

“ Voilà que le dimanche de quasinodo, la veille du jour où le fils du mégicier devait épouser sa fiancée, il lui proposa de venir se promener, avec lui, dans sa chaloupe.

“ Le temps était superbe. Pour son malheur la Louison accepta. Ils partent à deux heures, gais et joyeux, dans une petite barque toute payoisée de rubans. Mais au moment où ils quittaient la grève, on aperçut dans le lointain un canot noir qui tirait des bordées et semblait guetter le départ des jeunes gens ! Aussitôt, tous ceux qui se trouvaient sur le rivage frémirent.

“ Ce canot noir, c'était celui de Jacques !

“ La Louison qui le distingua la première, sentit le froid de la mort courir dans ses veines.

“ —Retournons, revenons à terre, dit-elle à son amant.

“ —Revenir à terre, pourquoi ? répondit-il.

“ —Je tremble !

“ —Mais...

“ —Voyons, dit-elle, en lui montrant du bout du doigt l'esquif, de la coque duquel sortait une lumière si vive qu'elle faisait pâlir les rayons du soleil...”

—Comment, sacrement ! le canot brûlait au milieu de la mer ! interrompit l'Allemand.

—Brûlait, répliqua le Maléficien, qui est-ce qui t'a dit qu'il brûlait, à toi ?

—Puisqu'il était en feu !

—Ah ! novice ; est-ce que le feu de l'enfer brûle les démons ?

—Brute de Tudesque, dit Grosbec en haussant les épaules, ça n'a jamais rien vu. Continue ton histoire, matelot.

“ ... Oui bien, par la fourche de Neptune ! reprit François Rivet, des flammes ardentes sortaient, en tourbillonnant du canot noir, et au milieu se tenait Jacques, mais grand, grand, comme le grand mât d'un navire de guerre et sa bouche vomissait des torrents de fumée.

“ Tous les gens sur la plage le voyaient, à l'exception du fils du mégicier, qui, loin d'écouter les prières de la Louison, se mit à ramer justement dans la direction du canot noir.

“ Celui-ci s'éloigna vers le nord, et le bateau du fils du mégicier suivit. Le canot noir ayant viré de bord, l'autre vira de bord aussi. On aurait dit que le premier était d'aimant et le second d'acier, si fidèlement ils exécutaient les mêmes évolutions !

“ Cependant le bateau se rapprochait peu à peu du canot noir et, après une heure de manœuvres dans la baie, ils tournèrent brusquement vers le septentrion et cinglèrent de ce côté.

“ Alors, ils se touchaient presque ! Le ciel s'était tout à coup chargé de nuages ; la mer courroucée hurlait sur les rochers, et des bandes de griffons, plus gros que des vautours, battaient l'air de leurs ailes, avec des criaillements lugubres.

“ Les deux esquifs apparaissaient encore, mais comme un brasier allumé aux confins de l'horizon. Puis, soudain, un coup de tonnerre effroyable retentit et l'on ne vit plus rien... que la mer blanche d'écume qui se tordait le long du rivage !

“ Les gens de Saint-Malo coururent à l'église et prièrent la bonne vierge de sauver la Louison et le fils du mégicier. La journée se passa sans qu'on eût de leurs nouvelles. Mais, vers minuit, au plus fort de la tempête, des mariniens remarquèrent, à la faveur des éclairs, un canot qui entrait dans le port.

“ Il était monté par deux personnes, un homme et une femme.

“ En débarquant, l'homme jeta son bras autour du cou de la femme et lui dit :

“ — Tu me jures, sur le salut de ton âme, d'être à moi.

“ — Oui, à toi, rien qu'à toi, toujours à toi ! répliqua la femme.

“ L'inconnu alors, pencha la tête, baisa la femme au front. Elle poussa un cri, et les mariniens virent un cercle flamboyant à la place où l'homme avait imprimé ses lèvres.

“ Epouvantés, les mariniens s'enfuirent !

“ Le lendemain, on racontait dans St. Malo, qu'englouti avec son canot, pendant l'orage, le fils du mégicier avait péri, et que la Louison avait été sauvée par Jacques, le possédé.

“ Il y en eût qui crurent à ce récit, d'autres considérèrent le fait comme un tour de sorcellerie, oui bien, par la fourche de Neptune !

“ Ce qui est certain, c'est qu'un mois après ces événements, la Louison épousait Jacques, que le pauvre pêcheur devenait un riche pilote, et recevait du roi commission pour aller avec deux vaisseaux reconnaître les environs du banc de Terre-Neuve, oui bien, par la fourche de Neptune !”

— Pas possible ! dit l'Allemand.

— C'était donc Jacques Cartier, ajouta Grosbec ?

— C'était Jacques, je n'en sais pas davantage, mon gars, repartit le Maléficien d'un air capable. Mon grand père, de qui je tiens l'histoire, ne m'en a pas dit davantage.

— Mais, sapristi ! de quelle manière mourut-il, ton Jacques ? demanda le Nabot qui, ramassé en pelotte, les coudes appuyés sur les genoux, le visage dans la paume des mains, avait écouté silencieusement la légende du matelot.

— De quelle manière mourut-il ? oui, de quelle manière mourut-il ? appuya l'ex-lansquenet.

Tous les yeux se braquèrent sur Philippe Francœur.

— Ah ! voilà ! dit-il avec la complaisance d'un conteur qui a captivé l'attention de son auditoire ; voilà ce qu'on n'a jamais su, qu'on ne saura jamais, oui bien, par la fourche de Neptune !

Chacun des routiers fit un geste de désappointement.

“ Pourtant, reprit le Maléficien, semblant recueillir ses souvenirs, voici ce qu'aussurait mon grand père qui avait beaucoup connu Jacques :

“ Certain soir, le pêcheur ayant rencontré Louison la supplia de consentir à être sa femme.

“ — Je céderai à tes désirs, quand tu pourras me donner cent sous d'or, lui répondit-elle.

“ Cent sous d'or ! c'était plus que Jacques ne pouvait amasser en vingt années de travail. Il rentra chez lui, désespéré et décidé à s'occire. Mais, à l'instant où il se passait au cou la corde qui devait le délivrer d'une vie intolérable, un petit homme, vêtu de noir, entra brusquement dans sa chambre.

“ — Que fais-tu là ? lui dit-il.

“ Jacques ne répondit pas. L'aspect de cet homme l'avait terrifié.

— Tu voulais te pendre, imbécile ; continua l'étranger. Bien plutôt brûle cette corde et épouse celle que tu aimes.

— Épouser Louison !

— Tiens, sans doute ! est-ce que ça ne te grèterait plus ?

— Oh ! si, mais . . .

— Mais, il te faut cent sous d'or, n'est-ce pas ? je t'en donnerai mille.

— Vous !

— Pourquoi non ?

La mine du petit homme n'était guère propre à inspirer la confiance ; car, à travers les nombreux sabords de son habit noir, on voyait sa peau crasseuse et velue ; puis il sentait mauvais . . . que c'était une infection ! oui bien, par la fourche de Neptune !

— Bon, lui dit-il, en ricanant ; suis-moi.

Jacques ne tenait plus à la vie. Il s'approcha de l'inconnu.

— Où irons-nous ? dit-il.

— Grimpe sur mes épaules.

— Je suis trop lourd, je vous écraserai.

— Grimpe toujours.

Il obéit. Le petit homme ricana de nouveau et dit :

— Y es-tu ?

— Oui, répondit le pêcheur, tout tremblant, car en croisant ses bras sur la gorge de l'inconnu, il lui avait semblé qu'il les appliquait sur un fer rouge. Jacques voulut sauter à terre. Il ne le put ; ses doigts étaient rivés l'un contre l'autre et ses cuisses soudées aux hanches du petit homme, qui, aussitôt, blasphéma le nom de Dieu, s'éleva au plafond, lequel s'ouvrit pour lui livrer passage, et en moins d'une seconde, transporta le pauvre pêcheur en haut d'une falaise, éloignée de plus de vingt lieues de Saint-Malo, oui bien, par la fourche de Neptune !

Là, une foule de monstres, de toutes couleurs, grouillaient autour d'une marmite dans laquelle cuisaient les membres d'un être humain.

Le petit homme déposa Jacques près de la marmite et lui dit :

— Regarde.

Le malheureux, quoique demi-mort d'effroi, regarda et reconnut la tête du fils du mégiçier, son rival, que l'eau en bouillonnant avait fait monter à la surface.

— Horreur ! s'écria-t-il.

— Tu boiras de ce bouillon, mon bijou, lui dit une affreuse vieille, toute ridée, qui écumait la marmite.

— Non, non ! jamais !

Les monstres éclatèrent en vociférations et commencèrent une ronde satanique autour du feu.

Une sueur glacée inondait les membres de Jacques, et, chose étrange ! le sang circulait dans ses veines torréfiées comme du plomb fondu.

— J'ai soif, balbutia-t-il.

Les imprécations des monstres redoublèrent.

— Voici du bouillon ; bois ! lui dit la vieille.

Il recula en arrière ! et un instant après, s'écria :

— A boire ! oh ! donnez-moi à boire !

— Le bouillon est prêt ; bois ! répéta la vieille.

“ Jacques perdit la tête. Ses lèvres ardentes calcinaient ses dents ; et sa salive s'était transformée en vitriol.

“ — Je veux boire, donnez-moi à boire !

“ — Tiens, bois, mon amour ! lui dit la vieille en lui présentant une cuillère remplie de l'infâme breuvage ; bois et tu épouseras la belle Louison.

“ Jacques ne sachant plus ce qu'il faisait, prit la cuillère, l'éleva à sa bouche, et saisi par un remords de conscience, la lança loin de lui. Mais hélas ! il était trop tard ; une goutte de bouillon tombée sur sa langue scellait pour l'éternité son pacte avec les démons... oui bien ; par la fourche de Neptune !

“ Incontinent, les monstres s'approchèrent de Jacques, l'accablèrent à tour de rôle sur les deux joues, et disparurent au milieu d'un épouvantable vacarme.

“ Jacques se trouva seul sur la falaise, avec le petit homme.

“ — Et maintenant, que désires-tu ? lui dit le diable, car c'était le diable, oui bien, par la fourche de Neptune !

“ — Épouser Louison, répondit le pêcheur qui déjà n'éprouvait plus aucune crainte pour Satan.

“ — Tu l'épouseras. Ensuite ?

“ — Être riche.

“ — Tu le seras. Ensuite ?

“ — Faire parler de moi dans le monde entier, jusqu'à la fin des siècles.

“ Le roi des ténèbres grimaça son ricanelement moqueur.

“ — Il sera fait à ta volonté. Ensuite ?

“ — Rien.

“ — Tu n'es pas ambitieux, en vérité ! rarement créature m'a coûté moins cher que la tienne. Mais, comme les bons comptes font les bons amis, auparavant sigee ce papier.

“ — Qu'est-ce ?

“ — Une misère ! la vente de ton âme à l'amour, à la fortune, à la gloire. Signe ; le temps presse.

“ Jacques eût un frisson. Deux tableaux se déroulèrent devant ses yeux ; ici, son ange-gardien et sa mère le conjurant de ne pas abandonner la route de la vertu ; là, la volupté le provoquant, appuyée au bras du luxe et de la renommée... .

“ Jacques signa !

“ — Monte encore en croupe sur moi, lui dit le diable.

“ Et l'enlevant comme une plume, ils traversèrent la Manche, l'Océan et arrivèrent au-dessus d'un pays sauvage, couvert de neiges et de glaces, habité par des hommes qui ne ressemblaient pas plus aux autres hommes qu'un loup de terre ne ressemble à un loup de mer. Quand ils furent arrivés, le diable dit à Jacques :

“ — Sais-tu ce que c'est que cette contrée ?

“ — Non.

“ — C'est une contrée où je n'exerce pas encore mon empire, et où, grâce à toi, dans deux cents ans, j'étendrai ma puissance. Tu connais la route. Retourne chez toi ; car il ne fait pas encore bon pour moi ici ; et quand tu voudras, tu immortaliseras. Fouille sous le noyer de ton jardin et tu y découvriras les mille sous d'or que je t'ai promis. A toi donc amour, gloire, opulence, à moi ton âme !

“ La peur reprit Jacques. Il fit un violent soubresaut pour se séparer de Satan et se trouva seul dans sa maison de la rue du Possédé.

« Il était grand jour ; oui bien, par la fourche de Neptune !

« Satan ne l'avait pas trompé. Ayant creusé à la racine du noyer de son jardin, Jacques déterra une cassette qui renfermait mille louis d'or.

« Je vous ai dit comment il épousa la Louison, comment il partit pour explorer le banc de Terre-Neuve. A présent, il ne me reste plus qu'à vous dire qu'après avoir retrouvé le pays dont le diable lui avait enseigné le chemin et amassé des trésors innombrables, il entreprenait son huitième voyage à la Nouvelle-France lorsque Satan lui apparut pendant une tempête.

« A son aspect Jacques pâlit.

« — Ai-je tenu ma parole ? dit le capitaine des ténébres.

« — Oui.

« — Et tu as été heureux ?

« Jacques secoua négativement sa tête blanchie par l'âge.

« Le diable sourit de son sourire écœurant.

« — Tant pis, dit-il. A moi ton âme, l'heure est venue !

« Une flamme scintilla à l'extrémité des perroquets ; une lame, haute comme une montagne, s'abattit sur l'avant du vaisseau. Cinq minutes après, il avait sombré avec tous ceux qui le montaient ! » (*)

— Et Jacques ?... s'écria le Nabot.

— Jacques ! sais pas, oui bien, par la fourche de Neptune ! répondit Philippe Francœur. Sur ce, bonne nuit, mes gars ! ne faites pas de mauvais rêves, et Dieu nous préserve du diable ! oui bien... .

Le Maléfieux n'acheva point sa locution sacramentelle, dont un glorieux ronflement remplaça la finale.

Il était endormi.

CHAPITRE VI.

LE NAUFRAGE.

Le lendemain et les jours suivants, il tomba une pluie fine et incessante qui obligea les bannis à demeurer dans le voisinage de leur campement. Jean de Ganay aurait préféré que le temps lui permît d'achever la reconnaissance de l'île ; mais, dans l'impossibilité de le faire, il voulut que les routiers employassent leurs loisirs à quelques travaux utiles. Si rien ne prouvait que le *Castor* ne reviendrait pas bientôt les chercher, rien non plus ne prouvait le contraire. Qui sait ? des semaines pouvaient s'écouler avant son retour. Il était donc important de s'arranger à tout événement. D'ailleurs, Jean savait que l'oisiveté est mauvaise conseillère. Affairés, ses hommes réfléchiraient moins à l'incertitude de leur sort et s'habitueraient peu à peu aux labeurs de la vie coloniale.

(*) Qui a pu donner naissance à cette légende, je l'ignore. Est-elle populaire en Bretagne, je l'ignore également. Mais je l'ai entendue raconter de mes propres oreilles, à bord de la « Belle-Poule, » par un ancien matelot qu'on nommait communément « Le Malouin. » J'étais très jeune à cette époque et peut-être aussi ignorant de l'histoire de la France que de celle du Canada. Ce qui me frappa dans la légende fut donc simplement son caractère merveilleux. Lorsque, plus tard, l'étude de la découverte de l'Amérique me l'eût remise en mémoire, j'aurais beaucoup donné pour savoir où le « Malouin » avait apprise ; mais le légendaire émit mort et toutes mes recherches furent stériles. Cependant, je ne désespère pas d'en retrouver la source, quand la justice me permettra de rentrer dans ma patrie.

Il me semble néanmoins qu'elle dut d'abord avoir pour héros un autre pilote que Jacques Cartier, car celui-ci étant né le 31 décembre 1491, avait 40 ans lorsqu'il explora les côtes de l'Acadie, par conséquent, ce n'était plus un jeune homme. La légende pourrait donc lui être postérieure, comme la découverte qui lui est attribuée, et s'appliquer à un autre personnage.

Il commença par faire élever une sorte de retranchement autour des tentes. De gros pieux aiguisés par le bout, durcis au feu, et entrelacés de branchages flexibles, servirent à cet effet.

L'écuyer aurait voulu creuser un fossé de circonvallation pour plus de sûreté. Mais tous ses efforts restèrent infructueux. Le terrain sur lequel il opérait était sablonneux, et, chaque coup de vent remplissait de gravier les ouvertures, qu'on y faisait.

Plusieurs fois Jean conçut le projet d'aller s'établir plus loin, sur les bords du lac ; chaque fois, quelque crainte l'arrêta.

Pour guider la marche du *Castor* dans le cas où il approcherait de l'île, le vicomte planta sur la hauteur la plus dominante de la partie occidentale un mat auquel était attaché une pièce d'étoffe rouge, et établit à son pied une sorte de poste qui devait rester nuit et jour, en observation.

Quatre hommes, se relevant successivement à chaque heure, composèrent ce poste, qui eut, en outre, pour chef un des quatre matelots.

De plus, un autre poste fut maintenu à la porte du camp, et Jean de Ganay en confia alternativement le commandement à celui des routiers qui s'était le mieux comporté.

Ces dispositions étaient sages autant qu'habiles. Elles accoutumaient à la discipline militaire les routiers ; les invitaient à se bien conduire pour obtenir la faveur attachée à une bonne tenue ; et mettaient la troupe à l'abri de toute surprise, si, par hasard, l'île était habitée par des sauvages ou des bêtes fauves.

Les proscrits s'occupèrent jusqu'au dimanche. Pendant cet intervalle, ils se nourrirent de poissons qu'ils capturèrent de la manière suivante :

Pratiquant des trous profonds sur le rivage, pendant la marée basse et les entourant de claies d'osiers, ils attendaient que le reflux les eut couverts d'eau ; puis, quand la mer s'était retirée, ils se rendaient à leurs pièges qu'ils trouvaient ordinairement remplis de morues, harengs, soles, crabes, etc., et autres poissons abondant sur les côtes de l'Acadie.

Jean de Ganay tua aussi plusieurs oiseaux de mer, qui, préparés par le Maléficieux, inventeur du mode de filet que nous venons de décrire, ne parurent pas un mets des moins succulents à ceux qui y goûtèrent.

En général les routiers ne manifestèrent pas des dispositions trop rebelles. Soit qu'ils comprissent qu'une mutinerie n'améliorerait en rien leur position : soit que les quatre matelots leur inspirassent une terreur salutaire, ils obéirent strictement aux ordres du vicomte de Ganay.

Le dimanche se montra plus clair que les cinq jours précédents, sans que le soleil se levât à l'horizon. Des nuages, aux teintes grises, couvraient le ciel, et un vent impétueux soufflait du sud-est.

Dès le matin, Jean de Ganay, réunit autour de lui ses compagnons et leur fit un touchant discours pour les exhorter à la patience. Ensuite, il leur lut quelques passages de la Bible. Ces hommes l'écoutèrent avec recueillement. Plusieurs même se sentirent émus jusqu'aux larmes, en entendant les consolantes maximes des Saintes Ecritures. La parole de Dieu si souvent stérile pour les heureux de la terre, ne manque jamais d'attendrir et de relever tout à la fois, ceux qui souffrent. Telle qu'une douce rosée, elle tombe goutte à goutte sur le cœur, l'épanouit et l'inonde de parfums. Ces deux livres éternellement vieux sont éternellement nouveaux : La Bible et l'Imitation de Jésus-Christ. Le premier, grand, noble et fort, élève de tout l'espace qu'il y a entre le ciel et la terre. Le second, doux, aimant, humanise, pour ainsi dire, l'humanité, en la divinisant.

A celui-ci, les tendresses infinies, les conseils séduisants, les sollicitudes maternelles, les pensées virginales ; à celui-là les hautes conceptions, les préceptes sévères, les larges inspirations, la poésie grandiose !

Monument colossal et inébranlable, la Bible effraie les natures timides, par la profondeur de ses observations et l'austérité de ses règles de foi. Haut justicier de l'éternel, elle frappe plus impitoyablement le crime qu'elle ne récompense la vertu. Au coupable, elle dit : Tu seras condamné ! au sage : Continue à faire ton devoir !—Rien ne l'arrête, rien ne la surprend, rien ne la fléchit. Sans passions pour les hommes ou pour les choses, elle raconte avec la roideur de la vérité ; elle fouille dans les arcanes du cœur, avec la dureté du chirurgien ; elle burine ses pages philosophiques sur des tablettes d'airain ; et toujours soit qu'elle se fasse historiographe, psychologue, ou mentor ; soit qu'elle prenne la trompette du prophète, qu'elle parle du présent ou du passé ; soit qu'elle interpelle les masses ou les individus, les grands ou les petits ; soit qu'elle discute, critique, expose ; soit qu'elle s'adresse aux sentiments, ou aux sens ; toujours, elle plane dans les régions du sublime.

Pour comprendre la Bible, il faut être homme ; pour l'expliquer, il faudrait être Dieu !

Après les pieuses instructions, Jean conseilla à ses subordonnés de ne pas trop s'éloigner des tentes, car la tempête menaçait, et comme ils n'avaient pas encore une connaissance exacte de l'île, il était à craindre qu'ils ne s'égarassent dans le cours d'une excursion.

Mais il n'avait pas besoin de faire ces recommandations ; les routiers fatigués par leurs travaux antérieurs se sentirent bien moins disposés à courir la campagne, qu'à se reposer sur leurs lits de ramilles de pin, soit en dormant, soit en devisant entr'eux.

Quelques uns, cependant, se dirigèrent vers le Poste du Mât (c'est ainsi qu'on avait nommé le corps de garde dont nous avons parlé), où le Maléficieux était de service, afin de lui faire conter des légendes.

Vers trois heures de l'après-midi, le vent qui n'avait cessé de balayer l'air avec force, redoubla de violence.

—Par la fourche de Neptune ! s'écria tout-à-coup Philippe Francœur, s'interrompant à l'endroit le plus dramatique de son récit ; monsieur Borée voudrait-il nous prendre à son bord pour nous transporter sur l'autre rive de l'Atlantique ? Ça ne serait pas là une mauvaise manœuvre ! Comme il s'époumonne, le vieux, là haut, hum !

—Quelles rafales ! quelles rafales ! dit un des assistants.

—Elles sont bien capables de renverser nos tentes, ajouta un autre.

—Et nous avec ! continua un troisième.

—Allons donc ! dit Grosbec, avec sa suffisance ordinaire ; ventre de biche ! est-ce que vous avez jamais vu le vent abattre un homme comme une branche de peuplier ? C'est bon dans les contes de fée.

—Ah ! oui-dà, tu crois ça, toi, beau lansquenet, dit le Maléficieux, en guignant Grosbec d'un air narquois ; tu crois ça ? Et si je te disais que moi, qui te parle, j'ai vu, de mes propres yeux vu, ce qui s'appelle vu . . .

Un sifflement aigu, suivi d'un craquement et d'une irruption d'air dans la cabane, coupa la parole au matelot.

La tourmente, dans ses folles colères, venait d'enlever le toit du corps de garde. Et presque au même moment le routier qui était de faction au pied du mât cria :

—Un navire ! j'aperçois un navire !

II. EMILE CHEVALLER.

(La suite au prochain numéro.)

AMOUREUX.

....Je serai bien content
La demander dix ans et la garder autant.

(RONS (M.))

Il disait :—Votre voix chante,
Madame, des chants si doux,
Que l'âme la plus méchante,
A ce mode qui l'enchanté,
Devient bonne auprès de vous.

Votre gorge fraîche et blanche,
D'où ruissellent les brillants,
Sous votre grand front qui penche,
Ressemble au marbre où s'épanche
L'onde aux flots étincelants.

Rouges comme une framboise.
Vos lèvres n'ont pas d'hivers,
Votre regard apprivoisé ;
Le soir, vos pieds de chinoise
Par vos cheveux sont couverts.

Car leur tresse vous accable
Sous les anneaux blonds, lâchés ;
Et la tempête implacable
Ne saurait briser ce câble
Où les cœurs sont attachés.

Pour égaler le cratère
Qui brûle dans vos beaux yeux,
Il faudrait prendre—ô mystère !—
Des diamants sur la terre,
Des étoiles dans les cieux.

Oh ! pour ceindre la couronne
De votre amour convoité,
Avec des regards de faune
Un prince offrirait son trône,
Un Dieu, sa divinité !

—Elle répondit, la blonde
Au doux chant aérien :—
Je suis plus folle que l'onde !
Ce que l'on paierait d'un monde,
Poète, prends-le pour rien !

FORTIFICATIONS DE PARIS.

Lorsque Paris s'éleva sous la protection du gouvernement romain, on lui donna des chefs militaires, également chargés du commandement des troupes, et des corps spéciaux auxquels était confiée la police de la ville. On avait compris, dès cette époque, la nécessité d'assurer la sûreté de la place contre les invasions extérieures, et on résolut de l'entourer de fossés et de tours capables de résister à une attaque imprévue. Toutefois, il serait difficile de fixer d'une manière précise l'enceinte des murailles élevées dans ces temps éloignés. On sait qu'elles n'avaient pour développement que la partie connue sous le nom de *Cité*, et que les fossés n'étaient garnis que d'un léger revêtement. Un camp retranché défendait, au sud, les approches de la ville.

Vers la fin de la domination romaine, la cité était fortifiée par un mur d'enceinte qui l'entourait de toutes parts. La Seine lui servait de puissant auxiliaire et de fossés naturels inexpugnables, car il n'y avait alors que deux points de passage sur la rivière, le grand et le petit pont. Deux espèces de redoutes les défendaient sur les deux rives opposées. Lorsque l'on perça la rue d'Arcole, on trouva encore, dans l'île Notre-Dame, des restes de murs de construction romaine qui témoignent de l'existence des fortifications.

A la fin du septième siècle, les fortifications de Paris, quoique bornées dans une étroite enceinte, étaient cependant susceptibles d'une assez longue défense. En 885, la ville, assiégée par les Normands, dut son salut à ses murailles. Ces barbares furent obligés d'en lever le siège et d'abandonner leurs projets de rapines et de dévastation.

Les fortifications de Paris restèrent à peu près dans le même état sous les rois de la première et de la seconde race, c'est-à-dire environ six cent quarante ans, du cinquième au onzième siècle (482 à 1124). Seulement, elles s'étendirent sur les deux rives de la Seine, de manière à protéger en même temps et d'une manière plus efficace la ville et la navigation de la rivière. Ce ne fut que sous les règnes de Louis VI et de Louis VII qu'on sentit le besoin d'enfermer dans une même enceinte les faubourgs qui, dans cet espace de temps, s'étaient élevés au nord et au midi de la ville.

" Jamais roi de France, dit Dulaure, n'eut, plus que Louis VI (le Gros), besoin de se mettre en garde contre les attentats des seigneurs et de fortifier la ville de Paris, où il faisait sa demeure ordinaire. Les ducs et comtes, voisins de son duché de France, n'étaient pas les seuls qui l'inquiétaient. Il avait à se défendre contre les barons de ce duché, contre ses propres vassaux. " Pour rendre l'accès de la ville plus difficile, il ordonna la construction de fortresses ou îlots de ponts, et fit entourer de murailles les faubourgs dont nous avons parlé plus haut. Mais alors ces faubourgs ne s'étendaient guère à plus de deux cents toises des deux rives. Cet espace renfermait la seconde enceinte de Paris.

Louis VI fit également construire, dans un lieu nommé *Karoli-Vana*, un château (castrum), destiné à défendre au nord-ouest l'entrée de la ville, et à protéger cette campagne contre les excursions qui la désolaient. Il restaura le grand et le petit Châtelet.

Sous le règne suivant, et d'après les conjectures les plus probables, le périmètre de cette seconde enceinte devait commencer vers le milieu du quai de la Mégisserie, dans la direction de la rue des Lavandières. Le point le

plus éloigné de sa circonférence, traversant la rue Saint-Martin, ne devait pas dépasser la rue des Écrivains. On suppose qu'à son autre extrémité cette ligne rejoignait la Seine vers la place de Grève. La direction de l'enceinte de la rive gauche est plus difficile encore à déterminer, et c'est toujours par conjecture que quelques écrivains ont fixé son point de départ sur la Seine à l'endroit où débouché la rue des Grands-Angustins, et son extrémité opposée à la rue de Bièvre ; qu'enfin, le point le plus distant de sa circonférence ne devait pas dépasser la rue des Mathurins.

Le troisième agrandissement de Paris, depuis Louis VII jusqu'à Philippe-Auguste, n'amena aucun changement remarquable dans son système de défense. Sous le règne de ce prince, l'an 1190, on commença les fondations d'une nouvelle enceinte, entourée de murailles, de tours et de fossés, qui s'étendit, au midi, des bourgs Saint-Germain-l'Auxerrois, Bourg-l'Abbé, Beau-Bourg, Bourg-Thibourt, etc. Cette enceinte fut achevée en 1211. Le mur de clôture était flanqué de tours. Quatre tours principales défendaient l'entrée et la sortie de la Seine, c'étaient la *Tour de Nesle*, la *Tour-au-Bois*, dite aussi du *Grand-Prévôt*, la *Tour de la Tournelle* et la *Tour Barbeau* ou de *Billy*. Elles servaient aussi de défense et de citadelles à la ville.

Cette troisième enceinte commençait dans la partie septentrionale de la Seine, à l'angle de la colonnade du Louvre. Elle suivait la direction de ce corps de bâtiment, traversait la rue Saint-Honoré, en face de celle de Grenelle, et se dirigeait, à peu près parallèlement à cette rue, jusqu'à la rue Montmartre, en passant derrière l'église Saint-Eustache. De la rue Montmartre, le mur d'enceinte suivait la direction de la rue Mauconseil, traversait la rue Saint-Denis, et aboutissait rue Saint-Martin, à la hauteur de la rue Grenier-Saint-Lazare. De cette rue, l'enceinte se prolongeait jusqu'à la rue Vieille-du-Temple, au point où se trouve aujourd'hui le marché des Blancs-Manteaux, et suivant une ligne courbe, redescendait vers le fleuve, en passant par le marché Saint-Jean, l'église Saint-Paul, le couvent de l'Ave-Maria (aujourd'hui caserne d'infanterie), et venait aboutir à la rive droite de la Seine, entre le quai des Ormes et celui des Célestins.

Du côté méridional, les remparts partaient à peu près du point où est aujourd'hui le pont de la Tournelle, suivaient la direction de la rue des Fossés-Saint-Victor, qui leur doit son nom ; puis, montant sur la colline, passaient dans le collège de Navarre, aujourd'hui l'École polytechnique, et renfermaient l'église et le couvent Sainte-Geneviève ; traversaient la rue Saint-Jacques à la hauteur de la rue Sainte-Hyacinthe, redescendaient de là vers la Seine, dans la direction de la place Saint-Michel, de la rue des Fossés-Monsieur-le-Prince, du passage du Commerce, de la rue Contrescarpe, et venaient, parallèlement à la rue Mazarine, aboutir sur la rive gauche, en face de leur point de départ, là où se trouve aujourd'hui le pavillon oriental de l'Institut. La superficie de la ville de Paris comprise dans l'enceinte de Philippe-Auguste pouvait avoir 700 arpents.

La construction des murailles se composait de blocages compris entre deux parements de pierre de taille ; des créneaux de peu d'épaisseur n'occupaient qu'une faible partie de la largeur du mur ; des terres rapportées appuyaient les fortifications à l'intérieur.

Ce fut aussi vers cette époque que les murailles du château du Louvre furent restaurées et réunies au système de défense de la ville.

Pendant les troubles qui suivirent la funeste bataille de Poitiers, la captivité du Roi Jean, et les démêlés entre le dauphin, lieutenant général du roy-

aume, et Charles le Mauvais, roi de Navarre, Marcel, prévôt des marchands, homme hardi, entreprenant, d'un caractère décidé et d'une grande énergie, s'occupa de mettre Paris à l'abri de toute tentative. Il en fit fortifier plusieurs points en 1357, organisa une garde chargée d'en surveiller la police de jour et de nuit, et jeta les fondements d'une nouvelle enceinte. Il imagina de barricader les rues au moyen de fortes chaînes en fer, qui se tendaient et s'accrochaient aux deux extrémités des murs des maisons. Ce dernier système de défense a été, depuis, plusieurs fois employé. Il a servi, parfois, à protéger les libertés publiques, mais aussi à favoriser les révoltes et les émeutes populaires.

L'année suivante, le dauphin tenta vainement de s'emparer de la capitale. Les fortifications résistèrent aux attaques de ce prince.

En 1359, Edouard, roi d'Angleterre, campa à Montrouge, porta le ravage jusqu'aux portes de Paris, mais recula devant ses murailles, et fut contraint de se retirer à Chartres.

C'est sous le règne du roi Jean que l'enceinte de Paris, telle qu'elle avait été arrêtée par Marcel, s'augmenta, du côté du nord, des faubourgs Saint-Honoré, Montmartre, Saint-Denis, Saint-Martin et Saint-Antoine. Pour mettre ces nouvelles constructions à l'abri d'un coup de main de la part des Anglais, dont on craignait les approches, on les environna de fossés et d'arrière-fossés. Charles V les fit revêtir de murs et de remparts. Cette dernière enceinte, commencée en 1367, ne fut achevée qu'en 1383, elle commençait à l'est, à l'emplacement où se trouve aujourd'hui l'Arsenal, longeait les portes Saint-Antoine, Saint-Martin et Saint-Denis, passait sur le terrain qu'occupe la place des Victoires, par le Palais-National et les Quinze-Vingts, et venait se fermer au bout de la rue Saint-Nicaise, qui se prolongeait alors jusqu'à la rivière.

L'enceinte achevée au quatorzième siècle (1383) ne pouvait présenter qu'une défense insuffisante et très-secondaire, sans le secours d'un fort ou d'une citadelle chargée de protéger et de lier ce système de fortification. C'est dans ce but que, dès l'année 1371, on éleva la Bastille sur l'emplacement d'une ancienne porte. Les fossés de cette forteresse communiquaient à ceux du nord et de l'est de Paris, et complétèrent ainsi la défense de la capitale. Toutefois, les constructions de la Bastille ne furent achevées qu'en 1382.

On construisit, à la même époque, une citadelle en bois sur les remparts de la ville, et on la fit communiquer au Louvre.

La clôture qui comprenait alors le Louvre dans son enceinte commençait sur la Seine, à peu près vers le guichet qui est en face du pont du Carrousel, là où se trouvait une tour qu'on appelait la *Tour-du-Bois*. De cette tour, la muraille traversait en diagonale l'espace occupé par le jardin du Palais-National, suivait la direction de la rue des Fossés-Montmartre, et aboutissait au point où se trouve la porte Saint-Denis. A partir de là, l'enceinte était établie à peu près selon la ligne des boulevards actuels.

Il est à remarquer, d'après ce qui précède, que, depuis Philippe-Auguste jusqu'au règne de Charles VI, les fortifications de Paris formèrent une enceinte continue défendue par des châteaux isolés.

En 1464, le comte de Charolais se présenta devant Paris, et attaqua vigoureusement ses remparts; il échoua contre une défense honorable de la part de la garnison et des habitants.

Quelques années après, en 1472, le duc de Bourgogne se présenta aussi

sous les murs de la capitale, et chercha à s'en emparer. Ayant échoué dans son projet, il borna sa vengeance à ravager les environs de la ville.

En 1540, lorsque les travaux entrepris par ordre de François Ier furent en partie achevés, l'enceinte de Paris se trouva bornée, au nord, par les portes Saint-Martin et Saint-Denis; au nord-est, par les portes du Temple et Saint-Antoine; à l'ouest, par la porte Montmartre et la porte Saint-Honoré. Six portes se liaient au mur d'enceinte de la rive gauche; au sud-est, les portes Saint-Victor et Bordelle; au sud, la porte Papale et la porte Saint-Jacques; à l'ouest, les portes Saint-Michel et Saint-Germain.

En 1553, Henri II agrandit les fortifications de Paris à l'est et au sud, et les fit revêtir de fossés et de maçonnerie. Les anciennes murailles furent réparées et mises en état de défense.

En 1556, Charles-Quint, maître de la Champagne, avait déjà porté son quartier général à Meaux, et envoyé un fort parti pour s'emparer de la capitale. Cette fois encore, elle trouva son salut dans ses fortifications.

La lenteur du siège de Paris par Henri VI (1589) avait mis ce prince à même de reconnaître les endroits faibles de la place; aussi s'occupait-il, après s'être rendu maître de la capitale, d'en augmenter le système de défense. Il fit élever un bastion au coin de l'Arsenal, et joignit, par cette construction, les fortifications de 1553 à celles qui existaient alors. Louis XII contribua, comme ses prédécesseurs, à l'agrandissement de Paris. Sous son règne, la porte Saint-Honoré fut reculée à environ 400 toises de l'ancienne. C'est sur l'alignement de cette porte que l'on établit la nouvelle enceinte, bornée, de l'ouest au nord, par les boulevards. Le système de défense resta le même, aucune modification n'y fut introduite.

Les travaux d'agrandissement qui se firent sous le règne de Louis XIV nécessitèrent la démolition d'une partie des anciennes fortifications, et reculèrent son enceinte dans presque tous les faubourgs. Préoccupé de tous ses projets de conquêtes, des grandes constructions de Versailles, de Marly et de Neuilly, ce prince négligea le soin de fortifier Paris. Cependant Vauban, qui en avait compris toute l'importance, fit paraître, en 1698 ou 1700, un mémoire dans lequel il examinait cette grave question, si habilement reproduite depuis par M. le général de division Pelet, à la tribune de la chambre des pairs. Vauban indiquait dans ce mémoire, les réparations à faire à l'enceinte alors existante; il faisait connaître le développement des travaux à exécuter pour une seconde enceinte bastionnée, qu'il plaçait à 1000 ou 1200 toises de la première. Cette seconde enceinte devait occuper les hauteurs de Belleville, de Montmartre, de Chaillot, etc. etc. L'illustre ingénieur avait calculé qu'il faudrait douze années pour l'achèvement des constructions. La guerre de la succession d'Espagne et l'épuisement des finances de l'Etat empêchèrent l'exécution de ce projet.

Un demi-siècle après, les anciennes fortifications de Paris disparaissaient entièrement; les fossés étaient comblés, les pierres des remparts servaient à la construction des nouveaux bâtiments qui s'élevaient sur leurs ruines, et la capitale se trouva sans système de défense, sans moyens de résister à la plus légère attaque.

Depuis longtemps, l'empereur Napoléon avait eu l'intention de fortifier les hauteurs de Paris. Au retour de la campagne d'Austerlitz, il fit rédiger plusieurs projets, qui lui furent successivement présentés; mais les événements politiques qui se succédèrent et peut-être la crainte d'effrayer les habitants, l'empêchèrent de mettre ce projet à exécution. Les événements de 1814, et

l'héroïque défense de la garde nationale et des élèves de l'École polytechnique avaient pleinement justifié les prévisions de l'empereur. Aussi, à son retour de l'île d'Elbe, chargea-t-il le général Flaxo de diriger un système régulier de défense. Cet officier général fit d'abord occuper les hauteurs de Montmartre, celles inférieures des moulins, et le plateau depuis la butte Chaumont jusqu'aux hauteurs du cimetière du Père-Lachaise. Quelques jours suffirent pour tracer ces ouvrages et leur donner une forme défensive ; il fit achever le canal de l'Ourcq, qui, de Saint-Denis, va au bassin de la Villette. On construisit sur la rive droite des demi-lunes couvrant les chaussées, et Saint-Denis fut couvert par des inondations. Depuis les hauteurs du Père-Lachaise jusqu'à la Seine, la droite était appuyée à des ouvrages établis à la barrière de l'Étoile, sous le canon de Vincennes, et à des redoutes dans le parc de Bercy. Les ouvrages de la rive gauche s'étendaient depuis la hauteur de Bercy jusqu'au delà de l'École militaire. Ce système de fortification sur les deux rives se communiquait en suivant la rive droite de la Seine, par Saint-Cloud, Neuilly et Saint-Denis. Un fort devait envelopper l'arc de triomphe de l'Étoile, appuyer sa droite aux batteries de Montmartre, et la gauche aux ouvrages construits sur les hauteurs de la barrière de Passy. Trois forts devaient également servir de réduits aux fronts de Belleville. Ces travaux n'ayant pu être achevés, Paris, après une capitulation, ouvrit, pour la deuxième fois, ses portes aux troupes alliées.

La commission de défense créée en 1818 s'occupa avec sollicitude des fortifications de la capitale. Le 20 juillet 1820 elle adopta l'avis que Paris devait être couvert par des ouvrages détachés, établis sur quelques-uns des points dominants qui l'entourent, combinés avec l'enceinte continue déjà existante, renforcée au moment du danger par des constructions passagères.

En 1830, le maréchal Soult fit commencer la construction d'un camp retranché à Noisy-le-Sec, qui s'appuyait sur la Marne à Nogent, et sur la Seine à Saint-Denis.

En 1831 et 1832 le gouvernement revint au projet de fortifier Paris. Deux systèmes de défense furent en même temps proposés : celui des *forts détachés* et celui d'une *enceinte continue*, qui se rapprochaient du système de 1815. L'opinion publique, encore mal préparée, s'étant fortement prononcée contre le premier, le ministère ajourna l'exécution de l'un et de l'autre. De nouveau soumis à la sanction des Chambres, le projet de fortifier Paris a été définitivement adopté par elles et consacré par la loi du 3 avril 1841, qui affecte aux travaux à exécuter une somme de 140 millions. D'après cette loi les fortifications de Paris comprennent : 1^o une enceinte continue, embrassant les deux rives de la Seine, bastionnée et terrassée, avec dix mètres d'escarpe revêtue ; 2^o des ouvrages extérieurs casematés.

L'article 8 de cette loi porte que la première zone des servitudes, telle qu'elle est réglée par la loi du 17 juillet 1819, sera seule appliquée à l'enceinte et aux forts extérieurs. Cette zone unique, de deux cent cinquante mètres, a été mesurée sur les capitales des bastions, et à partir de la crête de leurs glacis.

VOYAGE EN CALIFORNIE.

(Fin).

Les rues sont bâties régulièrement, et très-propres. La milice se compose d'une frégate anglaise continuellement dans la baie, et de quelques régiments d'infanterie de marine desservant les forts.

Les cinq sixièmes de la population sont de race noire. L'intérieur de l'île, nommée les montagnes Bleues, est occupé par les nègres marrons, auxquels les anglais fournissent des vivres et des munitions, et paient un tribut pour obtenir la tranquillité.

L'abolition de l'esclavage a été non-seulement une perte pour les colons, mais encore elle en a été une plus grande pour le gouvernement anglais; car, cette race noire livrée maintenant à elle-même, a fini par contracter et contracte de génération en génération, un dégoût du travail, et se livre à une paresse et à une inertie sans égale, la nature de ce terrain producteur secondant fortement cette indolence.

Aussi, il serait à souhaiter que l'esclavage, rétabli dans les colonies, fût protégé par un consul judiciaire, qui éviterait aux esclaves les mauvais traitements qu'autrefois ils subissaient, et qui faisaient de cette race une race de martyrs. Il résulterait de là un grand bien pour les colonies, de tous les peuples qui, ayant de grands sacrifices à faire, n'en retiennent aucun produit.

Depuis le trajet de New-York à Chagres, le commerce de la Jamaïque a été très-grand par la multitude de navires, faisant escale pour y prendre du charbon. Aussi après la construction de la ligne définitive, cette île fera des affaires considérables.

NEW-YORK. (City).

Liverpool. Hâvre.

Le 22, nous sortions de la baie et nous laissons à notre gauche le fort qui s'avance dans la mer, et qui est bâti sur les restes de l'ancienne ville, détruite, il y a deux cent ans, par un tremblement de terre.

Nous reprîmes la mer par un temps assez tranquille; ayant à notre bord notre provision de charbon et des vivres frais pour le reste de notre route jusqu'à New-York.

Plus nous avançons dans le nord, plus nous sentions l'humidité et la fraîcheur, signes marqués des régions tempérées dans lesquelles nous allions entrer. La mer, toujours bleue sous les tropiques, devenait d'un vert de glace.

Le 28 au matin nous commençons à longer les côtes de New-York, et le soir à quatre heures, par un vent froid et violent, qui nous coupait la respiration, nous reçûmes le pilote. Nous lui laissâmes la direction pleine et entière du navire.

Les environs de New-York sont charmants et agréablement situés. Des maisons de campagne magnifiques, appartenant à de riches négociants américains, sont bâties en amphithéâtre, et dominent la mer au moins à dix lieues. Au premier plan, vous apercevez des chaloupes de pêcheurs, se balançant sur le bord de la mer, au gré de la marée, et au second plan, vous y voyez quelques maisons de chétive apparence et qui sont habitées par ceux-ci.

Au sommet des montagnes qui dominent le plus d'étendue, vous voyez des phares d'une hauteur prodigieuse, qui sont un sûr garant dans les parages.

Enfin, après cinq heures de détours nous entrâmes dans les côtes, après avoir laissé la commission de santé, qui n'avait pas jugé à propos d'entraver notre route, et le 28 à neuf heures du soir, nous jetions l'ancre à quelques brasses du Wharf-Broadway.

La ville de New-York est magnifique sous tous les rapports, premièrement par sa forme naturelle qui en fait une île, ensuite par la disposition de ses établissements. Si vous voulez voir de beaux magasins, ou des maisons de belle architecture, promenez-vous dans Broadway street, bordée d'arbres et qui a 70 pieds de large sur une lieue de long, et qui se termine au sud par une belle place et une promenade.

Tous les beaux monuments sont placés dans cette rue. Il y a un bel édifice nommé Federal Hall où Washington et le Congrès prêtèrent serment en 1789.

La communication par la rivière de l'Hudson facilite considérablement le commerce de cette capitale.

Les portes de ville sont formées par de grands établissements où il y a des vapeurs qui vous conduisent dans les faubourgs, en 5 minutes, moyennant 20 centimes.

En allant dans le faubourg de Jersey City qui est grand comme trois fois New-York, vous apercevez tout ce qui charme les yeux dans une ville maritime et commerçante, tels que, chantiers de constructions, toutes sortes de manufactures, fabriques de voitures, de harnais, horlogerie, menuiserie, etc., etc., C'est à Jersey City, que sont ordinairement en panne les navires partant pour l'Europe.

Après un court séjour à New-York, pendant lequel je m'informai de la correspondance faisant le service de cette ville au Havre; j'appris que les steamers étaient en retard, et que, si je voulais partir directement pour la France, il me faudrait attendre quinze jours à New-York.

Après réflexion faite, je traitai du prix de mon passage sur un navire à vapeur anglais l'*Africa*, faisant le service de la malle et allant à Liverpool, et je partis pour cette destination moyennant 350 francs et aux secondes cabines.

On ne peut se figurer la propreté et la somptuosité qui existent dans ces navires anglais. Les cabines se composent de deux lits dans lesquels sont d'excellents matelas, et des draps d'une blancheur éclatante que l'on change tous les cinq jours. De plus, vous y avez un canapé, deux tables de nuit, deux glaces; enfin, le matériel est double, votre linge de toilette vous est changé chaque jour. Quant à la nourriture, je n'ai pas besoin d'en parler, seulement je dois dire qu'elle est d'une propreté et d'une abondance étonnante.

Nous eûmes vent arrière pendant toute la route, ce qui, joint à la vapeur, nous fit marcher d'une vitesse admirable; seulement le huit janvier nous eûmes, toute la nuit, une tempête qui nous retarda d'une demi-journée. Le 10, nous longions toute la journée les côtes d'Irlande, et le soir du même jour, nous entrions avec toutes nos voiles dehors, dans le port de Liverpool.

Le lendemain, après avoir admiré les docks, qui s'étendent à une lieue en avant de la ville, ainsi que ses principaux monuments; j'allai aux informations pour chercher un navire en partance pour le Havre.

J'avisai un mauvais petit bateau à vapeur, faisant le cabotage en deux jours de Liverpool au Havre et frêta principalement pour les marchandises.

C'est à ce tonneau percé que je confiai ma vie, ayant hâte d'arriver dans ma patrie.

Le prix étant de 25 francs pour mon passage, je devais me nourrir, aussi je commençai à aller acheter mes provisions quotidiennes et je m'embarquai. C'était pour la dernière fois.

Comme nous suivions les côtes brumeuses de l'Angleterre, le premier jour ne fut pas mauvais, mais lorsque nous fûmes en pleine mer, notre navire étant ballotté et supportant mal la mer, on fut obligé d'arrêter les machines pas assez fortes pour supporter le choc, et au lieu d'avancer nous reculâmes.

Avec la perspective de chavirer, une autre se présentait à nous, celle de mourir de faim.

En effet, l'équipage avait fini de manger ses vivres, et nous autres nous étions au même niveau. Comme le temps ne marquait pas devoir changer, je finis à force de monnaie par attendre le maître-cook. Celui-ci fut mon sauveur, il me passait de temps en temps des bouillons et autres denrées culinaires, moins bonnes que chez Vésfour, mais en revanche, je les payais plus cher, il y avait compensation.

Enfin, le 15 au matin nous apercevions les phares de Granville, qui s'avancent dans la mer sur une langue de terre, et le soir du même jour, par la marée, nous faisons notre entrée triomphale dans les bassins du Havre.

A l'aspect du drapeau tricolore flottant sur le fort de la jetée, je sentis battre mon cœur, des larmes d'attendrissement coulèrent de mes yeux: je revoyais ma patrie, dans quelques jours j'allais rejoindre ma famille.

ERNEST BRESSON.

ELOGE DE LA PRESSE.

AIR :— *Vive la lithographie.*

Honneur à l'*Inprimerie* !
Point d'plus grande invention ;
Sans fin elle multiplie
D'esprit tout' production,
Les poèmes, les romans
Si remplis d'beaux sentiments,
Les fabl's où parl'nt les oiseaux
Et tous les autr's animaux.

La Press' grav' les tragédies,
Les chansons avec leurs airs,
Opéras et mélodies,
La prose comme les vers ;
Elle enrichit les pap'tiers,
Les fondeurs, les gazettiers,
Porte à l'immortalité,
L'auteur du public goûté.

Parfois c'pendant ell' publie,
Pour vrais, les faits les plus faux,
Quel'qu' mauvaise rapsodie
Et des drames immoraux ;
Ell' reproduit des discours
Souvent trop longs et trop lourds,
Des écrits dignes du feu,
Où l'on outrag' le bon Dieu.

Malgré ça, son ministère
Est pour l'monde un vrai bonheur ;
Elle a l'plus beau *caractère*
Et son *typ'* lui fait honneur ;
Sans avoir le vain orgueil
De n'jamais trouver d'écueil,
Car l'homme' n'est parfait en rien,
Ell' fit peu d'mal, beaucoup d bien.

Maint grand homm' que, d'sa trompette,
La Renommée a vanté,
Et Béranger, notr' poète
Par la *Presse* ont débuté.
Elzevire valait bien
L'plus fort académicien ;
Didot fut, s'lon moi, plus grand,
Plus util' qu'un conquérant.

Parmi l'peuple *typographique*,
Fourmière aux bras actifs,
Plus d'un sait mieux l'orthographe
Qu'certains docteurs ou shériffs ;
Ouvriers intelligents
D'la pensée, et braves gens,
Ils ont, quoiq'mutins parfois,
D'esprit jusqu' au bout des doigts.

Avant l'ère de la *Press*,
Souvent d'éminents esprits,
Mém' ceux qui grimpaient l'Permesse,
Mouraient avec leurs écrits ;
La raison, la liberté,
Restaient dans l'obscurité,
Et la superstition
Nuisait à la religion.

Mais, d'puis qu'à mille exemplaires
On imprim' tout livr' nouveau,
Plus de craint' que les lumières
Ne s'éteignent sous l' boisseau.
Grâce à la *Press*, ma chanson
Aura peut-être quelque son
Par la voix des imprimeurs,
Des libraires, des chanteurs.

Si c't enfant qu' j'mets au monde
N'y vient point hélas ! mort-né,
La *Press* lui fra passer l'onde,
Et l'cours du temps suranné.

A. MARSAIS.

Montréal, 15 décembre 1854.

QUELQUES PROVERBES RUSSES.

Voici quelques proverbes russes qui viennent de paraître dans le *Foreign Literary Magazine*. Le docteur J. Altmann les a recueillis lui-même dans le pays :

- L'ours n'attrape pas ce qu'il veut, mais ce qu'il peut.
- Les mots menacent et les poings frappent.
- En tirant la corde, la cloche sonne.
- La saison épargne le moineau et amène le rossignol à la cage.
- Le courage couvre le brave mieux que le bouclier ne couvre le lâche.
- L'amitié que le clou contracté pour le marteau se témoigne par des coups.
- Celui qui se ruine apporte la famine dans son voisinage.
- L'huile est aussi nécessaire à la lampe que la mèche.
- L'écureuil se défend par son agilité, l'ours par sa force.
- On peut seller la truie mais non pas la monter.
- On apprend plus tôt à manger le pain qu'à le gagner.
- Le brigand vole un or inutile, le médisant vole les cœurs chaleureux.
- La mer se rit de l'amitié du vent, mais le pilote s'en soucie.
- L'envie ne voit que le pont et n'aperçoit pas les marécages au-dessous.
- Nous avons tous deux bien ramé, dit la mouche au batelier après avoir passé le bac.
- Le czar ne demeure pas dans la hutte du pauvre, car il en ignore la détresse.
- Le bon conseil n'est bien placé que dans la bouche de l'homme vertueux.
- Avec un filet on attrape des pinsons, mais pas des faucons.
- Il vaut mieux mendier que voler ;
- Et travailler que mendier.
- Le knout danse agréablement sur le dos du voleur, mais le voleur ne tient pas le violon.
- Le ventre a un œil pour le pain, même lorsqu'il est dur, mais il n'a pas d'oreille pour le conseil même le plus doux.

UNE PREMIÈRE NUIT DE NOCES.

—Quoi ! mon ami, déjà me quitter ! me dit Elise en se pendant à mon cou. Mais comment voulez-vous que je passe les heures interminables de votre absence ? car loin de vous, Léonce ! . . . Oh ! mon Dieu ! il m'est impossible de m'habituer à cette idée de séparation . . . Non, vous ne partez pas, n'est-ce pas mon bien-aimé ? . . . Dites-moi que vous ne partez pas.

Les caresses et les supplications de ma femme allaient peut-être changer ma résolution ; mais je me souvins de la promesse faite à Georges, et, me dégageant de l'étreinte passionnée d'Elise, je lui répondis en souriant :

—Que vous êtes enfant, ma tendre amie, de vous désoler ainsi pour un éloignement qui durera au plus trois jours. Ne croirait-on pas que je vais entreprendre un voyage en Californie ! Allons, cher amour, soyez raisonnable ; vous savez combien cette affaire est importante . . .

Et, l'embrassant sur le front, je murmurai tout bas :

—Méchante ! tu veux donc que je parte le cœur gros de tes larmes. C'est mal, ça, mon Elise ! . . . Je ferai mon possible pour revenir après-demain matin.

Je partis, heureux comme un homme qui se sait aimé, heureux d'aller obliger un ami, heureux du bonheur que me procurerait le retour ; car il faut bien vous avouer que je possède une de ces natures friandes qui aiment à déguster le plaisir sous sa triple face : en espérance, en réalité, en souvenir. Et maintenant, si quelque indiscret s'avise de me demander laquelle des trois faces est préférable, je lui répliquerai que, pour moi, c'est la première. Peu m'importe, du reste, qu'il ne partage pas mon opinion. Mais à mon récit :

Il était cinq heures du soir quand je me mis en route, hissé sur l'impériale de la diligence. Après avoir bavardé avec le cocher et fuminé quelques cigares, je me disposais à chercher un peu de sommeil contre les parois de cuir du véhicule, lorsque la voiture s'arrêta.

—Eh ! Pierre, cria avec une voix de stentor, du haut de son siège, le cocher d'une diligence venue du côté opposé ; Pierre ! Est-ce que tu n'as pas avec toi monsieur Léonce Berguier ?

—M. Léonce Berguier, riposta notre automédon, pardi si, je l'ai ! Qu'est-ce que t'as pour son service ?

—Ah ! tu l'as ; tant mieux, alors. Dis-y donc de descendre de ta patache pour monter dans la mienne, parce que son ami m'a chargé de lui dire qu'il se rendait à Paris aujourd'hui et que l'affaire dont il lui avait parlé n'aurait pas lieu.

Enchanté de ce contre-temps qui me ramenait dans les bras de ma femme, je ne me fis pas prier pour prendre place dans le coupé de la nouvelle voiture qui retournait au lieu de sa résidence. Jugez avec quelle joie je songeais à la douce surprise que causerait à ma chère Elise mon arrivée inattendue ! Néanmoins, je vous ferai grâce de mes rêveries dorées, parce que, d'une part, je vous crois trop égoïste pour aimer à écouter les récits de félicité de votre prochain, et que, d'une autre part, je suis trop paresseux pour écrire mes sensations.

Onze heures sonnaient quand le cocher me descendit à la porte de mon domicile. J'avais mon passe-partout, j'entre sans faire de bruit. Après avoir traversé mon cabinet sur la pointe des pieds afin de ne pas éveiller Elise à qui je n'étais pas fâché de faire une légère peur, je pénètre dans notre chambre à coucher.

Un roulement sonore et bien nourri frappe mon oreille. . . Je tressaille. Tout mon sang reflue vers le cœur. Une transportation glacée baigne mes tempes. Je m'arrête, j'écoute. Dans les intervalles de ce bruit des fosses nasales obstruées, je perçois le murmure doux et cadencé d'une autre respiration. Vous analyser toutes les impressions qui m'assaillent à l'audition de ces deux sons distincts serait impossible. Si vous avez, ce dont je ne doute pas, du sentiment, vous me comprenez ; vous comprenez la position de cet homme qui, plaçant toutes ses délices dans l'amour d'une femme, s'imaginant être aimé d'elle, lui ayant passionnément confié son honneur, sa vie, s'aperçoit tout à coup que cette femme ne l'aime pas, qu'elle le trompe, qu'elle fait fi de son honneur, qu'elle se joue de sa vie !

Rentrant dans mon cabinet, j'allume une bougie, et, mes pistolets armés, je reviens près des misérables pour les confondre, les tuer et me brûler la cervelle ensuite.

Déjà éveillés par une exclamation terrible, ils pâlisent ! Infamie ! dans le complice de ma femme j'ai reconnu mon meilleur ami ! Mon doigt crispé presse convulsivement la détente du pistolet. Le coup part.

.....
— Mais qu'avez-vous donc ? ciel ! vous m'effrayez, Léonce !

Et tandis que je me frottai les yeux d'un air hagard, ma jeune femme, frissonnante, éperdue, se serrait contre le mur dans la ruelle du lit.

Peu à peu mes idées s'éclaircirent ; les souvenirs revinrent à ma mémoire ; je me rappelai que j'étais nouvellement marié de la veille avec une ravissante créature que j'adorais, et... j'avais fait un mauvais rêve la première nuit de mes noces ! Était-ce un présage ? Quoi qu'il en soit, huit jours durant je me surpris à regretter le célibat. Je vous le confesserai encore à l'oreille, ce songe infernal flétrit les plus beaux myosotis de ma *lune de miel*, et, même à cette heure, je... ne suis pas très rassuré.

H. EMILE CHEVALIER.

New-York, octobre 1852.

LA PROFESSION DES LETTRES.

Parmi toutes les professions dites libérales, en est-il une qui soit plus rude et plus décevante que celle des lettres ? Ceux que leur bonne ou leur mauvaise étoile a poussés dans cette ingrate et glorieuse carrière supportent avec plus ou moins de courage les privations et la misère, mais c'est là un trait distinctif : ils luttent ordinairement jusqu'à la fin. Ils voient la fortune couronner les projets des esprits positifs qui les entourent, et rien ne les empêcherait de les suivre dans cette voie plus facile, mais ils ne peuvent se résoudre à désertier. Ils ressemblent à ces peuples deshérités que le ciel a fait naître dans des pays arides, et qui s'attachent à cette nature avare en raison même de sa tristesse et de son aridité.

Et cependant, sur mille qui combattent la plume à la main, un seul arrive, je ne dis pas à la gloire, mais à la réputation, qui est le fantôme de la gloire. Les autres effeuilleront en pure perte les fleurs de leur esprit. Ils suivront, mornes et résignés, le cortège de tous les triomphateurs, et ils disparaîtront un jour sans qu'on s'inquiète de leur absence, sans qu'un ami inconnu se souvienne de leurs premiers travaux ou de leur dernier livre.

Pour ne parler aujourd'hui que des plus obscurs enfants de la famille littéraire, que de forces éparpillées, que de travaux accomplis par ces simples soldats de l'intelligence ! Esprits toujours prêts, ils auront donné leur repos et leur sang à cette tâche sans fin du journalisme ; chaque jour, ils auront versé leur goutte d'eau dans ce tonneau des Danaïdes. Condamnés au labeur improvisé, ils auront dépensé en menue monnaie leur part du trésor intellectuel ! Tristes jusqu'à la mort, ils se seront vus contraints de mettre des paillettes à leur style, des rubans roses à leur plumé, pour se présenter devant leur maître, le public, dans la mise la plus élégante de leur talent. Ils auront ressenti, à de certains moments, les souffrances de ces pauvres comédiennes dont l'unique enfant est mort le matin, et qui, le soir venu, séchent leurs larmes, mêlent du rouge sur leur pâleur, et viennent, le sourire aux lèvres, brisées, émouvoir les spectateurs.

Ah ! ne croyez pas ces bonnes âmes catholiques, ces vaudevillistes de la sacristie, quand ils font passer sous vos regards cette vie littéraire de convention, pleine de bruit, pleine de fracas et d'orgies. Tout littérateur sérieux travaille au moins dix heures par jour, et je ne compte pas cet autre travail qui consiste à se tenir au courant de tout ce qui se fait, de tout ce qui se dit, de tout ce qui se publie. La passion des lettres, si malheureuse qu'elle soit, est une maladie, une folie, si vous voulez, qui ne laisse ni paix ni trêve. Si vous me demandez, après cela, pourquoi ces étranges esprits aiment mieux rouler l'éternel rocher de Sisyphe que de courir comme les autres les hasards de la bourse, les entreprises industrielles ou les opérations du commerce, je vous répondrai qu'ils ont endossé la tunique dévorante du centaure, cette tunique qu'on n'arrache qu'avec la chair. Ils ne peuvent être que ce qu'ils sont, c'est leur malheur, et c'est aussi leur gloire. EDM. TEXIER.

LE COMTE ET LA MARCHANDE DE CIGARES.

Pendant la première année de Tacon au poste de gouverneur de Cuba, une jeune créole, nommée Miralda Estales, tenait un petit magasin de cigares dans le Calle des Mercadères, et sa boutique était le rendez-vous de tous les jeunes gens de la ville qui aimaient un cigare de choix et supérieurement fait. Miralda n'avait que dix-sept ans, ni père ni mère, et gagnait suffisamment par son industrie dans la manufacture dont nous avons parlé, et par les ventes qu'elle faisait, pour subvenir à ses besoins. Elle était un type de la beauté tropicale, avec des formes finement arrondies, son visage aimable et suave, son teint olivâtre, et des dents qu'aurait enviées une Tuscarora. Parfois, il y avait dans ses grands yeux rêveurs, un éclat qui aurait échauffé un anachorète ; et puis ses joyeuses plaisanteries étaient si délicates, bien que si franches, qu'elle avait involontairement tourné toutes les têtes pour ne pas dire tous les cœurs de la moitié des jeunes marchands dans le Calle des Mercadères ; mais elle dispensait ses faveurs sans partialité ; nul des riches, et frivoles élégants de la Havane ne pouvait se vanter d'avoir jamais obtenu quelque témoignage particulier que la jolie fille répondait à sa cour chaleureuse et constante. Pour celui-ci elle avait un sourire agréable, pour celui-là quelques quolibets enjoués, pour un troisième un couplet de chanson espagnole ; mais elle ne donnait sa confiance à aucun, excepté au jeune Pedro Mantanch, batelier de Belle mine qui travaillait entre le Puata et le Château-Moro, sur le côté opposé du port.

Pedro était un garçon mâle et courageux, au-dessus des gens de sa classe, par l'intelligence, la physionomie et les relations. Il maniait des avirons d'un bras vigoureux, d'un cœur léger et aimant la belle Miralda avec une ardeur romanesque dans sa fidélité et sa vérité. Les bateliers du port le considéraient comme une sorte de chef à cause de la culture supérieure de ses facultés, et sa sagacité spirituelle était souvent mise à profit par ses camarades. Nombreux étaient les exploits qu'ils avaient accomplis dans le port et aux environs depuis son enfance, car il avait toujours suivi sa vocation de marinier comme ses pères l'avaient fait avant lui.

De son côté, Miralda aimait passionnément Pedro, et, lorsqu'il venait le soir et s'asseyait dans l'arrière boutique, elle avait toujours un délicieux cigare parfumé pour ses lèvres. De temps en temps, quand, par un jour de fête, elle pouvait s'échapper de sa boutique, Pedro hissait une étroite voile blanche à la proue de son bateau, et fixant la petite tente d'arrière sur la tête de Miralda, lançait l'esquif dans le golfe et cotoyait ses rives pittoresques.

A cette époque, il y avait à la Havane un fameux roué, nommé le comte Almonte qui avait fréquemment visité la boutique de Miralda, conçu pour la jeune fille une brûlante passion et était devenu l'une de ses plus libérales pratiques. Avec une habileté et une connaissance du cœur humain pénétrantes, le comte assiégea le cœur de sa future victime, sans paraître le faire, et mit en œuvre son plan d'opérations, plusieurs semaines avant que l'innocente jeune fille soupçonnât qu'il était épris d'elle. Mais un jour elle reçut de lui un cadeau si rare et si précieux qu'elle suspecta sur le champ ses intentions, et refusa immédiatement le présent. Loin de se décourager le comte continua son dispendieux patronage, de façon pourtant à ce que Miralda ne trouvât aucun motif plausible pour s'en plaindre.

A la fin, profitant de ce qu'il considérait comme un moment favorable, Almonte déclara son amour à Miralda, en la suppliant de devenir la maîtresse de ses vastes et riches

domaines de Cerite, près de la ville, et lui offrant toutes les séductions de l'opulence et de la faveur. Ce fut en vain. La pure enfant repoussa avec mépris ses desirs et lui enjoignit de ne plus l'insulter par ses visites. Dépité mais non confondu, le comte se retira, pour dresser un nouveau piège où il pourrait la prendre, car il n'était pas homme à se rebuter si aisément.

Une après-midi, peu de temps ensuite de ces événements, comme le crépuscule se penchait sur la ville, une file de soldats s'arrêta devant la porte du petit magasin de cigares ; puis un jeune homme, portant les insignes de lieutenant, entra dans la boutique et demanda à celle qui la gardait si son nom n'était pas Miralda Estales.

—Oui, répondit-elle timidement.

—Veuillez alors m'accompagner, reprit-il.

—Au nom de quelle autorité ?

—Par ordre du gouverneur général.

—Je dois alors vous obéir, répliqua-t-elle, et elle se disposa aussitôt à le suivre.

S'avancant vers la porte avec elle, le jeune officier ordonna à ses hommes de se mettre en marche, puis faisant monter Miralda dans une *volante*, il lui dit qu'on la conduisait au corps de garde. Mais la jeune fille ne tarda pas à remarquer à sa grande surprise, qu'ils franchissaient les portes de la ville et prenaient la route de Cerite. Alors elle commença à craindre qu'on ne lui eût joué un mauvais tour ; et ses craintes furent confirmées quand la volante enfila une longue allée de palmiers qui menait à la propriété du comte Almonte. Il était maintenant inutile de se plaindre ; elle comprit qu'elle était au pouvoir du misérable gentilhomme et que les prétendus officiers et soldats étaient ses gens revêtus de l'uniforme militaire de l'armée espagnole.

Le comte Almonte l'accueillit à la porte, lui dit de ne redouter aucune violence, qu'on respecterait ses souhaits en toute chose, sauf sa liberté personnelle ; qu'il espérait bien avec le temps, l'amener à le regarder d'un œil moins cruel, et qu'il était son esclave soumis. Elle lui répliqua avec un souverain mépris, accusant le lâche moyen dont il s'était servi pour l'enlever. Après cela elle fut abandonnée à elle-même, quoique surveillée strictement de peur d'une évasion.

Elle savait parfaitement que la puissance et la volonté du comte Almonte étaient trop fortes pour que quelqu'un de ses humbles amis pût les contrarier, et pourtant le souvenir de Pedro lui inspirait de l'énergie et elle caressait l'idée qu'il découvrirait le lieu de sa réclusion, et adopterait quelques mesures pour la délivrer. Le stilet est le compagnon fidèle des basses classes, et Miralda avait coutume d'en porter un, à tout événement, même dans son magasin ; elle considéra dès lors le mignon instrument avec une satisfaction particulière et ne s'endormit jamais sans l'avoir caché dans son sein.

Pedro Mantanch n'eut pas beaucoup de peine à découvrir l'auteur du rapt de son amante, et puis l'endroit où elle était renfermée. Déguisé en moine de l'ordre San Felipe, il pénétra chez le comte Almonte, vit Miralda, ranima son espoir et se retira pour combiner un plan de délivrance. Il avait du temps pour réfléchir ; jusque là il ne s'était pas permis une heure de repos ; mais elle était en sûreté—c'est-à-dire à l'abri d'un danger immédiat—il pouvait donc respirer plus librement. Il ne savait qui consulter, il appréhendait de parler à des personnes qui dévoileraient son dessein au comte et lui feraient peut-être ravir aussi sa propre liberté. Il ne pouvait que se concerter avec lui-même, et être son unique conseiller dans cette situation critique.

Enfin, après de longues hésitations, il se leva un matin en s'écriant : " Pourquoi ne pas voir le gouverneur général et lui dire toute la vérité ? Ah ! le voir ! comment faire ? Puis, ce comte Almonte est un noble ! On dit que Tacon aime la justice. Nous verrons. Je me rendrai près du gouverneur général ; cela ne peut faire de mal si cela ne fait pas de bien. J'essaierai." Et Pedro alla trouver le gouverneur. A dire vrai il ne reçut pas sur le champ une audience de lui ; mais il se présenta si souvent qu'il fut enfin admis. Il raconta son histoire d'un ton ferme, sincère qui charma Tacon.

— Et la fille ! demanda ensuite le gouverneur général dont le front s'était couvert de nuages. Est-ce ta sœur ?

— Non, excellence, elle m'est encore plus chère, c'est ma fiancée.

Le gouverneur lui fit signe d'approcher, et prenant une croix d'or sur la table, la tendit au batelier, avec un regard inquisiteur.

— Jure sur cette croix, dit-il, que ce que tu m'as raconté est exact.

— Je le jure ! répondit Pedro, s'agenouillant et baisant l'emblème avec respect.

Le gouverneur passa à sa table, écrivit quelques lignes, agita une clochette et dit au page arrivant à cet appel de lui envoyer le capitaine des gardes. L'officier arriva incontinent ; le gouverneur lui remit l'ordre écrit avec injonction d'amener immédiatement en sa présence le comte Almonte et une jeune fille nommée Miralda.

Deux heures après le comte et Miralda se trouvaient devant Tacon. Pedro avait été renvoyé dans une antichambre.

— Comte Almonte, vous savez sans doute, pourquoi je vous ai commandé de paraître, dit le gouverneur.

— Excellence, je crains d'avoir agi légèrement.

— Vous avez pris l'uniforme des gardes pour servir vos projets sur cette jeune fille, n'est-ce pas ?

— Excellence, je ne puis le nier.

— Déclarez, sur votre honneur, comte Almonte, que celle que vous avez gardée prisonnière n'a pas été plus grièvement offensée.

— Excellence, elle est telle que quand elle a pénétré sous mon toit.

Le gouverneur dit alors quelques mots à son page et poursuivit ses questions en prenant des notes sur ses tablettes.

On manda Pedro : lorsqu'il entra, le gouverneur général se retourna comme pour chercher un papier, tandis que Miralda se précipitait dans les bras du batelier. Un moment après Pedro était aux genoux de Tacon ; et à cet instant le page du gouverneur revenait en compagnie d'un moine de l'église de Santa-Clara.

— Saint père, dit Tacon, vous allez unir la main du comte Almonte et celle de Miralda Estales par les liens du mariage.

— Excellence ! s'écria le comte stupéfait.

— Pas un mot ; votre devoir est d'obéir.

— Ma noblesse, excellence !

— Vous en êtes déchu, dit Tacon.

Le comte Almonte avait eu trop de preuves devant les yeux de la manière de rendre la justice et de faire prévaloir la volonté de Tacon pour se révolter et il obéit en silence. Le pauvre Pedro fut à demi bouleversé, en voyant qu'on lui enlevait ainsi la récompense qu'il avait si longtemps convoitée. En quelques minutes la cérémonie fut accomplie, car la jeune fille n'osa résister au gouverneur. Le capitaine des gardes appelé de nouveau

repartit avec un ordre écrit et le comte Almonte complètement abattu fut sommé de se rendre à sa plantation.

On fit placer Pedro et Miralda dans une chambre voisine de celle où s'était passée la scène de cette singulière procédure. Le comte Almonte sauta à cheval, et, avec un seul domestique franchit bientôt les portes de la ville. Mais à peine avait-il tourné le coin du Paseo, qu'une décharge de douze mousquets l'assailit et il tomba mort sur la route.

Son corps fut tranquillement enlevé et le capitaine des gardes, témoin de l'acte, établit un rapport, remonta à cheval, revint au palais du gouverneur, et entra dans la chambre de préséance à l'instant où Pedro et Miralda étaient rappelés devant Tacón.

— Excellence, dit l'officier, il est exécuté.

— Le comte est-il mort ?

— Oui, excellence.

— Proclamez, suivant le cérémonial ordinaire, le mariage du comte Almonte et Miralda Estales ; ajoutez qu'elle est sa veuve légale, investie de tous ses titres et propriétés. Veillez à ce qu'un officier l'escorte au domaine du comte et fasse observer cette décision.

Puis se tournant vers Pedro, il lui dit :

— Nul homme ou femme sur cette île n'est si infime qu'il ne puisse réclamer la justice de Tacón ! (*)

X***.

VERS ECRITS SUR L'ALBUM DE MADLLE ***.

Si j'étais miroir, je voudrais
Réfléchir votre aimable image ;
Si j'étais piano, je serais,
Sous vos doigts, fier de mon usage ;
Si j'étais ruban, j'aimerais
À presser votre fin corsage ;
Si j'étais rubis, j'ornerais
Vos attraits encor d'avantage ;
Si j'étais arbre, j'étendrais
Sur vos beaux cheveux mon ombrage ;
Si j'étais fleur, j'embaumerais
De parfums votre voisinage ;
Si j'étais poisson, je viendrais
Nager près de votre rivage ;

(*) Les détails de cet épisode ont été puisés dans "l'Histoire de Cuba" par M. Ballou.

M. Ballou a cité l'anecdote en question, pour laver le gouverneur Tacón des infâmes cruautés qui chargent sa mémoire. Mais l'auteur, loin d'avoir atteint son but, nous semble l'avoir manqué complètement, car cette manière de rendre la justice est plutôt celle d'un tyran capricieux que celle d'un homme gouverneur. — EDIT. DE LA REVUE.

Papillon, je butinerais
 Les roses de votre entourage ;
 Petit oiseau, je charmerais
 Vos oreilles par mon ramage ;
 Et zéphyr, je rafraîchirais
 De mon souffle votre parage ;

Si j'étais chien, je vous suivrais
 Pour vous garder de tout outrage ;
 Cheval ou chameau, je serais
 Votre heureux porteur en voyage ;
 Si j'étais peintre, j'essaimerais
 De tracer votre frais visage ;
 Sculpteur, je représenterais,
 En vous, de Dieu le noble ouvrage ;
 Musicien, je chanterais
 Vos vertus, dans un doux langage ;
 Poète fameux, j'écrirais
 Pour vous mainte immortelle page ;
 Ermite enfin, je fixerais
 Bien près de vous mon ermitage.

Si j'étais jeune, j'oserais
 Vous présenter mon tendre hommage ;
 Si j'étais riche, j'offrirais
 Pour vos yeux noirs or, équipage ;
 Si j'étais prince, je dirais,
 Princesse, entrons en mariage ;
 Si j'étais roi, je vous prierais
 D'accepter mon trône en partage.

De tout cela je ne suis rien
 Qu'un obscur et simple chrétien,
 Pauvre vieux, d'esprit ordinaire,
 Sans talent, mais qui, de tout cœur,
 Plein de zèle pour vous complaire,
 Se fait un devoir, un honneur,
 Dans cette esquisse bien sincère,
 D'être votre humble admirateur,
 Et, sans vouloir aucun salaire,
 Votre dévoué serviteur.

A. M.

LE GOUFFRE DE LA VIERGE.

LÉGENDE.

A mon ami A. Monnier.

Homicide point ne serms, ni de corps ni de consentement.

Ainsi mon père m'a raconté cette légende :—“ Mon fils, je te dirai donc pourquoi ce gouffre est surnommé le *Gouffre de la Vierge*. C'est une histoire bien vieille et triste à faire venir les larmes aux yeux des indifférents ; elle se passait avant notre glorieuse révolution de 89 ; et l'Amérique n'avait pas encore, par un de ces efforts du génie et de l'honnêteté qui sauvent les nations, proclamé et inscrit sur des tables immortelles, l'indépendance de l'homme.

C'était en 1758. Au château de la Roche dont tu vois encore devant nous les vieux débris couverts de mousse et de lierre, vivait un seigneur du bon temps, comme on disait alors. Ce château aux tourelles élevées dans les airs, à la ceinture crénelée et bordée comme un chevalier armé en guerre, au pont-levis devant sa massive porte de fer, appartenait alors au baron de Marsan.

Il y a trente ans encore, les paysans tremblaient malgré la révolution, aux souvenirs terribles de cette époque où la féodalité opprimait la France. Ma mère m'a raconté de bien affreuses choses sur la vie de ses seigneurs qui traitaient alors leurs sujets en peuple conquis, et entr'autres cet épisode de la vie du baron de Marsan.

Cet homme, un des derniers de cette race sauvage qui entretint si longtemps l'esclavage et la barbarie parmi nous, joignait aux mœurs grossières et atroces du Frank, un caractère inflexible et indomptable ; il affectait comme tous ses semblables, des sentiments dont un forçat libéré se défendrait avec horreur. Sensuel et violent, il ne comprenait pas qu'on pût résister au moindre de ses désirs ; maître et noble, il considérait le *manant* ou paysan, comme une bête de somme ou un cheval de labour. Son cœur était donc endurci contre toute sensibilité et toute croyance.

Aussi était-il pour ses serfs et ses tenanciers, d'une rigueur sans pareille.

Ce n'était qu'avec crainte qu'on prononçait son nom ; ce n'était qu'en tremblant qu'on approchait du château, et plus d'une vieille femme se signait de peur en pensant à lui dans sa prière du soir, lorsqu'elle disait : “ Délivrez-nous du démon.”

Des récits horribles amplifiés par la crédulité publique, circulaient dans le voisinage sur le château de la Roche et sur son propriétaire ; mais personne n'osait faire part de sa pensée, et c'était en frissonnant et bien bas, que le paysan murmurait à l'oreille de sa femme, que le seigneur du château se livrait à des orgies diaboliques et enfermait la baronne dans le donjon du castel.

Le noble baron méritait bien cette belle réputation.

Un jour, il avait frappé sur les marches de l'autel le prêtre, qui contrairement aux coutumes de l'époque, avait commencé la messe avant son arrivée ; une autre fois, revenant de la chasse et n'ayant rien trouvé, il s'était imaginé de tuer un couvreur qui travaillait sur une maison ; un autre jour, il avait violenté une pauvre fille qui lui semblait jolie.

Il punissait les moindres fautes de ses gens, avec une rigueur toute seigneuriale. Un délit de pêche ou de chasse, encourait les châtements les plus graves. Quand le serf ne pouvait payer ses redevances, il le chassait sans pitié en s'emparant de tout ce qu'il possédait, sans que le malheureux eût le droit de recourir à une loi illusoire.

A l'époque dont je parle, un nommé Jehan était fermier du baron. Jehan était aussi laborieux et honnête, que son seigneur était fainéant et dissolu ; attaché à la glèbe comme tous ses semblables, il vivait tant bien que mal du travail sans arrêt d'une année ; malgré tout, il était heureux autant qu'on peut l'être dans sa position, et il avait toujours payé régulièrement ses fermages au possesseur du domaine de la Roche. Il ne lui restait souvent pour épargne qu'un vieil écu avec lequel il achetait une paire de souliers ou un chapeau. Qu'importe ? né dans la pauvreté, élevé dans la pénurie, il n'entrevoit de sort plus heureux que dans le ciel où l'on compterait ses gouttes de sueur et ses fatigues.

Alors, vivaient comme lui des milliers de créatures de Dieu, appelées manants. Eux seuls cultivaient une terre qui ne leur appartenait pas, faisaient la richesse d'un pays qu'ils défendaient au prix de leur sang, et mouraient avec une absolution arrachée à grand prix de la bouche du prêtre.

Ces hommes grands et saints par le travail et la souffrance, étaient méprisés et bannis. Eux, les Gaulois, les seuls et vrais propriétaires du sol étaient obligés de couber la tête sous le talon de fer du Frank conquérant.

Le droit de conquête est si respectable et si sacré !

Mais passons, S9 a donné tort aux oppresseurs en supprimant le servage, et un autre S9 donnera tort à la bourgeoisie en supprimant le salariat.

Un soir que Jehan rentrait dans sa cabane plus fatigué qu'à l'ordinaire de son travail du jour, il vit sa fille Odille toute triste.

—Qu'as-tu ma petite Odille, dit le vieux paysan, en embrassant sur le front une jolie paysanne assise sur une escabelle, la tête dans ses deux mains.

—Rien fit la jeune fille, en rendant le baiser à son père, et en faisant un effort pour sourire et répondre à l'amour de ce père qui n'avait qu'elle au monde.

Or, voici quelle était la cause de la tristesse d'Odille.

La paysanne avait rencontré le baron de Marsan qui chevauchait sur ses terres en chassant. Le seigneur l'avait trouvée jolie, et le lui avait dit en termes dont elle était encore toute confuse.

La pauvre fille avait rougi de honte pour la première fois, et compris tout ce qu'il y avait de désolant dans sa position.

Le maître lui avait parlé comme à son esclave.

Odille rentrée dans sa chambre, pleura avec beaucoup d'amertume, au souvenir des paroles impures d'un homme qu'elle savait être son seigneur.

La pauvre enfant avait un amour bien pur dans le cœur et s'était accoutumée à l'idée de devenir un jour la femme respectée d'un jeune et honnête paysan du voisinage.—Comme tout le monde à son âge, elle avait fait un rêve plein d'enchantements et de pureté.

Odille était une de ces touchantes créatures à qui Dieu avait donné la beauté, l'intelligence et la candeur ; et la paysanne à la robe de grosse toile, avait des sentiments élevés qu'elle entretenait avec la prière et l'amour.

Le soir, en s'endormant sur son pauvre grabat, que de doux songes ne faisait-elle pas ? Le songe est la richesse du malheureux.—Pourquoi cet homme

impur, aux lubriques pensées, avait-il froissé la virginité de cette âme si chaste? Aussi maudit-elle cette beauté qui avait attiré les regards d'un maître qu'elle haïssait avec le dégoût que le vice inspire à la vertu.

Cette nuit là, Odille ne dormit pas; et le lendemain, elle se leva les yeux rouges de larmes et le cœur gonflé de sanglots.—Le sire de la Roche, en bête fauve à la recherche d'une proie, avait bien vu de suite le parti qu'il pouvait tirer d'un tel joyau.

Que n'eût-il dit en voyant Odille occupée à sa toilette du matin, Odille, avec ses longues tresses noires qui lui tombaient jusqu'aux pieds comme un manteau, avec son frais visage où la virginité brillait pareille à un rayon de soleil, avec ses deux grands yeux bleus d'une limpidité de diamant.

Elle était bien belle la jeune fille avec cette auréole de jeunesse qu'on ne trouve qu'aux vierges de Raphaël. Quoique déshéritée et pauvre, d'humble condition, fille de métayer, n'était-elle pas fille de Dieu? Son cœur n'était-il pas plus pur que celui d'une chatelaine?

Sans doute, nul page n'élevait ses faucons, nul troubadour ne chantait ses louanges; mais elle avait un père qu'elle aimait en chrétienne.

Odille, comme les autres jeunes filles, ne dansait jamais aux fêtes de village. Au retour de l'église, elle rentrait dans sa petite ferme et lisait l'évangile ou quelques historiettes au vieux Jehan. Sans envie, elle voyait passer les jeunes garçons et les jeunes filles précédés du ménestrier du hameau.

Aussi le métayer aimait son Odille à la folie; car elle était pour lui un rayon de soleil en hiver, un sourire aux heures de tristesse, une gentille fleur sur l'aubépine; elle lui rappelait sa femme et les heures de joie qu'il avait eues dans ce monde.

Le vieillard aimait son enfant d'un amour de père et de malheureux; l'homme du peuple chérit plus qu'un autre, car son seul bonheur est dans son cœur, et il n'éparille pas dans les festins, les bals, et les enivremens, les croyances qui lui reposent l'âme et lui font prendre la vie en patience; il est égoïste dans ses sentiments, avare de son amour. N'a-t-il pas raison? c'est tout son bien.

Or, le vieux Jehan, assis tranquillement au foyer domestique, à l'heure de la veillée, retrepait dans la présence de sa fille, ses forces pour le travail écrasant du lendemain; un mot de son enfant adorée le consolait, lui donnait de l'espoir. Il était si heureux quand Odille passait ses deux bras blancs autour de son cou et l'embrassait! Il était si fier de prier Dieu à côté d'elle! Avec qui et pour qui prierait-il, lui, vieillard cassé et à cheveux blancs? Aurait-il besoin d'un Dieu?...

Odille avait reçu une éducation plus brillante que sa position ne semblait le permettre; elle avait été jusqu'à l'âge de treize ans, élevée avec la fille du baron, alors que ce dernier guerroyait en bon loup-cervier qu'il était.—La paysanne avait profité des leçons données à la chatelaine, car l'intelligence n'est pas le privilège exclusif des nobles. Odille était un cœur d'or sous une robe de bure; une perle dans le fond de la mer, une violette embaumée et modeste, cachée sous des feuilles.

C'était un soir d'hiver, alors que la neige tombait par flocons et que la bise soufflait à travers les volets de la pauvre cabane; Odille était assise auprès d'un feu de ramilles qui pétillait dans l'âtre de la large cheminée; elle écoutait le vent qui agitait tristement les arbres dépouillés de leurs feuilles. De

temps en temps elle regardait du côté de la porte pour voir si son père n'arrivait pas.

Quand la neige tombe et qu'il fait froid, la pensée est sombre et la réflexion amère. Odille était triste ; la tête appuyée sur sa chaise de bois, elle réfléchissait : à quoi rêvait-elle donc ? ses rêves étaient-ils azurés comme un beau ciel de printemps et semés de fleurs, ou blancs et glacés comme le givre qui couvre les branches d'arbre et les plantes desséchées ?—Elle pensait à son père d'abord, à sa mère qui l'avait laissée sans doute pour aller dans un autre séjour plus heureux lui préparer une place à l'abri de l'hiver et de la misère, puis à Toussaint, le loyal jeune homme qui l'aimait avec une grande tendresse mêlée de respect et de dévouement. Pourquoi n'aimerait-elle pas ? Dieu a-t-il donné aux grands et aux riches de la terre, le privilège de l'amour ? Odille pensait à Toussaint avec autant de chasteté qu'une mère pense à sa fille ; et cette pensée était pleine de poésie et de touchante joie, et se déroulait mélancoliquement dans l'imagination vierge de la jeune fille.

Quel crime y a-t-il à se créer un monde de simplicité et de bonheur, une sainte famille bénie de Dieu ?

Cependant Odille regardait de temps en temps du côté de la porte, car il se faisait tard, son père ne venait pas et le vent sifflait toujours dans les rameaux décharnés des grands chênes.

Le vieux Jehan avait été ramasser dans le taillis les branches tombées des arbres. Alors, comme aujourd'hui, combien de malheureux étaient obligés d'aller dans la neige et la glace, demi-couverts, chercher un pauvre fagot de ramilles, pour se défendre des rigueurs de décembre ? On était heureux encore, quand le seigneur du domaine vous le permettait, comme si, lorsque Dieu retire son soleil de la terre, il voulait que l'on grelottât de froid et de faim sous un toit de chaume. Il était sept heures, et l'inquiétude d'Odille augmentait ; la jeune fille se disposait déjà à aller au devant de son père, lorsque la porte de la cabane s'ouvrit tout à coup et livra passage à un étranger recouvert d'un vaste manteau.

C'était le baron de Marsan, seigneur de La Roche.

Le baron s'avança vers le feu, s'assit, et s'adressant à la jeune fille :

—Il paraît ma belle, que les amoureux rôdent autour de la maison ; je viens de rencontrer à quelques pas d'ici le grand Toussaint ; je lui ai promis des coups de fouet à ce braconnier du diable. Mais qu'as-tu donc, la fille ? on dirait une bachelette qui a perdu son amant ; souris donc un peu. Où est le vieux Jehan ?

—Monsieur le baron, fit-elle . . .

—Pourquoi ne viens-tu plus au château ?

Le sire de La Roche regardait la jeune fille avec des yeux où brillait le désir de la bête fauve ; il ne l'avait pas crue si jolie et si fraîche ; aussi s'approcha-t-il d'elle et voulut-il lui prendre la taille. Odille se retira effrayée, en jetant un coup-d'œil vers la porte entrouverte.

—Ne crains rien, fit le digne baron, personne ne nous verra ; j'ai envoyé ton vieux père au château et le bonhomme ne sera pas ici avant une heure.

En disant ces mots, le noble gentilhomme s'approcha de la jeune fille toute tremblante et, la retenant par le bras, appliqua sa hideuse face sur le visage rougissant et pur de la vierge.

—Monsieur, fit Odille en pleurant et en se débattant, laissez-moi, n'outragez point la baronne votre épouse, et la Vierge Marie qui est dans le ciel !

—Que marmottes-tu, gentille donzelle ? que m'importe ma femme accompagnée de la Vierge Marie ? l'une et l'autre me sont indifférentes, et, par les cornes du diable ! il me faut autre chose que des sinagrées et des prières. Ne sois pas rétive à l'honneur que veut te faire aujourd'hui ton maître.

Tout en prononçant ces ignobles paroles, le seigneur de La Roche essayait d'attirer Odille dans ses bras. La jeune fille, par un effort violent et suprême (car elle avait réuni dans ce moment, toutes les forces que la pudeur et le courage donnent à la faiblesse outragée), s'arracha brusquement des bras du baron et se précipita vers la porte.

—Où cours-tu ainsi ma fille, dit le vieux Jéhan qui se trouvait sur le seuil de la cabane, qu'as-tu ?

—Par ma foi, Jéhan, ricana le baron, ta fille est une satanée paysanne ; je voulais l'embrasser et elle a pris la fuite comme si Satanus eût été à ses trousses.

—Messire voulait rire sans doute.....

—Moi, pas du tout, vieux, ta fille est jolie et elle me plaît.

Le paysan comprit la pâleur et le tremblement de sa fille ; la colère monta à la tête du Gaulois, qui s'avança vers le seigneur.

—Messire, n'en déplaie à votre volonté, mais ma fille est à moi et à Dieu ; c'est ma consolation et mon ange ? Odille mon enfant, sèche tes larmes, je suis ici près de toi, et personne ne t'outragera.

Le paysan avait étreint sa fille et l'embrassait avec tendresse et en tremblant ; puis, se tournant de nouveau vers le baron :

—Vous êtes mon seigneur et mon maître, je suis votre serf, mais il y a un autre seigneur plus puissant que nous dans sa bonté et sa miséricorde qui nous jugera tous les deux.

—Que parles-tu de juge, mauvais manant, est-ce qu'il y a un juge pour moi ?

—Peut-être, répondit le paysan avec mélancolie.

—Arrière ! vassal ! grogna de Marsan, et le baron sortit de la cabane en faisant entendre des paroles de vengeance.

Huit jours, quinze jours, un mois s'écoulèrent, avant qu'on n'entendit parler du baron ; il n'était cependant pas homme à oublier ce hobereau de campagne !

L'époque du paiement des redevances était venue. Le vieux Jéhan, après avoir pris ses guêtres des dimanches et son chapeau neuf, se rendit au château ; mais il était tout songieux. Pour la première fois, il n'avait pu compléter la somme due, il lui manquait dix écus.

Le paysan fut introduit devant son seigneur.

L'un était humble, l'autre insolent et fier.

Le paysan parla des récoltes mauvaises, du long hiver, promit de payer sous peu.

Le seigneur de Marsan le regarda sans répondre, son œil était vindicatif et jouissait de la faiblesse de son vassal. Après quelques secondes de réflexion, il dit au vieux Jéhan, avec un sourire diabolique.

—Que ta fille vienne me payer le reste !

—Horreur ! s'écria le vieux paysan ; vous ne croyez donc pas à l'Évangile, vous qui voulez acheter à un père la vertu de sa fille ?

Votre nom est noble, messire, mais votre cœur ne l'est pas.

Et le visage de Jéhan brilla d'indignation.

Qu'on jette ce manant à la porte, hurla le baron en le frappant à la face.

Le paysan se sentant frappé, se redressa de toute la hauteur de sa colère ; et surmontant d'un coup la faiblesse de l'opprimé qui sent battre son cœur dans sa poitrine, le vieux gaulois qui portait sur son dos le poids de dix siècles de servitude, leva la main sur le franc insolent qui demandait à un père le déshonneur de sa fille.

Ce soir-là, le paysan ne rentra pas dans sa cabane, il eût pour demeure la noire prison du château.

La justice seigneuriale d'alors était expéditive. La vie d'un serf n'était rien. C'est si peu de chose que la vie, puisque Dieu l'a donnée au paysan et à la multitude infinie et souffreteuse, qui se réchauffe au même soleil que les grands et les puissants ! Le Créateur aurait bien dû faire un autre monde, allumer un autre soleil, étoiler un autre firmament pour le peuple, ce misérable peuple qui a des goûts et des amours, des sentiments et des croyances comme les princes et les privilégiés, pour le peuple, ce laid mendiant, qui ose s'insurger contre celui qui l'insulte et le frappe !

J'ai dit que la justice seigneuriale était expéditive ; le vieux Jehan fut condamné à être pendu pour avoir attenté à la vie de son seigneur. C'était le 24 mars que l'exécution devait avoir lieu, devant le pont-levis du castel de la Roche.

Le poteau attendait sa victime.

Le chapelain du château s'était rendu auprès du condamné pour l'aider à mourir, et lui donner les derniers secours de la religion.

Mais le chapelain était peu éloquent devant un vieillard condamné à mort et escorté de 60 ans de probité et d'honneur. Du reste, la religion d'obéissance passive et d'abnégation qu'on prêchait alors, était tombée en discrédit aussi bien que ses ministres, même auprès des gens ignorants et crédules. Jehan n'écoutait pas le consolateur ; il y avait plus de foi dans son cœur que dans toutes les patenôtres du chapelain frais et vermeil de santé. Le vieillard pensait à Odille, et sans elle, se serait peu inquiété de la mort qu'il aurait regardée comme un affranchissement et une justice du Très-Haut.

Que faisait Odille de son côté ?

La pauvre fille des champs pleurait avec amertume, et de douloureux sanglots s'échappaient de sa poitrine, si le suicide n'eût pas été un crime à ses yeux, elle se serait tuée. Cependant, ô mon Dieu, il y a bien des gens dans cette vallée de larmes qui ont le droit de se tuer ! Elle savait que son père allait mourir, et elle accusait son impuissance et sa faiblesse de femme. Elle cherchait dans sa pauvre tête endolorie et dans son cœur sanglottant, un moyen de sauver l'auteur de ses jours, de la vengeance du méchant ; mais elle tombait anéantie devant l'impossibilité et ne trouvait que des larmes et des prières.

O prière, refuge des natures accablées et bonnes, sublimé appel de la créature défaillante au créateur Tout-Puissant, tu n'apportas aucune consolation à cette fleur brisée, à cette sainte prolétaire qui ne demandait que justice !

Pendant qu'elle pleurait abîmée dans sa douleur, le garde-chasse du château entra.

— Mon maître t'attend, dit-il, tu peux encore sauver ton père.

Et il partit sans rien ajouter.

Un rayon d'espoir brilla sur le pâle visage de la jeune fille, comme un de ces faibles jets de soleil d'hiver sur la nature en deuil. Qui sait, murmura-t-elle, peut-être aura-t-il de la pitié une fois dans sa vie ?

Mais ce rayon d'espoir dura peu, et après une minute de réflexion, la pau-

vre enfant comprit qu'elle n'avait pas encore épuisé toute douleur. Elle rougit en se couvrant le visage de ses deux petites mains crispées et humides de larmes; puis, en relevant la tête avec fierté, et jetant vers le ciel un de ces regards où elle avait mis toute son âme et tout son martyre, elle s'écria :

—Pauvre père, tu ne mourras pas!

Après avoir pris cette résolution si désespérée et si noble, Odille donna un dernier coup-d'œil sur les meubles de la pauvre cabane, baisa le grand crucifix de bois qui était suspendu au chevet de son lit et se dirigea vers le château. Son pas était brusque et sa poitrine oppressée; elle pensa défaillir en mettant le pied sur le seuil de la demeure maudite de son persécuteur, elle crut entrer en enfer et fit un pas en arrière; mais par un de ces sublimes efforts de l'amour filial que le dévouement inspire aux âmes généreuses, elle entra, non sans avoir regardé encore une fois, comme si c'eût été pour la dernière, la campagne si belle et si souriante, le ciel si bleu, le soleil si éclatant, le fond de la vallée, sa pauvre maisonnette ombragée d'arbres verts.

Son sourire amer avait dit adieu à tout cela.

Un valet la conduisit à la chambre du baron.

De Marsan était seul et assis dans un large fauteuil, sans doute le fauteuil de ses ancêtres, tous nobles comme lui, vaillants chevaliers de la maraude, hauts barons du Saint-Sépulchre, qui, comme l'oiseau de proie, sortaient de leur tanière pour se livrer au viol, à l'incendie et au pillage.

—Odille, assieds-toi là et écoute, dit-il à la jeune fille; ton père va mourir comme un manant qu'il est, un vassal rebelle; dans deux heures, son corps se balancera à la corde et demain sera la pâture des oiseaux de proie. Tu peux encore le sauver, ma gente; sois l'humble vassal de ton seigneur, et par la croix des Saints-Lieux! ton père sera libre d'aller se faire pendre ailleurs.

Odille ne répondit pas, elle était résolue...

Dieu qui voyait cela, que disais-tu? N'as-tu pas, lorsque nous ne sommes plus de ce monde, un paradis pour l'innocence et la vierge, et quelque Géhenne bien sombre, éternelle, où il ne soit plus permis d'espérer, pour le criminel qui t'a outragé, en salissant la pureté et la noblesse?

—Mon père est libre, monseigneur?

—Sans doute, belle Odille, regarde.

Et le baron conduisit la jeune fille à la fenêtre de la chambre où le crime s'était accompli, sans que les pierres du castel tombassent. En effet, le pauvre Jéhan, après avoir passé le pont-levis du repaire de la Roche, descendait tristement le tertre de la colline.

—Mon Dieu, pardonnez-moi, fit Odille, en abaissant ses yeux mouillés de larmes, de la fenêtre où elle était dans le torrent qui coulait au pied du château; pardonnez-moi, je vais revoir ma mère!

Odille s'était précipitée dans le gouffre béant.

Le mouvement avait été si subit et si imprévu, que le seigneur de la Roche n'avait pas eu le temps de retenir la victime de sa lubricité. Du reste, que lui importait cette fille? N'avait-il pas eu d'elle ce qu'il désirait?

Le lendemain les paysans retirèrent du gouffre un corps et l'ensevelirent pieusement dans le bois attenant à la maisonnette de Jéhan.

Le prêtre ne voulut pas bénir le cercueil de la jeune fille. Maintenant, mon fils, tu sais l'histoire du GOUFFRE DE LA VIERGE!!!

[Extrait des Légendes et Proverbes.]

J. GENTIL.

CARMEN.

(HISTORIQUE.)

Carmen souleva sa tête pâle et brune, et commença ainsi son histoire :

“ Je ne te raconterai pas, me dit-elle, la première année de mon entrée dans le monde ; c'est une page blanche où nulle impression n'a laissé la trace d'un souvenir : je vivais heureuse et calme, fière de l'idolâtre affection de ceux qui m'entouraient. Chaque jour m'apportait une nouvelle parure, chaque instant un nouveau plaisir, une plus douce caresse... ; mon cœur s'ouvrait à la vie comme cette fleur qui, ce matin, a entr'ouvert avec amour sa corolle parfumée sur le premier rayon du soleil.

“ J'aimais le beau ciel qui brillait sur ma tête, la vague qui mourait à mes pieds, l'oiseau qui chantait près de moi... O naïve insouciance ! ô bonheur de mes jeunes années ! qu'êtes-vous devenus ?”

Elle cassa une branche de l'oranger sous lequel nous étions assis, la mordit avec colère, et la jeta à ses pieds. Après un court instant de silence, elle reprit :

“ Un soir, oh ! je m'en souviens bien, il faisait une lourde et accablante chaleur ; les danseuses, fatiguées, se reposaient sur les souples ottomanes et souriaient, derrière leurs éventails espagnols, aux beaux jeunes hommes qui leur parlaient d'amour. Moi seule, j'étais triste et isolée, presque entièrement cachée sous un énorme groupe de fleurs... Nul ne songeait encore à moi ; j'étais si jeune et si pure ! Il y avait tant d'innocence et de candeur dans mon œil noir que l'on n'y devinait pas encore la femme : on n'y adorait que l'enfant ! Moi-même je m'ignorais ; jamais un nom n'avait fait battre mon cœur, jamais une main n'avait pressé la mienne avec amour, et ma joyeuse adolescence n'avait présenté à mon imagination que les rêves sans trouble et sans passion d'un ange ou d'une enfant.

“ Ce jour-là, j'étais inquiète et souffrante, les fleurs près desquelles j'étais assise dégageaient des parfums âpres et violents, et mes yeux s'attachaient, avec une obstination dont je ne me rendais pas compte, sur une belle jeune femme placée à quelques pas de moi. Rosine écoutait émue et rougissante de douces paroles que Carlos murmurait tout bas à son oreille ; le souffle ardent du jeune homme glissait sur ses épaules nues ; ses lèvres touchaient presque à ses cheveux qu'elles semblaient baiser avec amour. L'œil humide et brûlant de Rosine se levait parfois jusqu'au front de son amant, et l'impression de ce regard, à la fois chaste et passionné, me causa au cœur une brusque sensation. J'allais me lever pour échapper au dangereux malaise qui m'accablait, lorsqu'on annonça le comte d'Overro. Il n'était pas seul ; un jeune homme au front méditatif se tenait à ses côtés ; il fut présenté par le vieux seigneur à mon père comme le fils d'un de ses meilleurs amis.

“ Mon père l'accueillit avec la cordialité de nos créoles, et l'amena lui-même près de moi : le vieux comte, me prenant affectueusement la main, la baisa en me disant :

— Ma petite Carmen devient tous les jours plus belle.

“ Je rougis, car je sentais le regard de l'étranger fixé sur moi avec une évidente admiration.

“ Il m'offrit son bras que j'acceptai avec une timidité que je ne connaissais pas encore, et nous fîmes ensemble le tour des jardins.”

Carmen s'arrêta brusquement et posa sa main amaigrie sur son front brûlant comme pour en chasser de pénibles souvenirs.

Puis elle reprit d'un ton plus calme :

“ Ne crois pas que j'aie le faire le récit jour par jour de cette passion qui grandissait bouillonnante et impérieuse dans mon âme de vierge. Plus le réveil du cœur est lent, plus il est terrible. Je n'avais pas usé mon énergie dans de vagues et tendres pensées, dans ces rêves dangereux qui bercent le sommeil des jeunes filles... Je n'avais pas eu d'adolescence pensive et tourmentée; hier j'étais encore un enfant, aujourd'hui je me réveillais femme, avec la passion et l'amour dans le cœur.

“ Tout allait cependant au gré de nos vœux; mon père avait lui-même placé sa main dans celle de Frédéric et le jour du mariage était fixé. J'étais heureuse, car il était noble, il était beau, il était brave. Son grand front mâle et sévère paraissait être le siège d'une souveraine intelligence; il riait rarement, mais son sourire était plein de séduction, et nulle ne pouvait soutenir l'éclat à demi voilé de son long regard; sa voix avait un timbre étrange et particulier qui remuait profondément les âmes; éloquente et passionnée, tendre et suave, elle devenait chez cet homme son prestige le plus dangereux. Il avait beaucoup voyagé, beaucoup appris, beaucoup vu; son teint s'était bronzé sous le ciel ardent des tropiques, et la fréquentation des cours d'Angleterre et de France avait imprimé à ses mœurs un cachet de réelle élégance; toutes les femmes enviaient mon bonheur... et moi, folle et vaine enfant, il me semblait que j'étais plus grande et plus belle qu'elles toutes, élevée par son amour et son choix...

“ Ce jour se leva enfin... Un pâle soleil se cachait derrière d'épais nuages gris, et malgré l'amour qui rayonnait splendide et beau dans mon cœur, je fus prise en me levant d'une tristesse sans nom et sans motif... L'âme a de ces pressentiments sombres, de ces douleurs inexplicables qui sont le prélude de grandes secousses et de suprêmes déchirements.

“ Frédéric était venu le matin, tendre et affectueux comme de coutume. Ma joie naïve à la vue des merveilles de la corbeille et de ses bijoux splendides amena le sourire sur ses lèvres; il m'attira à lui avec une tendresse grave et douce et murmura tout bas à mon oreille:

— Carmen, m'aimez-vous bien?

— Comme la fleur aime le soleil, répondis-je avec amour.

— Et si quelque intrigant, jaloux de mon bonheur, vous disait, ma Carmen, que ma vie a été folle et dissipée, que mon cœur s'est flétri au contact des choses humaines, et que j'ai jeté au vent de l'inconstance ou de l'ennui la générosité et la délicatesse natives de mon âme?...

— Frédéric? m'écriai-je avec effroi... puis voyant une pâleur mortelle envahir ses beaux traits; j'ai foi en vous, lui dis-je, et je me riais d'eux.

“ Il me baisa au front avec attendrissement et me quitta tout pensif; nous ne devons nous revoir qu'aux pieds de l'autel.

“ Carmen s'arrêta encore. Je saisis alors sa main et la serrai avec âme; je voulais provoquer chez elle un mouvement de sensibilité; son calme m'effrayait; ses lèvres tremblantes et sa poitrine oppressée disaient seules encore que la vie était là... Elle me repoussa froidement et reprit d'une voix altérée:

“ Le soir, on mettait la dernière main à ma blanche parure; mes cheveux lissés sur mon front attendaient la couronne de fiancée; ma robe, en épaisse étoffe de soie, retombait autour de moi en plis riches et ondoyants. Une gracieuse parure de perles du plus pur orient, dernier envoi de Frédéric, s'enroulait sur mes bras et sur mon sein. Je me contemplai

avec orgueil : j'étais belle ! Mariquita, ma nourrice, venait d'attacher elle-même le bandeau virginal sur mon voile de dentelle. Quand je me vis ainsi toute blanche et parée, je me jetai à genoux pour déposer aux pieds du Seigneur cette joie brûlante qui m'inondait. Ce brusque mouvement fit glisser de mes cheveux une touffe de boutons de fleurs d'oranger qui tomba à mes pieds. Ce léger incident me sembla d'un triste présage, et malgré moi mon cœur se gonfla sous je ne sais quel flot de sombres pensées.

« Mariquita s'occupait à réparer ma coiffure, lorsqu'une de mes femmes m'annonça qu'une dame demandait à me parler.

« J'ordonnai qu'on la fit entrer, supposant que c'était une de mes jeunes compagnes qui venait m'offrir un souvenir de notre amitié d'enfance. J'en étais tellement persuadée que j'éloignai Mariquita et restai seule un moment à l'attendre devant ma Psyché, l'âme pleine d'orgueil et d'amour.

« Je suis belle, me disais-je, et Frédéric est à moi !... Il est fier de ma beauté comme je le suis de son attachement. Non, parmi celles qui m'entourent, nulle n'a les yeux aussi noirs et aussi veloutés, la bouche plus rose et plus pure !... Mes cheveux tombent comme un manteau de reine sur mes pieds et m'enveloppent toute entière ; mes mains et mes épaules sont blanches et satinées, et aucune Havanaise n'a ce teint à la fois si frais et si transparent !...

« Le bruit d'un pas léger m'arracha à ma contemplation, et, demi-souriante, demi-honteuse, je me retournai vivement ; une femme voilée venait d'entrer ; elle était à deux pas de moi.

« Je restai interdite. Aucune de mes amies n'avait cette taille d'impératrice, ce port fier et superbe ; évidemment, cette femme m'était inconnue.

« J'attendis qu'elle parlât ; mais, le visage caché sous son épaisse mantille, elle semblait immobile et froide comme une statue de marbre noir.

« Je me repentis d'avoir éloigné Mariquita.

« Si cette femme était folle ? pensai-je ; j'eus peur !...

« Je m'élançai sur le cordon de ma sonnette, presque éperdue... L'étrangère s'avança vers moi comme pour m'empêcher d'appeler. Le contact de cette main sur mon bras nu me fit tressaillir ; cette main pâle et belle était humide et glacée.

« Je m'arrêtai tremblante devant elle : — Qui êtes-vous, madame ? lui dis-je d'une voix émue ; votre silence m'effraie. Levez votre voile, que je puisse voir si vos traits me sont familiers, et dites sans hésiter ce qui vous amène si tard auprès de moi.

« L'inconnue ne répondit point ; on eût dit qu'elle jouissait de mon trouble en le prolongeant : puis, au bout de quelques minutes qui me parurent une éternité, elle me conduisit silencieuse et grave vers une console où resplendissait un candélabre chargé de bougies. Je me laissai faire comme un enfant ; j'étais sous le poids d'une terreur profonde : il y avait dans l'action de cette femme, sur moi, une réelle fascination.

« Elle semblait m'examiner avec agitation... sa main tremblait en effleurant mon voile qu'elle repoussa en arrière pour mieux me contempler ; puis, d'une voix douce et basse :

— Vous êtes bien belle, Madame, me dit-elle, bien belle et sans doute bien ardemment aimée !... et vous comptez, n'est-ce pas, sur votre jeunesse et votre beauté pour laisser aller votre âme à l'enivrante pensée d'un éternel amour ? Enfant ! qui ne savez pas que lorsqu'on entre dans la vie avec un sourire, on en sort toujours avec des larmes !...

— Madame, fis-je toute palpitante, qui êtes-vous ?... au nom du ciel, que me voulez-vous ?

— Alors elle se rejeta en arrière, et croisant ses magnifiques bras sur sa poitrine opprèsée, elle s'écria d'une voix stridente en me découvrant son visage d'une souveraine beauté :

— Qui je suis, Carmen ? Je suis la femme de ton fiancé ! . . . la mère de ses enfants ! . . . Ce que je veux, jeune fille ? . . . mon mari et un nom ! . . .

— Je jetai un cri déchirant de douleur et d'effroi. Mon cœur se brisait dans ma poitrine en feu . . . mais la douleur ne tue point ; la joie seule fait mourir, et, quelques secondes après, je pouvais contempler cette femme à travers les larmes qui remplissaient mes yeux.

Elle était belle, ô mon Dieu ! elle était belle de cette beauté profonde et grave dont l'expression ne se retrouve que sur les fronts doués d'une suprême intelligence . . . ; sa voix charmait, et son regard d'un bleu profond avait des reflets de diamants et de velours ; elle était pâle comme le marbre d'une tombe, mais ses lèvres éclatantes, ses épaules aux fermes contours, l'incroyable richesse de ses cheveux noirs, annonçaient une nature ardente et vigoureuse, pleine de force et d'élasticité.

— Moi, faible créature, indolente créole, femme tendre, créée pour le bonheur, je fléchissais sous le poids de ma souffrance comme une fleur au souffle brûlant du vent du midi.

— Oh ! ce que j'ai souffert durant ces quelques instants qui me semblaient des siècles, ce que mon âme a dévoré d'amertumes et de douleurs, nul ne le saura jamais, si ce n'est vous, ô mon Dieu ! devant lequel chaque larme est déposée en offrande par l'ange qui veille à notre chevet !

— Alors elle me raconta simplement, sans embarras ni hésitation, sa courte mais douloureuse vie ; comme moi, elle avait aimé Frédéric, et, pour lui, elle avait tout abandonné : famille et patrie. Après un an d'un amour partagé, d'un bonheur sans mélange, elle avait compris que, si chez elle le sentiment était une passion, chez son amant c'était à peine un caprice. Souffrances cachées, jalousies contenues, amertumes profondes, déchirements suprêmes, dévouements passionnés, résignation sublime . . ., pas une page ne manque à sa vie de femme. Ces quelques mots la résumaient tout entière ; un monde de douleur était là.

— Et à mesure qu'elle faisait passer devant moi ces flots orageux de passion et de vie, des horizons jusqu'alors inconnus se déroulaient à mes yeux . . . A ses fiévreuses paroles, mon âme ardente et docile prêtait des formes sublimes, et j'aspirais, moi aussi, en l'écoutant, à une existence toute de douleurs et de dévouements, comme autrefois les vierges et les enfants soupiraient après le martyr.

— Oui, lorsque je la voyais ainsi si grande et si belle, si noble et si courageuse, venir à moi, pauvre enfant née d'hier, et me raconter les tourments de son âme, j'étais presque heureuse de pouvoir m'écrier à mon tour : Mais, moi aussi, je souffre ! et moi aussi, je pleure ! . . .

— Mais une chose rayonnait autour d'elle et l'illuminait d'un reflet magique ! L'amour de Frédéric, ce premier amour que toute femme envie, l'embellissait, quoique disparu, de charmes suprêmes . . . Elle avait pleuré sur son sein, elle avait souri dans ses bras ; il s'était penché, ému, sur son front de jeune mère, quand elle lui avait donné un fils ; ils s'étaient courbés tous deux bien souvent avec angoisse sur ce frère berceau : une douleur partagée ne réunit-elle pas plus intimement deux cœurs que mille joies goûtées ensemble ? Et puis, sa passion, son éloquence à la fois digne et fière, sa beauté, ses malheurs, son dévouement, la démarche qu'elle avait tentée près de moi, tout faisait naître en mon âme, au milieu d'une amère jalousie et d'une sombre douleur, une ardente admiration.

— Laissez-moi vous le répéter, elle était si éblouissamment belle, qu'elle me fascinait, à moi, sa rivale, à moi à qui elle enlevait mes rêves souriants et mon avenir enchanté !

“ Non, vous ne le comprendriez pas, vous ne sauriez le comprendre, le lien mystérieux et divin qui cependant unissait nos deux âmes également éprouvées... ; et vous sourirez peut-être de mépris ou d'incrédulité lorsque je vous dirai que nous nous jetâmes dans les bras l'une de l'autre, mêlant nos larmes brûlantes dans cette douloureuse et sympathique étreinte...

“ A onze heures le salon étincelait de lumières, les fleurs jetaient des parfums enivrants, l'air arrivait doux et parfumé par les larges croisées entr'ouvertes, la danse et la joie animaient tous les yeux ; moi seule, j'étais pâle et triste. Mais une ombre vague au front d'une fiancée est si douce au regard ! une larme qui tremble au bout de ses longs cils est si séduisante ! Et les jeunes femmes souriaient doucement en me voyant ainsi rêveuse et attristée ; elles savaient toutes et mon ardent amour et mon suprême bonheur, et elles s'empressaient autour de moi, rieuses et folles.

“ Elles étaient toutes jeunes et belles ; mais je cherchai en vain parmi elles une femme qui pût être comparée à l'étrangère : leur beauté s'effaçait devant son souvenir. Elle restait toujours incomparable ; je la voyais encore là, devant moi, terrible et pâle, me criant d'une voix ardente : Rends-moi ton fiancé, Carmen ! rends-moi le père de mes enfants.

“ Oh ! que j'ai souffert, Seigneur !

“ J'entendis une rumeur vague. Ce bruit m'arracha à ma rêverie ; je relevai les yeux : Frédéric était devant moi, un peu plus pâle que de coutume, mais souriant et attendri... En le voyant mon cœur se gonfla, et ma paupière s'emplit de larmes ; j'avais envie de me jeter dans ses bras et de m'écrier :

—Aime-moi ! aime-moi !... et fuyons !... mais je vis dans ma pensée deux petits enfants sans père et une femme sans époux ; j'entendais de petites voix argentines me demander en pleurant les caresses que je leur avais ravies, le nom que je leur avais volé... et je sanglotais en mon âme, tandis que Frédéric, devant moi, souriait à ma beauté.

—Carménita, me dit-il tout bas, pourquoi êtes-vous ainsi rêveuse et pâle ? Votre cœur n'est-il plus à moi ? ou regrettez-vous déjà votre douce quiétude de jeune fille ?...

“ Je n'ens pas le temps de répondre ; mon père traversait la foule qui nous entourait pour venir me chercher :—Il était profondément ému.

—Chère enfant, me dit-il, voici le moment où ton vieux père va te remettre dans des mains plus jeunes et plus fortes que les siennes. Laisse-moi te remercier pour le bonheur que tu m'as donné, car tu l'es toujours montrée aimante et tendre fille ;—laisse-moi te serrer sur mon cœur pendant que tu es encore mienne ; dans une heure tu ne m'appartiendras plus !... ton sourire égayait ma demeure, et demain, il fera sombre et froid ici... Tu es belle comme l'était ta mère ! Carmen, mon enfant bien aimé, viens, embrasse ton vieux père !...

“ Je me jetai dans ses bras, et nous mêlâmes nos larmes... Excellent père ! il souriait au milieu de sa douleur ; il savait mon amour.

—Je vous la remets, dit-il à Frédéric ; c'est votre femme, rendez-la bien heureuse !...

—Mon père ! s'écria Frédéric d'une voix tremblante, je vous jure sur l'âme.

—Dieu punit les parjures ! dis-je d'une voix sévère.

“ Mon père et Frédéric me regardèrent.

—Monsieur le marquis, fis-je en me tournant calme et froid vers le jeune homme étonné, lorsqu'il y a un mois vous avez demandé à mon père la main de sa fille, lui avez-vous raconté votre vie ?

« Il pâlit ; l'œil de mon père sembla me questionner, tandis que nos amis anxieux se pressèrent autour de nous.

— Lui avez-vous dit que vous aviez autrefois juré sur l'âme de votre mère, comme vous alliez le faire encore, de donner votre nom à une femme jeune et belle, qui vous aimait ardemment ?...

— *Senora !* — quel homme n'a pas dans sa vie quelque aventure folle dont il rougit plus tard ? Si je n'ai point parlé de cette femme, c'est par respect pour vous, Carmen. Mais comment savez-vous cela ? Je l'ai richement récompensée et elle est à l'abri de tout besoin. Vous, vous êtes trop pure et moi trop jaloux de votre pureté pour souiller votre pensée par l'histoire de cette créature. — Ne m'en veuillez point, Carmen, — c'est une folie de jeune homme, dont je vous demande pardon à genoux.

« Il avait repris toute son assurance.

— Et où l'avez-vous laissée ? lui demandai-je.

— Mais, dit-il visiblement impatienté, je l'ai ramenée en Ecosse, au milieu de sa famille ; elle a parfaitement accepté sa position, car elle n'avait pas le droit d'en attendre une autre....

— Elle n'est pas en Ecosse, Monsieur, elle n'est pas au milieu de sa famille.... Lâchement abandonnée avec deux petits enfants, elle a longtemps ignoré votre séjour à la Havane ; elle a appris en même temps votre arrivée ici et vos projets de mariage... C'est une noble et courageuse femme que vous avez là, Monsieur, et Dieu vous fasse la grâce de la mériter ! Elle est venue il y a huit jours de la Nouvelle-Orléans, où elle vous croyait et où elle était allée vous chercher. Je l'ai reçue dans ma chambre alors que l'on me croyait en prière...

— Elle est ici ! s'écria-t-il avec anxiété et se soutenant à peine.

— Elle pleure et elle souffre, repris-je ; vos enfants vous appellent, — et elle leur répond par des larmes... Un nom pour ces enfants, un cœur pour cette femme ! voilà ce qu'il faut pour réparer vos fautes en gentilhomme, monsieur le marquis.

« Mon père était stupéfait ; je lui racontai tout ce qui s'était passé entre l'étrangère et moi. Les invités s'étaient éloignés et nous contemplaient en silence, présageant à notre contenance quelque drame dont le dénouement touchait à sa fin.

« Frédéric s'approcha de moi ; ses yeux étaient mouillés de larmes et sa voix tremblait d'une émotion suprême.

— Adieu, Carmen ! adieu, vous que j'aurais tant aimée ! dit-il en saisissant ma main.

« Mon père s'étant avancé : — Monsieur le marquis, dit-il d'une voix lente et solennelle, les minutes sont longues quand on pleure ; retournez près de cette femme, et nous oublierons le mal que vous nous avez fait quand il n'y aura plus de larmes dans ses yeux... Allez !... La fête va continuer sans vous ; il n'y aura qu'un invité de moins.

« Frédéric s'éloigna en chancelant.

« Je tombai malade la nuit même, et, pendant trois mois, j'appelai et repoussai tour à tour dans mon délire celui que j'avais tant aimé ! »

Carmen s'arrêta. La lune souriait aux flots de la mer et les vagues se brisaient doucement sur la grève.

— J'ai bien souffert, reprit-elle, car mon cœur s'est brisé en moi... Adieu jeunesse souriante, adieu amour, adieu bonheur !... Je ne sais où ils sont maintenant ; il y a six mois, Emmy m'écrivait qu'ils partaient pour l'Italie, puis ensuite pour l'Inde ou le Mexique. Que Dieu les protège partout !

—Et était-elle heureuse ? demandai-je.

—Je ne sais, dit Carmen ; elle ne me parle jamais de lui...

Nous reprîmes en silence le chemin de la maison ; mais Carmen se soutenait à peine, et je la portai presque jusqu'à sa chambre. Nous pleurâmes longtemps ensemble...

—Tu raconteras cette histoire dans ton pays, me dit-elle, et lorsqu'ils te demanderont ce qu'est devenue Carmen la Havanaise, tu leur diras tout bas. « Elle est heureuse, car elle est morte. »

MARIE-DE GRANDFORT.

LES PORCELAINES.

Il y a de cela, mesdames, un siècle, l'industrie de luxe était, sur divers points, fort arriérée en France. Les porcelaines, surtout, restaient inférieures à celles de Saxe et de Chine, laissées, depuis, si loin en arrière.

L'art céramique a dû son nom à la terre dont les Grecs faisaient les vases à l'usage de leurs repas. Les cérames étaient, en effet, d'un emploi général chez ce peuple qui nous a transmis, en poterie, les modèles les plus gracieux. Il vous importe peu, sans doute, de savoir, mesdames, que le kaolin, terre à porcelaine, n'a pas eu l'honneur de donner son nom aux produits dont il est la base, et qui constituent aujourd'hui un art à part, l'art céramique ? Ce qui vous intéressera davantage, c'est de savoir qu'à une femme revient l'honneur des premiers succès de la manufacture de Sèvres et son institution invariable. D'inutiles essais avaient été tentés pour imiter les fabriques de Saxe et de Chine : aucun n'avait réussi, lorsque Charles Adam put présenter quelques modèles à la marquise de Pompadour, alors dame du palais de la reine et fort en faveur auprès du roi. La marquise était sur la voie des grandes choses ; elle avait fait bâtir l'admirable château de Bellevue, déterminé l'exécution de l'École militaire, sur un projet de Paris-Duverney ; l'institution de la Manufacture royale de Sèvres avait de quoi tenter son goût pour les merveilles du cérame.

C'est donc à elle que Sèvres a dû sa création ; et l'art ne peut que s'en applaudir. Grâce, beauté, légèreté, tout se trouve réuni dans ses produits. Madame de Pompadour, si elle eut le malheur de beaucoup pécher, eut donc aussi le talent de se faire beaucoup pardonner ? Quant à moi, je me sens le cœur plein de sympathie pour la femme qui écrivait à la marquise de Fontenailles : « Je pleure souvent sur l'ambition qui m'a amenée ici et sur l'ambition qui m'y retient. » Mais laissons-la pleurer et convenons qu'il fallait aimer le luxe dans tout ce qu'il a d'élégance de forme et de charmes de détails pour apprécier, à leur juste valeur, les tentatives de Charles Adam. On sait de quel prix sont encore aujourd'hui les vieux Sèvres Louis XV, et, pour parler le langage adopté : *le genre Pompadour*. Les grands seigneurs de ces temps, pour plaire à leur monarque, recherchèrent ce qui, jusque-là, leur était inconnu. Chacun voulut posséder une figure de *biscuit* ; les habiles ouvriers se mirent à l'œuvre, et le magnifique bleu que nous admirons encore s'empara de la faveur générale.

La bonne peinture sur porcelaine date de 1754. Louis XV fit incruster en médaillons délicieux un ameublement en bois de rose, qu'il offrit à sa favorite. J'ai vu la commode et le secrétaire, débris de cet ameublement ; c'est d'un fini parfait, d'une solidité à toute épreuve, et les médaillons peints dans le genre maniéré de Watteau sont frais comme achetés d'hier.

Il y a cependant cent ans de cela; cent ans juste, ni plus, ni moins. Depuis, Sèvres n'est pas resté en arrière, et cette manufacture, créée par une femme, a dû souvent à des femmes ses travaux les plus estimés: je n'en veux pour exemple que les tableaux irréprochables de madame Jacotot.

Cependant, malgré son bon vouloir, malgré sa féconde activité, Sèvres ne peut suffire aux besoins du luxe universel, et l'élégance, la richesse, gagnant de peuple à peuple, la porcelaine décorée est devenue une branche spéciale de l'industrie, un objet de commerce. Je ne parle pas ici du kaolin vulgaire, doré au pinceau, qui figure sur les cheminées des concierges, je ne mentionne que les œuvres de goût dues à d'intrépides fabricants, presque dignes de rivaliser avec la manufacture de Sèvres.

J'avais visité, il y a peu de jours, les inimitables chefs-d'œuvre du Musée céramique; j'avais tenu sous mon regard des assiettes d'un luxe royal, et je m'étais dit: Dresde comme Pékin sont vraiment bien loin de nous. Ne faites pas, chères lectrices, un jeu de mots sur cette phrase; je n'en ai point commis; je constate seulement la supériorité de notre fabrication.

Sèvres est le sanctuaire des chefs-d'œuvre en porcelaine: c'est un fait; il n'y en a pas pour toutes les fortunes: c'est un autre fait. Un journal comme la *France Élégante* est tenu de rechercher le beau partout, et son devoir est de le signaler. Les potichomanes ont poussé MM. Susse frères à des efforts de génie; Sèvres, à son tour, excite les fabricants de porcelaine à suivre ses traces. Il y a des industriels passionnés pour leurs produits, comme des artistes passionnés pour leur art. MM. Pepin Lehalleur (de Vierzon), Mansard, André sont autant de sentinelles vigilantes qui veillent dans l'intérêt du goût. M. André, riche à millions, jetterait sans les compter trois ou quatre cent mille francs dans l'industrie céramique en vue d'une amélioration; à son tour M. Le Roy, dans sa manufacture de Ris-Orangis (Seine-et-Oise), fait exécuter des modèles du tourné le plus parfait, du ton le plus pur. Sèvres seul peut couler la porcelaine, les autres fabriques la tournent; mais quelques unes sont arrivées aux plus heureux résultats, et je ne crains pas de nommer des premiers M. Le Roy.

A quoi bon, Mesdames, user votre patience en imitation de potiches, quand vous pouvez avoir, à des prix peu élevés, des objets d'une valeur réelle? J'ai vu chez M. Le Roy deux grandes potiches à fond vert, hautes de quarante-deux centimètres, décorées par de vrais artistes peintres et dignes de figurer dans les plus riches appartements, qui peuvent être livrées aux consommateurs à 80 fr. la paire: c'est un groupe de fleurs volubilis, roses, lilas et marguerites, sur lequel s'ébat un oiseau. Cela est nature, il n'y manque que le parfum.

Une paire de potiches de toute beauté, genre antique, ne coûte que 110 fr. Enfin, un délicieux tête-à-tête, style Pompadour, d'un blanc de neige, orné d'une légère guirlande de roses pompons et à filets dorés, ne va pas au delà de 30 fr.

Trente francs! un objet d'art, un délicieux bijou de déjeuner à deux? C'est à n'y pas croire.

Un genre à citer, parce qu'il se rapproche du genre Bohème, c'est le cristal doublé, capricieusement nuancé et tel que je l'ai vu chez M. Abazaër, inventeur du presse-papier polygramme. Cristaux et porcelaines luttent aujourd'hui d'efforts; l'Exposition Universelle verra surgir, nous le savons, des modèles d'une richesse infinie en ce genre; mais sans compter ce qu'on aura, on est riche de ce qu'on a; le luxe va sans cesse élargissant son domaine.

LOUISE D'ORVAL.

MATHURIN, LE MAITRE D'ÉCOLE.

AIR: — *La bonne aventure, oh ! gué.*

Connaissez-vous Mathurin,
Le maître d'école ?
Cet aimable boute-en-train,
Du plaisir raffole ;
A table, en un gai repas,
Sa langue ne tarit pas
Sur la gaudriole,
Oh ! gué,
Sur la gaudriole !

Si l'un de ses écoliers,
Quelque tête folle,
Laissant livres et cahiers,
Fait la cabriole,
En pédagogue bénin,
Il rit avec le bambin,
Sur sa gaudriole,
Oh ! gué,
Sur sa gaudriole !

Il aime mieux sa gaïeté
Que l'or du Pactole ;
De tout temps, la Liberté
Fut sa chère idole ;
Aussi, près de Jeanneton,
Il est très libre, dit-on,
Sur la gaudriole,
Oh ! gué,
Sur la gaudriole !

Il enseigne à ses marmots
La sainte parole,
Leur citant fort à propos,
Mainte parabole ;
Après l'heure des leçons,
Il chante ou fait des chansons
Sur la gaudriole,
Oh ! gué,
Sur la gaudriole !

Charitable et généreux,
N'eût-il qu'une obole,
Il la donne au malheureux
Qu'il plaint et console,
Puis, en lui serrant la main,
Il le déride au refrain
D'une gaudriole,
Oh ! gué,
D'une gaudriole !

Il admire nos guerriers
De Lodi, d'Arcole,
Mais préfère les lauriers
De la casserole ;

Il livre assaut . . . mais aux plats ;
 Son théâtre de combats,
 C'est la gaudriole,
 Oh ! gué,
 C'est la gaudriole !

Ami lecteur, passe-moi
 Cette faribole ;
 La gaieté me sert de loi,
 Comme de boussole ;
 Pour chasser le sombre ennui,
 Je versifie aujourd'hui
 Sur la gaudriole,
 Oh ! gué,
 Sur la gaudriole !

A. MARSAIS.

L'ANNÉE QUI FINIT.

Nous empruntons à la *Revue de l'Ouest* du 30 décembre le remarquable morceau suivant :

Après le néant, qui nous fait le plus horreur, c'est l'immobilité ; après l'immobilité, c'est le mouvement circulaire, c'est-à-dire inutile et insensé. L'enfant, charmé de vivre, accueille avec joie les dates qui lui attestent le mouvement dans l'existence. L'homme, chargé de sa propre destinée, est averti par ces mêmes dates de la nécessité de comparer le présent au passé et de mesurer la route parcourue. Il a marché ; mais vers quel but s'avance-t-il ? quelle tâche a-t-il accomplie ? quelles idées sont écloses dans son intelligence ? quelles conquêtes a-t-il faites sur le monde extérieur ? Ce n'est pas un mouvement aveugle et fatal, c'est le progrès, c'est le perfectionnement, que sa raison veut reconnaître et démontrer.

En jetant un coup d'œil rétrospectif sur cette année qui laisse tomber ses derniers jours dans l'abîme du passé, il semble difficile d'y trouver des sujets de félicitations. D'abord, la nature nous a traités avec une rigueur inaccoutumée. A l'Amérique et à l'Europe, elle a envoyé deux sinistres visiteurs : le choléra et la disette. A mesure que la science humaine fait un pas en avant, on dirait qu'un fléau surgit pour la combattre. Un mal venu du fond de l'Asie se naturalise parmi nous et défie l'art médical. Un venin secret attaque les plantes les plus utiles à l'homme et menace de paralyser l'agriculture. Enfin l'industrie même paraît avoir fait un pacte avec le génie de la destruction. Jamais les promesses perfides de la vapeur n'avaient entraîné de plus nombreuses victimes à de plus terribles désastres.

Est-ce à dire, cependant, que la science et l'industrie soient frappées de malédiction ou d'impuissance ? Non ; ces revers accumulés ne doivent pas nous jeter dans le découragement et le scepticisme, de même qu'une série de succès brillants ne devrait pas nous inspirer trop de confiance et d'orgueil. Il faut comparer les défaites d'une période malheureuse avec les triomphes d'une période plus favorisée, pour se faire une idée juste du cours général de la destinée et pour obtenir la mesure exacte de prudence et d'ardeur nécessaire au progrès normal de l'esprit humain.

Mais ce n'est ni par les malheurs de l'industrie et du commerce ni par les fléaux de la nature, que l'année 1854 sera signalée dans l'histoire. Elle ne sera ni l'année de la peste, ni l'année de la famine, ni l'année de naufrages, ni l'année des banqueroutes ; elle sera l'année de la guerre. Le commencement de la grande guerre, voilà le nom, voilà la marque sanglante qu'elle portera dans la mémoire des hommes. Sauf quelques conflits secondaires,

L'Europe avait joui de la paix, au moins d'une paix apparente, depuis trente-neuf ans. Elle s'était longuement reposée des grandes luttes dans lesquelles la France républicaine ou impériale, mais toujours révolutionnaire, avait succombé sous l'effort des puissances conjurées. On pouvait croire que les idées se développaient plus sûrement en temps de calme que pendant le tumulte des batailles et que la régénération des peuples s'opérerait enfin sans secousse et sans convulsion douloureuse. Raisonnable ou non, cette espérance est aujourd'hui détruite. Le sort du vieux monde est encore une fois abandonné à la chance des armes. Qui peut prévoir la durée et l'issue d'une guerre dans laquelle sont engagés les intérêts et surtout l'orgueil des trois premières nations de l'Europe? N'entrons-nous pas dans un cycle de désolation, auprès duquel la période pacifique dont nous sortons sera regardée comme un âge d'or? Ne voyons-nous pas la belle théorie du progrès s'évanouir comme un rêve devant la triste réalité des faits, et l'histoire ne tourne-t-elle pas perpétuellement dans le même cercle d'espérances, de déceptions, de perfidies et de violences?

Telles sont les pensées lugubres suggérées par les événements qui s'accomplissent sous nos yeux. Essayons cependant de leur trouver une moins triste interprétation. Il serait aussi insensé de méconnaître les transformations progressives de la société que de nier les découvertes évidentes et palpables de la science et de l'industrie. Les perfectionnements peuvent être trop lents à notre gré; mais cette lenteur est une condition nécessaire de toute croissance et de tout développement dans la nature extérieure. Si quelque jour la marche de l'histoire nous paraît accélérée, ou si, du haut des montagnes qu'il nous faut gravir, nous découvrons les sublimes perspectives de l'avenir, prenons garde aux mécomptes et aux désappointements qui vont suivre. Qu'était-ce que la révolution de 1848 pour la France? Était-ce la liberté positivement conquise, la république actuelle et présente? Hélas! non, puisque le trésor nous est échappé, puisque la vision s'est évanouie. Mais enfin, qu'était-ce donc? C'était la révélation de la réalité prochaine mais encore insaisissable. C'était la terre promise entrevue: il semblait que nous la touchions et que nous y marchions déjà; mais il fallait descendre des hauteurs révolutionnaires et perdre de vue le but glorieux. Il y avait des précipices à franchir, des marécages à traverser; c'est là qu'a failli le cœur des faibles; c'est là que des guides lâches et menteurs ont voulu nous perdre et nous embourber. Cependant nous avançons toujours, et, même à travers ce labyrinthe d'infamie, nous nous sommes rapprochés de la délivrance sociale. Ce n'est pas dans la loi du monde moral qu'est la déception; il faut accuser nos propres calculs, nos impatiences, nos élans irréfléchis, nos découragements, qui nous livrent comme une proie facile à l'imposture.

Cette guerre elle-même, hypocrite et fautive dans son principe, ne peut manquer d'être fatale à ceux qui l'ont tramée; elle finira donc par être utile aux nations qui en souffrent aujourd'hui. Il est deux résultats qu'elle amènera presque infailliblement. D'abord elle achèvera de ruiner la double superstition de la gloire militaire et du bonapartisme. Ensuite elle se transformera en guerre révolutionnaire, c'est-à-dire que de mensonge elle deviendra vérité. Cette guerre révolutionnaire existe; mais on avait l'impudence ou la naïveté de l'appeler la paix. Trois millions d'hommes armés tiennent les peuples de l'Europe en état de siège, et on appelle cela la paix! Les assiégés pendent ou fusillent leurs prisonniers de guerre; ils les entassent dans les galères ou dans les cachots; mais on appelle toujours cela la paix. Les assiégés n'ont fait que deux grandes sorties depuis tantôt quarante ans que cette paix dure, et peut-être ils ne croyaient pas le moment venu d'en faire une troisième. Mais puisque l'occasion se présente, ils en profiteront sans doute; puisqu'une diversion est faite, puisque la division se glisse dans le camp de l'ennemi, qu'attendraient-ils de plus pour le surprendre et mettre fin, par un même coup de vigueur, aux nouvelles et sanglantes querelles de la politique comme à l'ancienne et hideuse parodie de la paix?

Telles sont les conséquences probables des prémisses posées par l'histoire de l'année qui s'achève. Mais avant de porter un jugement définitif sur cette année 1854, attendons que sa dernière heure sonne et qu'elle laisse échapper son dernier mystère; attendons que sa dernière parole; que son dernier cri de triomphe ou de fureur; que son dernier sanglot nous arrive de l'ancien monde.

Voici les étrennes, aussi voit-on nos superbes magasins se remplir d'objets charmants que chacun regarde avec envie. De ce moment-ci on devient plus aimable encore avec les personnes de qui l'on espère quelque agréable surprise. Les dames surtout redoublent de soins avec les maris, l'une a vu un si beau cachemire, l'autre une délicieuse parure, puis quelques autres ont aperçu de superbes objets d'art qui seraient du plus bel effet ou dans le salon ou dans le boudoir. Mais pour recevoir ces cadeaux désirés et pour, surtout, recevoir les visites de nos amis, il faut aussi se faire des toilettes nouvelles et c'est un point très important pour nos élégantes qui sont déjà jolies, mais qui veulent l'être encore plus ce jour-là, si cela se peut. Aussi nos artistes en modes ne savent où tourner de la tête, car les commandes abondent et la variété des mises est si grande que je ne sais sur lesquelles m'arrêter pour avoir le plaisir de vous les citer.

D'abord voici une toilette de visite. Robe en reps marron ayant la jupe illustrée d'une série de velours noirs étagés et gradués de largeur. Corsage montant sans baleines décoré de bandes de velours disposées en plastron-mousquetaire; à chaque extrémité des bandes de velours il y a trois grelots de passementerie égayés de jais. Les basques sont excessivement longues et ornées de velours noirs posés en traverses. Manches-entonnoir garnies de velours noir et de grelots. Col guipure de Venise. Sous-manches composées de deux volants de guipure. Chapeau de velours épinglé bleu de ciel, touffes de fleurs sur le côté; demi voilette en blonde. Dans l'intérieur fleurs assorties à celles du chapeau; nœud en velours plein et ruche en blonde. Gants nuance or, bracelets en velours noir. Bottines en peau anglaise couleur marron.

Seconde mise, jupe en moire antique, gris perle, montée à gros plis plats et creux, formant une traîne de deux centimètres par derrière. Corsage, veste en velours gros vert orné de galons en jai; le galon est posé en berthe sur la poitrine, il y en a quatre rangées. Sur les basques le galon décrit des dents aiguës, tout autour voltige une guipure noire. Les manches sont découpées comme les basques, elles se terminent par une guipure. Col en point de Bruxellés. Sous-manches en même dentelle, chapeau en taffetas rose perlé avec biais de velours épinglé rose, volant en blonde autour de la passe. Ces deux toilettes sont charmantes pour recevoir, à l'exception du chapeau, une coiffure en velours noir et guipure garnie de fleurs de couleurs vives et se mariant aux nuances des robes.

Troisième mise pour la maison. Jupe en cachemire uni bleu de France, sans ornement à la jupe, corsage Agnes-Sorel en reps noir. Ce corsage est orné d'un riche galon brodé et d'un esfilé par devant, on dirait un petit justaucorps tout couvert de brandebourgs. Les manches plates et très larges par le bas sont garnies d'un velours et d'un esfilé. Col brodé au plumetis, sous-manches en rapport avec le col. Coiffure en velours noir mélangé de dentelle noire et blanche, ruban rose de chine. Bracelets en velours noir.

Quatrième mise pour une petite fille. Jupe en taffetas nuance gros bleu ayant quatre volants festonnés. Corsage, veste en velours gros bleu à longues basques fermés dans toute sa hauteur avec des attaches de passementerie; manches demi-longues. Col en mousseline brodée. Manches analogues au col. Pantalon en jaconas garni d'une bande au plumetis légèrement franchée. Bottines en velours bleu.

J'allais oublier une toilette exquise. Robe en reps gros bleu, ayant une jupe illustrée de six volants brodés de quatre volants noirs étagés l'un sur l'autre. Corsage montant à basques. Manches à volants. Manteau en peluche grise bordé d'un riche velours tigré, ce manteau forme un châle à pointe par devant, il est fermé avec trois attaches de gros boutons de nacre. Chapeau en velours épinglé avec demi voilette et coquille de blonde laissant tomber de côté trois petites touffes de plumes et de marabouts.

LA HURONNE DE LORETTE.

PREMIERE PARTIE.

QUÉBEC.

CHAPITRE IV.—(Suite.)

Avant qu'il eût songé à articuler un cri, ou à faire un mouvement, Alfred avait été baillonné, garrotté et jeté dans une voiture couverte qui déjà roulait vers la rue Champlain.

Pour comprendre la réussite d'un enlèvement aussi hardi, le lecteur remarquera qu'il fut opéré vers le milieu d'octobre et que dans cette saison la nuit étend ses voiles sur Québec. En outre, il tombait au moment de son exécution une neige assez épaisse qui ne permettait guères de voir à plus de deux pas de soi.

La dextérité des ravisseurs, leur promptitude avaient fait le reste.

L'amant déconfit, après une course de dix minutes qui lui parurent longues comme dix siècles, fut tiré du véhicule-prison et jeté dans la cave d'une maison sur le bord du fleuve.

Un de ses assaillants lui montra, du doigt, une table de pierre sur laquelle se trouvait une cruche pleine d'eau et une miche de pain rassis, et les deux hommes se retirèrent en verrouillant la porte derrière eux.

Alfred resta dans une nuit complète : ténèbres physiques et ténèbres morales épaissèrent leurs ombres autour de lui.

Que signifiait cet attentat dont il avait été victime ?

Ses amis étaient nombreux, ses ennemis... est-ce qu'il s'en connaissait un seul ?

Il se prit à méditer, car que faire, entre quatre murs à moins que l'on ne médite.

Puis, après avoir cherché, imaginé même et repoussé maintes causes à son arrestation, il essaya par désespoir la reconnaissance de son cachot.

Ce n'était pas facile entreprise, car, si on lui avait ôté son baillon, on ne lui avait pas encore enlevé le lien qui lui attachait les poignets. Mais ce lien était assez mal serré ; avec deux ou trois efforts, Alfred le fit céder, et enfin s'en débarrassa complètement.

Ce premier succès lui sembla de bon augure.

Il commença ses investigations, lentement, à tâtons ; le caveau, construit en forme de voûte, n'avait pas plus d'une vingtaine de pieds de circonférence. Dans tout son pourtour, il offrait à la main une paroi visqueuse, humide. Des gouttelettes d'eau tombaient de la voussure, et le pied s'enfonçait dans un terrain mou et gluant.

—Diable, se dit Alfred, on dirait d'une caverne de voleurs, comme j'en ai lu des récits lorsque j'étais moutard.

Ayant terminé ce stoïque monologue, le jeune homme poursuivit ses études et arriva à la porte au moment où un bruit singulier s'élevait de derrière.

Alfred se mit à genoux, colla son oreille entre le panneau inférieur et le sol.

Un grattement vif, continu, entrecoupé par des reniflements prolongés [se] [faisait entendre.

—Je voudrais bien savoir qui peut gratter et renifler de la sorte, murmura l'artiste. Si c'est un rat, il besogne dur ! mais un rat ne mène pas semblable vacarme avec ses fosses nasales ; évidemment, ça doit être un autre animal !

Comme pour justifier cette réflexion, un aboiement doux et joyeux atteignit son oreille.

—Oh ! oh ! ça change la thèse, reprit Alfred.—Zoé, Zoé, ajouta-t-il, les lèvres plaquées à la solution de continuité qui existait au bas de la porte.

A cet appel, les grattements redoublèrent accompagnés de légers aboiements à peine perceptibles.

—Zoé ! ma foi, c'est bien Zoé. La chère petite ! Heureusement que Caroline m'avait chargé de l'emmener. Je lui devrai sans doute la liberté. Mais voyons, il ne faut pas perdre de temps ; j'ai mon couteau, établissons des rapports plus directs avec le sauveur que le ciel m'envoie.

De son côté, il voulut creuser ; mais aussitôt son couteau s'ébrécha sur un corps dur qui occupait toute la largeur de la porte.

—Pas de chance ! fit-il. Encore, si j'y voyais clair ! Au reste, on peut écrire les yeux fermés ; essayons.

Et le captif, tirant de sa poche un petit portefeuille garni de son crayon, en déchira une feuille au hasard, traça dessus quelques mots, et cria :

—Zoé !

La chienne répondit par un jappement.

—Zoé, chez Alphonse ! continua notre héros, en glissant son billet sous le lambris.

Un silence complet régna pendant près de deux heures.

Accroupi contre la porte, la respiration suspendue, Alfred essayait de surprendre le sens des sons qui bruissaient à l'extérieur.

Le temps pour lui coulait avec une lenteur désespérante.

La fièvre, tour-à-tour, brûlait et glaçait ses membres.

A la fin, des aboiements successifs et des pas résonnèrent. Le jeune homme tressaillit, et se leva.

Il avait reconnu la voix de son ami Alphonse Mougenot.

La porte de la cave fut enfoncée ; le prisonnier extrait de sa géhenne et l'on entra en explications.

La maison où Alfred avait été claquemuré était uneasure abandonnée, bâtie sous le Carouge. Le nom des deux individus auteurs du guet-à-pens, dont il avait failli devenir victime, demeura toujours un mystère. Mais Alfred supposa, avec raison, que c'étaient des hommes aux gages du père de sa maîtresse et que le dessein de ce dernier était de le jeter à bord d'un navire pour le transporter dans quelque lointaine partie du monde. Néanmoins il fallait se taire ; il sut être discret. Quant à sa belle amante, on apprit d'abord qu'elle voyageait pour cause de santé, puis qu'elle était morte.

Alfred ne versa pas une larme : son cœur n'avait plus d'écho.

Il vécut d'ivresse, sans s'enivrer ; de tourbillons, sans s'étourdir ; de vertiges, sans perdre la tête.

Un amour l'attachait à l'existence : son amour pour Zoé, la petite chienne de sa Caroline ; Zoé qu'il chérissait parce qu'elle avait eu part aux tendresses de la pauvre défunte ; Zoé qui lui avait sauvé la liberté, peut-être les jours ; Zoé dont on lui refusait la possession à tout prix ; Zoé, avec laquelle il avait chaque jour des rendez-vous au jardin du gouvernement.

Cet amour n'était-il pas aussi justifiable et aussi justifié que bien d'autres amours—repondez, belle lectrice qui aimez un vilain cavalier !

II. EMILE CHEVALIER.

(La suite au prochain numéro.)

LA PAIX.

Nous sommes certains que l'avènement de la solidarité universelle de tous les intérêts, ferait d'une guerre moderne une guerre gigantesque ; nous croyons aussi, avec des écrivains plus compétents que nous, que l'une de ces guerres amènera indubitablement la pacification universelle, et partant une république générale. Nous ne sommes plus au siècle où le souverain pouvait dire : l'État, c'est moi ! Les habitants d'un pays ne versent plus leur sang et ne vident pas leurs poches, sans savoir pourquoi ; il faut, pour eux, que la guerre ait un sens, qu'elle amène un résultat définitif ; car, comme dit Montesquieu : " On fait la guerre avec son capital." Napoléon dit autre chose :

" Qu'est-ce que la guerre ? Un métier de barbare, où tout l'art consiste à être le plus fort sur un point donné." (6 septembre 1812.)

" Tant qu'on se battra en Europe, ce sera une guerre civile." (*Mémorial de St. Hélène.*)

La fertile imagination de M. Emile de Girardin lui a inspiré, sur la pacification universelle et les moyens de supprimer la guerre, de brillantes pages, qui ont été publiées il y a plus d'un an :

La guerre est un risque, dit-il, et ce risque n'existe pas par lui-même, comme le risque de naufrage et d'incendie ; il n'existe que parce que l'homme l'a créé ; pour l'écarter et l'anéantir, il faut s'assurer contre lui, en proposant à toutes les nations qui fléchissent sous le poids de la paix armée, de contracter entre elles une assurance spéciale contre le risque de guerre territoriale et maritime ; M. de Girardin formulait sa pensée dans le décret suivant :

DECRETS DE L'AVENIR.

" Art. 1er.—Une assurance spéciale contre le risque de guerre territoriale et maritime est instituée entre les divers États qui auront adhéré à la présente convention.

A cet effet, une armée de 600,000 hommes et une flotte de 60,000 canons seront entretenues aux frais communs desdits États ; l'enrôlement militaire et maritime sera volontaire.

La dépense sera proportionnellement supportée par chacune des nations contractantes, à raison de 1 soldat par 600 habitants et de 1 canon par 600 tonneaux.

Les proportions ci-dessus fixées, à raison de 1 soldat par 600 habitants et

de 1 canon par 000 tonneaux, seront réglées le premier janvier de chaque année ; elles décroîtront à mesure que s'accroîtra le nombre des nations assurées entre elles.

Art. 2.—Les commandements en chef de l'armée seront conférés par l'élection à la majorité des voix de l'universalité des généraux de division et de brigade.

Le même mode de désignation aura pareillement lieu pour les commandants en chef de la flotte."

Et ailleurs il ajoute :

" Quelque nom qu'elle prenne, qu'elle se nomme sainte alliance des rois ou sainte alliance des peuples, restauration ou révolution, aristocratie ou démocratie, monarchie ou république, il faut en finir avec cette vieille politique qui consiste à mener battre des hommes les uns contre les autres et à les faire s'entre-tuer, sous prétexte de donner à ceux-ci plus de gloire, à ceux-là plus de liberté.

Cinq, dix, quinze, vingt Etats qui auraient formé une assurance commune et mutuelle contre le risque de guerre territoriale et maritime, pouvant entretenir, à peu de frais pour chacun d'eux, une armée de terre et une armée de mer défensives, incontestablement supérieures à l'armée de terre et à l'armée de mer offensives dont ils auraient considéré l'agression comme un risque possible et probable, il découle de soi-même que la puissance isolée ou collective qui s'imposerait une si lourde dépense, pour n'aboutir qu'à la constitution d'une force manifestement inégale, ne tarderait pas à proposer de désarmer et à faire elle-même partie de l'assurance contractée contre le risque de guerre territoriale et maritime."

Les articles dans lesquels l'illustre publiciste développe avec le talent qu'on lui connaît, cette théorie plus captieuse qu'on ne pourrait le croire au premier abord, pèchent, selon nous, par la base. D'autres, avant nous, l'ont fait observer à M. de Girardin, si notre mémoire nous sert bien. Il fait ici, de certains moyens excellents en eux-mêmes, de certaines situations transitoires, le but, l'état permanent et à venir des nations dont l'intérêt le préoccupe. Les principes contraires sont appelés à se combattre, à se dompter ou à se détruire ; c'est dans le domaine de l'abstraction que doit nécessairement se réfugier l'esprit de l'observateur pour bien apprécier ces questions.

Nous ne voyons point du tout que la mise en pratique de la théorie de M. Emile de Girardin ressemble à la pacification universelle ; qu'elle la prépare, nous en sommes persuadés ; mais que la coalition d'un certain nombre d'Etats plus ou moins forts sous la bannière d'une assurance commune, assure par elle-même le maintien de la paix universelle, nous hésitons à le croire ; on voit en ce moment que la Russie seule résiste à trois puissances, il faut que la lutte des deux principes qui se partagent la société moderne, lutte qui se simplifie tous les jours davantage tout en prenant de plus grandes proportions, amène tôt ou tard le triomphe de l'un sur l'autre. Que font en ce moment la France, la Turquie et l'Angleterre ? Si l'Espagne, l'Autriche, le Danemark et la Suède se joignent à ces trois puissances, cette coalition ne sera-t-elle pas un peu l'application de la théorie de M. de Girardin ? Croit-on que si la Russie pouvait gagner Naples, la Prusse et les Etats-Unis, elle ne serait pas en mesure de faire tête à l'orage, qu'elle déposerait les armées ? Les coalitions des nations sont-elles plus à l'abri des défections que celles des individus ?

Il dit en parlant de la Russie :

“ De toutes les puissances de l'ancien continent, une seule depuis la chute de l'empereur Napoléon, une seule empêche la paix de s'affermir et de se transformer en régime définitif, au lieu de n'être qu'une trêve dispendieuse; une seule inquiète les autres peuples dans la conservation de leur indépendance et de leur nationalité : c'est la Russie.”

Ne dit-il pas encore : “ Ce risque qui impose à l'ancien monde une dépense égale au tiers de ses autres dépenses, peut être exactement calculé et traduit en chiffres.—La Russie entretient une armée de 600,000 hommes et une flotte à voile ou à vapeur de 60,000 canons, entretenir proportionnellement à frais communs une armée et une flotte au moins égales en forces.”

C'est ce que fait la coalition actuelle.

Nous ne voyons point que cet équilibrisme de canons et d'hommes ressemble à la pacification universelle. Nous l'appellerons plutôt la guerre universelle et permanente. Son système d'assurances nous paraît donc un sophisme politique impraticable et inadmissible. Ce qu'il a pris pour le but, pour une façon d'être, n'est qu'un moyen d'arriver à être ou ne pas être. Dans le siècle où nous sommes, le combat est entre les idées plutôt qu'entre les hommes, et non seulement ceux-ci ne sont pas libres de ne pas combattre, mais c'est qu'ils seront obligés de lutter à mort les uns contre les autres, au nom de ces mêmes idées dont quelques unes sont fausses, et doivent exclure les autres à tout jamais. C'est alors que la pacification universelle ne sera plus un rêve. Mirabeau a dit : “ Laissons le commerce aller et venir à l'aise; d'homme à homme, il a fondé les familles; de famille à famille, il a fondé les peuples; de peuple à peuple, il fondera l'unité du monde.”

Quand les principes seront d'accord, les hommes le seront aussi; d'ici là, il faut que l'on se batte. Le *cosaque ou républicain* de Napoléon, à propos de l'Europe, peut et doit se traduire en : *barbare ou civilisé* pour le monde tout entier.

(*Messageur de San-Francisco.*)

TABLETTES ÉDITORIALES.

Une grave indisposition de M. Chevalier a encore retardé la publication de ce numéro de la *ROCHE*; c'est à cette indisposition que les lecteurs de la “ *Huronne* ” devront attribuer l'avarice avec laquelle nous les avons servis cette fois; puissent-ils n'avoir plus à souffrir de pareilles négligences! mais puissions-nous surtout n'avoir plus d'excuses aussi valables à leur offrir pour justifier nos retards!

Dans la Note qui accompagne la Légende de “ l'Île de Sable,” l'auteur a omis de dire, que cette fable peut d'autant moins être appliquée à Jacques Cartier que l'on sait par actes déposés dans les archives municipales de St. Malo que Jacques Cartier épousa, en 1519, Catherine Desgranges, fille de Jacques Desgranges, connétable de la ville et cité de St. Malo. Mais, en revanche, elle pourrait très bien concerner un autre pilote du nom de Jacques, à qui l'imagination populaire aurait insensiblement prêté une partie des découvertes de l'immortel navigateur.

— Avant de laisser la plume nous rappellerons aux philanthropes, que la “ *Société de Bienfaisance de l'Amérique Britannique* ” de cette ville, — société qui s'est déjà signalée en rendant de si généreux services à nos populations — organise une grande fête patriotique pour secourir les veuves et les enfants des malheureuses victimes de la guerre d'Orient.

Cette fête aura lieu le 24 janvier dans la Salle de Concert de la Ville, sous le patronage de M. le maire.

Nous n'engageons personne à y assister, certains que nous sommes que notre invitation serait superflue, et que pas un de ceux de nos compatriotes à qui cela sera possible ne manquerait de s'y trouver.

LA SORCIERE DE ST. CHARLES.

RÉCIT DRAMATICO-HISTORIQUE DE LA RÉVOLUTION
CANADIENNE DE 1837-38.

H. E. CHEVALIER.

La Sorcière de St. Charles formera un beau volume de 300 pages, orné de Vignettes, et sera publiée au commencement du mois de Mars prochain. Prix \$1.

OLD COUNTRYMAN.

Ce journal publié hebdomadairement à Toronto, sous forme de recueil, se recommande à toutes les classes de la société par l'excellence de ses articles littéraires, agricoles, politiques, l'habileté de ses rédacteurs et la variété de ses correspondances.

Prix d'abonnement, \$3 par an.

Agence à Montréal, bureau de la *Ruche*, rue St. Vincent, No. 25.

GALIBERT ET FRERE,

156, RUE ST. PAUL, 156.

Importateurs de PEUX DE VEAU FRANCAIS de leur fabrique de Bordeaux, VEAU VERNIS et MAROCAINS DE PARIS, AMANDES, VINS DE CHAMPAGNE et autres, etc.
Montréal, Février 1854.

LE PAYS,

JOURNAL DES INTERETS DEMOCRATIQUES.

Ce Journal, d'un grand format, a deux Editions : l'une paraissant trois fois par semaine, les Mardi, Jeudi et Samedi, à QUATRE PIASTRES par année ; l'autre une fois par semaine, le Mercredi, à DEUX PIASTRES : l'abonnement est payable par semestre et d'avance.

LE PAYS est le journal commercial de Montréal : il est celui qui a le plus d'annonces, et conséquemment le plus répandu. Sa matière à lire embrasse la politique, la littérature, le commerce, l'agriculture et généralement tout ce qui intéresse le lecteur canadien.

On s'abonne au bureau du *Pays*, rue Ste. Thérèse, et aux adresses suivantes :—

MM. FABRE & GRAVEL, No. 3, rue St. Vincent,

JOS. ROY, No. 25, rue St. Paul,

ROM. TRUDEAU, No. 111, rue St. Paul,

JACQ. AL. PLINGUET,

Propriétaire.

Montréal, février 1854.

BUREAU DE TRADUCTION

EN FRANCAIS, ANGLAIS, ALLEMAND ET ITALIEN.

Les personnes qui désirent avoir des traductions de lettres, manuscrits, romans, circulaires, affiches, annonces, etc., en Français, Anglais, Allemand, ou Italien, peuvent s'adresser, en toute confiance, au bureau de la *Ruche*, 25, rue St. Vincent, à Montréal. On leur fournira les traductions qu'elles souhaiteront à des prix fort raisonnables.

Montréal, Février 1854.

LIBRAIRIE FRANÇAISE,
UNIVERSELLE,
No. 82, LEONARD STREET, No. 82,
NEW-YORK.

Une combinaison nouvelle dans la fabrication en Librairie nous permet d'atteindre les dernières limites du **VERITABLE BON MARCHÉ**, et de donner au prix de **6 cents le volume**, les meilleurs ouvrages enrichis de dessins originaux et inédits.

PRINCIPALES COLLECTIONS.

Romans populaires	480	livraisons-volumes	\$30	0
Alexandre Dumas	400	"	"	25 0
Histoire Naturelle	375	"	"	25 0
Veillées Littéraires	300	"	"	20 0
Panthéon Populaire	200	"	"	15 0
Comédie Humaine	160	"	"	10 0
Chateaubriand illustré	150	"	"	10 0
Romans illustrés	150	"	"	10 0
Illustrations littéraires	120	"	"	7 50
Ensemble	2335	"	"	\$150 0

On peut souscrire :—1o. Par livraison ou volume à 6 cents ;—2o. Par ouvrage ou auteur complet ;—3o. Par série de 20 livraisons brochées en un volume-album au prix de \$1. 25.

MÉCHIN.

Fevrier, 1854.

AUX MERES ET NOURRICES.

LE

TRÉSOR DES NOURRICES



manufacturé à la Pharmacie du Dr. PICAULT, est le seul calmant dont se servent les mères pour arrêter les coliques, les vents, les débords, les maux de dents, et le manque de sommeil auxquels les enfants sont si sujets.

➔ C'est un remède indispensable pour élever de la famille. Il a sauvé des milliers d'enfants. 30 sous la bouteille.

On trouve à la même Pharmacie :—Le Kathairon, des huiles parfumées et autres articles pour embellir et conserver la chevelure. Des parfums de toute espèce. Eaux de Cologne, de Lavande, etc., ainsi que des brosses à dents, et en général tous les articles de toilette.

PHARMACIE, NO. 42, RUE NOTRE-DAME,
MONTRÉAL.

Février, 1854.

DELAGRAVE ET CIE.,

No. 38, RUE NOTRE-DAME, No. 38.

Importent en caisses d'une douzaine Chateau Lafitte, Hockheimer, St. Julien, Madère et vieux Porte, aussi liqueurs fines et vieux Cognac, Champagne, etc., ainsi que toutes autres sortes de Vins, et

DE PLUS,

MM. De L. et Cie, avertissent les messieurs du Clergé qu'ils reçoivent les vins purs pour messes, et qu'ils font venir comme par le passé des cloches d'églises et tous autres articles que l'on voudra bien leur commander.

DELAGRAVE & CIE.

Montréal, février 1854.

ILLUSTRATIONS NOUVELLES,

A DES PRIX REDUITS,

A vendre au bureau de la *Ruche Littéraire et Politique*, 25, rue St. Vincent, savoir :

DE BALZAC.
César Biroteau.
Une ténébreuse affaire.
Modeste Mignon.
Les parents pauvres.
Une fille d'Eve.
Louis Lambert.
La maison Nucingen.
Eve et David.
Un début dans la vie.
Honorine.
La recherche de l'absolu.
Le martyr calviniste.
Le curé de village.
Amour et mariage.
La confiance des Ruggieri.
Histoire des treize.
SILVIO PELLICO.
Mes prisons.
CAYLA.
Histoire des Invalides.
CAMILLE LEYNADIER.
Histoire pittoresque de la Bastille.
Le donjon de Vincennes.
Le masque de fer.
Histoire des maréchaux de l'empire.
VICTOR HUGO.
Les voix intérieures.
Les châtiments.
Le roi s'amuse.
Le dernier jour d'un condamné.
Claude Gueux.
Han d'Islande.
Notre-Dame de Paris.
Lucrece Borgia.
Bug-Jargal.
Marion Delorme.
Hernani.
Marie Tudor.
EUGÈNE SCRIBE.
Dix ans de la vie d'une femme.
Carlo Broschi.
Proverbes.
L'ambitieux.
Adrienne Lecouvreur.
Judith.

La grand'mère.
Le verre d'eau.
La camaraderie.
La Bohémienne.
Valérie.
Le mariage d'argent.
Avant, pendant et après.
Les contes de la reine de Navarre.
La maîtresse anonyme.
La calomnie.
Bertrand et Raton.
CHATEAUBRIAND.
Les quatre Stuarts.
Les martyrs.
Le paradis perdu.
Itinéraire de Paris à Jérusalem.
Voyages en Italie et en Amérique.
René.
Les Natchez.
Le printemps d'un proscrit.
LE TASSE.
La Jérusalem délivrée.
ALEXANDRE DUMAS.
Le chevalier de maison rouge.
Blanche de Beaulieu.
Histoire d'un mort.
Othon l'archer.
Vingt ans après.
Les trois mousquetaires.
Le vicomte de Bragelonne.
Les frères Corses.
Les mille et un fantômes.
Ange Pitou.
Dieu et Diable.
Voyage en Afrique.
Le marabout de Sidi Capschi.
Mémoires d'Alexandre Dumas.
La colombe.
Maître Adam le calabrais.
Trois hommes forts.
La pêche aux filets.
Le testament de M. de Chauvelin.
La femme au collier de ve-lours.

GEORGE SAND.
Le meunier d'Angibault.
Les maîtres mosaïstes.
Kourroglou.
La petite L'adette.
François le Champi.
Valentine.
Horace.
Lucrezia Floriani.
Mauprat.
Isidora.
Jacques.
Leone Leoni.
La mare au diable.
Pauline.
Indiana.
Jeanné.
Le Piccino.
PAUL FÉVAL.
Alizia Pauli.
Le banquier de cire.
Le loup blanc.
Les fanfarons du roi.
Le fils du diable.
La fontaine aux perles.
Le capitaine Spartacus.
HOFFMANN.
Contes nocturnes.
Contes fantastiques.
L'Elixir du diable.
MÉRY.
La Floride.
Le dernier fantôme.
Héva.
L'âme transmise.
Un futur à l'épreuve.
L'univers et la maison.
CLÉMENCE ROBERT.
Jeanne la folle.
Les quatre sergents de la Rochelle.
Le mont St. Michel.
Une visite à la reine Hortense.
ALPHONSE KARR.
Clotilde.
La famille Alain.
Fa Dièze.
Hortense.

Une heure trop tard.
 Einerley.
 Le chemin le plus court.
 Gèneviève.
 Feu Bressier.
 Une histoire invraisemblable.
 Histoire de Rose et de Jean
 Duchemin.
 Une vérité par semaine.
 Vendredi soir.
 PAUL DE KOCK.
 L'enfant de ma femme.
 André le Savoyard.
 Zizine.
 Georgette.
 M. Dupont.
 Gustave.
 Une fête aux environs de Pa-
 ris.
 La maison blanche.
 Contes et chansons.
 Mon voisin Raymond.
 Un tourlourou.
 Frère Jacques.
 Un jeune homme charmant.
 La femme, le mari et l'amant.
 Jean.
 La laitière de Montfermeil.
 Un homme à marier.
 Madeleine.
 Ni jamais, ni toujours.
 Un bon enfant.
 La pucelle de Belleville.
 BIBLIOPHILE JACOB.
 Les aventures du grand Bal-
 zac.
 Une aventure de Racine.
 Vertu et tempérament.
 Le bon vieux temps.

Un divorce.
 La sœur du Maugrabin.
 L'oreille.
 Les marionnettes.
 Une nuit dans les bois.
 La danse Macabre.
 Les fumées du vin.
 La marquise de Chatillard.
 Pignerol.
 La folle d'Orléans.
 La chambre des poisons.
 Le roi des Ribauds.
 Le marchand du Havre.
 L'éruption du Vésuve.
 La servante de Rabelais.
 Une chasse sous Charles IX.
 Les deux fous.
 La peste.
 Le chevalier de Chaville.
 La dette de jeu.
 L'estrépade.
 La barbe.
 Un clou chasse l'autre.
 Un duel sans témoins.
 Le comte de Chatay.
 La chambre du revenant.
 Le banqueroutier.
 Les écoliers sous Louis XII.
 Les morts cordeliers.
 Mort de Jean Goujon.
 Les haines à mort.
 Les deux mères.
 Les sorts.
 Le grand œuvre.
 JULES LECOMTE.
 Bras de fer.
 P. J. DE BÉRANGER.
 Chansons, œuvres complètes.

LÉON PLÉN.
 Abd-el-Kader.
 MOLE-GENTILHOMME.
 Jeanne de Naples.
 CHARLES DICKENS.
 Les voleurs de Londres.
 Contes de Noël.
 Nicolas Nickleby.
 EUGÈNE SUE.
 Comédies sociales.
 Atar-Gull.
 Le commandeur.
 La coucaratcha.
 Deux histoires.
 Latréaumont.
 Deleytar.
 Jean Cavalier.
 La vigie de Koat-Ven.
 Arthur.
 Le marquis de Létorière.
 Les mystères de Paris.
 Fernand Plessis.
 La bonne aventure.
 Les sept péchés capitaux.
 MICHEL MASSON.
 Une couronne d'épine.
 EMILE SOUVESTRE.
 Riche et pauvre.
 Les péchés de jeunesse.
 Les récits de la Muse popu-
 laire.
 La maison isolée.
 Le secret d'une fortune.
 FREDERIC SOULIÉ.
 Marguerite.
 Le bananier.
 La première lotterie.
 MADAME DE STAEL.
 Corinne.

Tous ces ouvrages sont magnifiquement illustrés par les meilleurs artistes français, tels que Tony Johannot, Bertall, Gavarni, Beaucé, Staal, et autres, non moins distingués.

Toutes les commandes pour les ouvrages de littérature sérieuse ou légère sont exécutées sous le plus bref délai possible. Nos relations avec plusieurs libraires de New-York et de Paris nous permettent de fournir aux amateurs de la bonne littérature tous les livres qu'ils peuvent souhaiter.

Juillet, 1854.

LE PROGRES,

JOURNAL DU MIDI,
PUBLIÉ A NEW-YORK.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Affranchi jusqu'à la frontière.

Un an.....	\$8.00
Six mois.....	4.00
Trois mois.....	2.25
Un mois.....	0.85

Les abonnements sont payables d'avance.

Agence à Montréal: *Ruche Littéraire*, 25, Rue St. Vincent.

LE SEMEUR CANADIEN,

Journal consacré aux vrais intérêts des canadiens-français.

NARCISSE CYR, EDITEUR.

Ce Journal se publie à Montréal, au No. 14, rue St. Lambert, et paraît tous les Vendredis.

Le prix de l'abonnement est de 5 chelins (\$1) par année.
Montréal, sept, 1854.

ENSEIGNEMENT.

M. H. E. CHEVALIER, rédacteur en chef de la *Ruche Littéraire*, pouvant disposer de quelques heures, les consacrerait volontiers à donner des leçons de langue ou littérature française.

Prix de chaque leçon d'une heure pour un ou plusieurs élèves, \$1.
S'adresser *franco*, au bureau de poste de Montréal, boîte 528.

LE MESCHAGEBE,

ET

L'AVANT-COUREUR,

Journaux politiques, industriels, et agricoles publiés par M. Prudent d'Arthys, aux paroisses St. Jean Baptiste et St. Charles. (Louisiane).

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Pour l' <i>Avant-Coureur</i> ,.....	\$5 par an.
Pour l' <i>Avant-Coureur</i> , et le <i>Meschacébé</i>	
Les deux journaux ensemble,.....	\$10 par an

Les annonces qui nous seront adressées sans désigner ni la langue ni le temps de l'insertion paraîtront dans les deux langues pendant un mois et paieront en conséquence.

Le prix des réclames et annonces dans la partie éditoriale du journal, se réglera de gré à gré avec l'éditeur.

AGENCE GÉNÉRALE POUR LE CANADA:

Bureau de la *Ruche Littéraire*, No. 25, rue St. Vincent, à Montréal.
Février 1854.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Partie Politique, esquisses biographiques</i> , par CHARLES RIBEYROLLES,	569
<i>Revue de New-York</i> , par V. BARON,	574
<i>L'Ile de Sable</i> , (suite), par H. E. CHEVALIER,	577
<i>Amoureux</i> , poésie, par VAN HOVEN,	588
<i>Fortifications de Paris</i> ,	589
<i>Voyage en Californie</i> , (fin), par ERNEST BRENSON,	594
<i>Eloge de la presse</i> , poésie, par A. MARSAIS,	596
<i>Quelques proverbes Russes</i> ,	597
<i>Une première nuit de noces</i> , par H. E. CHEVALIER,	598
<i>La profession des lettres</i> , par EDMOND TEXIERE,	599
<i>Le comte et la marchande de cigares</i> , par X***	600
<i>Vers écrits sur l'Album de Madlle***</i> par A. M.	603
<i>Le gouffre de la Vierge</i> , par J. GENTIL,	605
<i>Carmen</i> , par MARIE DE GRANDFORT,	612
<i>Les porcelaines</i> , par LOUISE D'ORVAL,	618
<i>Mathurin, le maître d'école</i> , poésie, par A. MARSAIS,	620
<i>L'année qui finit</i> ,	621
<i>Modes</i> ,	623
<i>La Huronne de Lorette</i> , (suite), par H. E. CHEVALIER,	624
<i>La paix</i> ,	626
<i>Tablettes éditoriales</i> , par X. Y. Z.	628



A NOS ABONNÉS.

En vertu d'un acte passé par devant Notaire, à partir du 21 oct. 1854, M. H. Emile Chevalier, homme de lettres résidant à Montréal, devient seul propriétaire-éditeur de la *Ruche Littéraire et Politique*. M. G. H. Cherrier, ancien propriétaire, conservera comme par le passé la direction administrative de la *Ruche*, et, jusqu'au 31 janvier 1855, répondra des anciens abonnements et de la publication matérielle de la *Ruche*; mais tous les nouveaux abonnements seront pour le compte de M. H. E. Chevalier.

LA RUCHE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

LA RUCHE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE paraît régulièrement dans la première huitaine de chaque mois. Le prix de l'abonnement est fixé :

Pour le Canada et les Etats-Unis, à - - - 10s. 0d.

Pour l'Angleterre, à - - - - - 15s. 0d.

Pour la France, à - - - - - 15 francs.

Toutes les communications littéraires et toutes les lettres pour abonnement devront être adressées FRANCO, au bureau de la *Ruche Littéraire et Politique*, rue St. Vincent, No. 25, à Montréal, sans quoi elles seront refusées. Les manuscrits ne seront point rendus.

Cette publication offre un très grand avantage pour ceux qui veulent insérer des annonces.

CONDITIONS.—2s. par ligne, pour l'année, ou £6 par page, £4 par demie page, et £2 par quart de page.

On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an, et invariablement

PAYABLE D'AVANCE.

Février, 1854.

1282